

COLUMBIA LIBRARIES OFFSITE



CU53340264

843B76 U

Suite des caracteres

Columbia University
in the City of New York

THE LIBRARIES





RECEIVED
JAN 12 1909
JAN 12 1909
JAN 12 1909

S U I T E
D E S
CARACTERES
D E
THEOPHRASTE,

ET DES PENSEES

D E COL. COLL.

LIBRARY

M^r. P A S C A L.

N. YORK.

by P. Jac. Brillouin



A P A R I S.

Chez ESTIENNE MICHALLET, Premier
Imprimeur du Roy, Rue St. Jaques.

M. DC. XCIX.

Avec Privilege de Sa Majesté.

LIBRARY

ST. PAUL

843 B76

U





AVERTISSEMENT.

**J' au Pu-
blic de grandes obli-
gations, s'il vouloit
me dispenser d'une Pre-
face; je ne puis l'entreprendre
sans lui donner raison de mon
titre; & je ne sçaurois entrer
dans ce détail qu'à ma confusi-
on. Jusques ici on a tant vû de
belles choses, qu'il n'est pres-
que plus permis de rien admirer.
Après les genies qui ont fait
dans ce siècle l'ornement de la
republique des Lettres, quel-
le temérité de vouloir paroî-
tre homme d'esprit ! Je me
fais**

AVERTISSEMENT.

suis attendu qu'on me blâmeroit d'oser écrire sur certains sujets que les habiles ont, ce semble, épuisez ; mais qu'on me pardonne la reflexion que je vais faire pour me justifier, moi qui en ai fait plusieurs à la gloire de ces Auteurs celebres. Serai-je plus teméraire d'avoir produit mes pensées après eux, qu'eux d'avoir produit les leurs après des gens qu'ils avoient être inimitables ? Ce qui les justifie, peut également contribuer à ma justification. Autant qu'ils ont reconnu les Anciens pour leurs maîtres, autant me crois-je au dessous de ces illustres Modernes ; j'avoüerai même que la difference est plus grande : Un aveu si sincere fait mon apologie.

Je prevois que la delicatesse
du

AVERTISSEMENT.

du Lecteur m'opposera une infinité de raisons que je ne me suis point déguisées. Il est dangereux d'entreprendre d'écrire comme les PASCALS & les LA BRUYERES. Il est impossible d'attraper l'air de leur stile, leur élévation & leur netteté: A qui dit-on cela? plus j'ai lû leurs Ouvrages, plus je me suis défié de mes forces, il a falu l'autorité d'une personne connue & éclairée pour me fixer au titre que j'ai choisi. Sans la crainte d'éfrayer les lecteurs, je n'aurois pas manqué de l'illustrer encore du nom de Monsieur de S. Evremont, & du P. Rapin. La plûpart des applications que je fais, mes remarques sur Tacite, mon traité de la Comedie, quelques autres chapitres entrent assez dans leur maniere

AVERTISSEMENT.

d'écrire. Je me loue trop, sans doute : au reste il n'est pas naturel que je me condamne ; je voudrois seulement prévenir par d'honnêtes excuses le reproche qu'on me fera de m'être dit l'imitateur de ces grands esprits.

Pourquoi s'est-on servi du titre de *Diversitez, d'Oeuvres mêlées.* &c. Je ne puis plus choisir, c'est ma faute d'être venu un peu tard, & de composer peut-être de trop bonne-heure : il faut malgré moi que je m'en tienne à celui que j'ai pris. Si l'on trouve que je pouvois mieux rencontrer, on m'obligeroit de m'en avertir. Je ne me pique point d'être habile homme, quoique j'aie ce qui fait les habiles gens l'en-

vie

AVERTISSEMENT.

vie d'apprendre , & l'âge propre à tirer fruit des bons avis. Le Public indulgent doit seconder les efforts d'un Auteur qui écrit avec ces dispositions , & qui abandonne ses écrits à sa judicieuse critique.

A propos de critique, on trouvera dans le cours de mes réflexions quelques caractères qui pourroient donner lieu aux malignes conjectures des esprits médisans , si je n'avertissois que les noms que j'y ai ajoûtez n'ont été que pour diversifier les pensées. Je suis de l'humeur de Mr. de Balzac qui n'aimoit point à parfumer ses Oeuvres de choses dont il auroit été obligé de se confesser. Qu'on ne m'appelle pas hypocrite , mes scrupules ont des bornes, je badine quelquefois. Quand
je

AVERTISSEMENT.

je parle de la Religion , c'est avec respect ; de la galanterie , avec reserve : je tâche enfin d'accommoder mon sujet à une reguliere bienveillance.

Si le public veut que je lui sois entierement redevable, je le conjure de me donner ses lumieres, afin de rendre mon Ouvrage plus parfait , en cas qu'il ait le sort d'une autre Edition. Je n'ai garde d'attribuer aux sollicitations de mes amis l'empressement que j'ai eû de le mettre au jour. Au moins s'il n'est pas agree , c'est à moi à qui il s'en faudra prendre, puisque veritablement je me flatai qu'il seroit recherché en faveur du titre qui me parut assez heureux.

OUVRAGE



OUVRAGE NOUVEAU

DANS LE GOÛT

DES CARACTERES

D E

THEOPHRASTE ,

ET DES PENSEES

DE PASCAL.

L'HOMME.



L'HOMME ne se peut définir au juste. Ce que j'en dirois aujourd'huy, demain ne lui ressembleroit pas ; à moins que je ne l'appellasse le plus variable de tous les êtres , la plus inconstante de toutes les créatures.

A

Ob.

Objet infortuné de l'indignation du Ciel, né avec des inclinations terrestres, exposé à des miseres sans nombre; toujours prêt à tomber, dangereux ennemi de lui même; insensible aux attrails de la verité, détournant ses yeux du bien, ayant un cœur qui se contredit perpetuellement; incertain dans ses demarches, constant dans le mal, chancelant dans ses pieuses résolutions, consommé dans le crime, defectueux dans ses justices; voila une legere ébauche de l'Homme.

¶ Je dirois plutôt ce que l'Homme devoit être, que ce qu'il est véritablement; de même qu'on dit mieux ce que Dieu n'est pas que ce qu'il est. Dans Dieu l'infinité de vertus, dans l'Homme l'infinité de foiblesses réduisent à l'impuissance de parler affirmativement.

Cette infinité de part & d'autre, fait que Dieu est une énigme que l'homme ne scauroit comprendre, & l'homme un mystere que Dieu seul peut développer.

¶ A considerer l'Homme du côté des perfections que le Ciel lui a données, en quoy ne l'emporte-t-il pas sur les autres créatures? A considerer les miseres que le peché a laissées à l'Homme, quel être ne lui est pas préférable?

¶ Dans l'Homme tout est borné, si on le regarde par rapport à Dieu: Dans
l'Hom-

L'Homme tout est infini , si on le compare aux autres créatures incapables de mériter la grace.

Dieu en créant l'Homme a prétendu le faire à son image ; le peché a tellement défiguré la créature , qu'on ne reconnoit plus qu'un Dieu pur a été son modele & son auteur.

¶ Nous vantons l'excellence de l'esprit de l'Homme , la profondeur de ses connoissances , la fidelité de sa memoire , le nombre de ses talens ; tout cela ne mérite pas moins que nôtre admiration : mais cela le condamne s'il ne consacre ses talens à un saint usage , s'il ne se remplit de la connoissance de son Créateur , & qu'il ne se souvienne de cette éternité où il doit viser.

¶ Quel est le fondement de ton orgüeil, Homme superbe ? De quelque côté que je te regarde , dans la grandeur , dans l'élevation , pourvû d'une belle ame , d'un cœur genereux , d'un esprit sublime , orné des perfections du corps je te trouve toujours Homme , c'est-à-dire mortel , créature impuissante , portée à l'erreur , esclave de ses passions. Grand sujet de t'humilier ! Tu ne te consideres que par des endroits favorables à la vanité , cesse un moment d'avoir ces yeux de complaisance ; considere-toy , si tu peux , dans ta juste

A 2

étén-

étenduë : surpris le premier d'un tel orgueil en dépit de tes foibleſſes, honteux d'avoir tant de superbe avec tant de raisons de t'abaiſſer, tu diras comme le Sage, *Mauvaise preſomption d'où viens tu ?*

L'orgueil de l'Homme naît de ſa corruption, comme ces infectes qui ne s'engendrent que de la pourriture.

¶ Par quelque endroit qu'on regarde l'Homme, on le trouvera environné de foibleſſes. Son eſprit eſt aſſujetti à mille penſées qui le troublent ; il ne voit la vérité qu'à demi ; il ſe gliffe dans ſes connoiſſances une infinité d'incertitudes, il s'y mêle quantité d'erreurs qu'il n'entrevoit point, cent obſcuritez qu'il ne ſçauroit développer ; il échape à ſa volonté de mauvais deſirs ; ſon cœur eſt tiranniſé par les paſſions, ſa raiſon n'a que de foibles lueurs ; ſon corps qui ſe corrompt tous les jours apeſantit ſon ame, & le rend preſque incapable du bien.

¶ Les Hommes ne connoiſſent ny leurs foibleſſes ny leur excellence. S'ils étoient perſuadez de leur grandeur, ils ne s'abaiſſeroient pas juſqu'à la recherche des créatures ; s'ils étoient convaincus de leur impuiſſance, ils ne ſe revolteroient pas contre Dieu.

La plus grande force d'eſprit n'eſt pas exempte de foibleſſe : Le Sage tout ſage qu'il eſt, a quelque reproche à ſe faire du

du côté de sa fragilité ; nous sommes Hommes ; & malgré nous-même nous le paroissions.

L'Homme accuse sa foiblesse pour excuser ses défauts ; vain pretexte que celui-là. Suffit-il de se reconnoître foible ? Dans les Loix , dans la Morale , dans l'Evangile ne devons-nous pas puiser la force qui nous manque ?

Il est si vrai que nous avons tous les mêmes foiblesse, que nous nous reconnoissons dans le portrait de ceux qui nous ressemblent le moins.

Contradiction étrange qui se trouve dans l'Homme , il ne peut rien , tout lui est possible. Dénouons cette contrariété. Nôtre esprit pénétrant imagine sans cesse , l'adresse de nôtre main laborieuse secondant heureusement les efforts de nôtre vive imagination , tout nous est facile. Nous faisons prendre un autre cours aux fleuves ; nous bâtons des Villes dans les déserts ; nous changeons à nôtre gré la face des Provinces ; nous forçons la terre de nous donner ses trésors , la mer de nous enrichir , tous les élémens de nous servir ; voilà ce que peut l'Homme,

Ajoutons qu'il y a bien plus de choses qui lui sont impossibles. Il ne peut vaincre ses caprices , ny dompter ses passions ; il ne peut fixer son esprit à la recherche de

6 SUITE DES CARACTERES

la verité, ny son cœur à l'amour du bien; il ne peut fuir ce qui lui est dangereux, ny embrasser ce qui lui est salutaire; il ne peut souffrir le mal, ny repousser les maladies; il ne peut se souffrir lui même, ny se combattre; il ne peut se satisfaire de peu, ny se contenter de beaucoup: Voilà ce qui est impossible à l'Homme. Il peut tout, & si il ne peut rien; il ne peut rien & si il peut tout! Son impuissance est generale, son pouvoir est limité; son pouvoir est infini, son impuissance a des bornes: ce qu'il peut faire prevaut à ce qui lui est impossible, ce qui lui est impossible l'emporte sur ce qu'il peut faire. Je sens bien qu'icy je me contredis; mais ma contradiction doit servir de preuve à celle que j'affure être dans l'Homme.

Autre contrariété qui se trouve dans l'esprit de l'Homme: il ne sçauroit accorder ses sentimens. Quand il craint, il s'étonne de ce qu'il eseroit; s'il espere, il traite ses premieres craintes de frivoles: il se défie des joies qu'il a, & murmure des chagrins qu'il ressent. Ses reflexions presentes condamnent celles qui peu auparavant l'ont occupé ¶ L'Homme a en partage une raison qui le porte au bien; heureux s'il n'avoit point de cœur qui l'entraînât vers le mal; rarement les sentimens de l'un sont-ils les sentimens de l'autre. La raison veut maîtriser le cœur, le cœur à son tour veut don-

donner la loy à la raison : qui des deux sera vainqueur ? Le bon party est toujours le plus abandonné ; c'est donc la raison qui a le dessous.

En quelque lieu qu'on aille , on porte , hélas , ce cœur facile à corrompre , s'il n'est déjà corrompu. Aisé qu'il est à être ébranlé , un mot suffit , une parole , un regard , c'en est déjà trop ; il succombe à ces tentations naissantes.

¶ Les Hommes ont toujours à combattre. Vainqueurs d'une passion , une autre s'élève qu'il faut réprimer ; celle-cy détruite , il en naîtra plusieurs dont la défaite demandera de nouveaux efforts. Ce monde n'est point un séjour de paix : La cupidité affoiblie ; l'ambition se revolte ; l'ambition terrassée l'avarice prend sa place. Toute nôtre vie n'est pas suffisante pour faire la guerre à nos ennemis.

¶ La vertu de la moderation est inconnue à l'Homme , il porte toutes choses à un excès déraisonnable. Il y a dans ses joies de la dissipation , de l'abbatement dans ses tristesses. S'il desire , il est inquiet ; s'il perd , il se trouble ; s'il est grand , il est superbe.

¶ L'inconstance est l'appanage de la condition humaine. Tantôt nous craignons le mal , tantôt nous nous y endurcissons ; un moment nous voit sages , un autre nous

voit coupables. Il se peut faire qu'il y ait des hommes en qui ces revolutions ne soient rien moins que l'effet d'un cœur corrompu ; tout au plus les pourroit-on attribuer à cette inclination naturelle qu'ils ont de changer ; en sont-ils plus excusables ?

Courir du mal au bien, de la vertu au vice ; du crime revenir à la sagesse ; de la sagesse retourner au desordre , faisons nous autre chose ; Nôtre vie n'est-elle pas un veritable flux & reflux ?

¶ Point de regle seure parmi les Hommes, point de jugement stable, point d'opinion certaine. Ce qui passe aujourd'hui pour crime, sera demain réputé mérite ; ce qui a maintenant la certitude de la verité, sera tantôt regardé comme une erreur. La vertu n'est-elle pas toujours la même ? change-t-elle selon les differens genies ?

• Incorruptible qu'elle est, elle ne suit point le goût de la corruption humaine. Corrompus que nous sommes, nous prétendons l'assujettir au gré de nos fantaisies.

¶ L'Homme canonise toutes ses volontez. Il croit que son ardeur à souhaiter une chose est la marque de sa droiture. De-là ces préjugés, ces entêtemens dont on ne veut point démordre, de-là cette obstination à suivre un dessein juste ou injuste, c'est ce qu'on n'examine plus.

Grand

Grand sujet d'erreur ! On croit ne se pas tromper parce qu'on employe la Religion même pour se séduire. Où l'on ne voit pas un mal apparent , on n'en soupçonne aucun ; on se persuade que tout ce qu'on fait est bien , à cause qu'on voudroit qu'il le fût, il n'en couteroit pas davantage :

Falloit-il que l'Homme eût une volonté, & l'avoir si contraire à celle de son Créateur ? Dieu veut que nous soyons saints & parfaits comme lui ; les hommes voudroient que Dieu fust le coadjuteur de leurs crimes , qu'il les aprouvât afin de les commettre plus hardiment.

¶ L'un étudie les langues , l'autre veut devenir Naturaliste ; celui-cy s'applique à la geometrie, celui-là passe sa vie à apprendre la carte ; personne ne donne un moment à s'étudier soymême, à se connoître, cette indifferance est sans excuse.

Se connoître soy-même, c'est de toutes les sciences la plus étendue, la plus importante , & la moins pratiquée. La Philosophie a des connoissances bornées ; la Theologie n'est pas impénétrable ; les misteres de la grace & de la prédestination se peuvent éclaircir, mais le cœur de l'homme est un abîme , qu'il est mal-aisé , je pourrois dire impossible , d'aprofondir.

Il est aussi difficile à l'homme de se connoître, qu'aux anges de connoître leur

createur. Dieu dans ses perfections, l'homme dans ses deffauts sont également infinis. L'impuissance où nous sommes de parvenir à cette connoissance parfaite de nous-mêmes, n'excusera point nôtre negligence. Etudions-nous long-temps, fondons-nous à tout moment : si le travail est long souvenons nous qu'il est nécessaire.

Travaillons tant qu'il nous-plaira à nous connoître, il échapera toujourns quelque chose aux recherches les plus exactes ; on ne scauroit tellement creuser son cœur qu'il n'y ait un certain reste qui nous demeure inconnu ; que sera-ce, si nous en negligons le soin ?

Comment voudrions-nous connoître les autres , nous ne nous connoissons point nous mêmes. Si nous entreprenons de nous deguïser , il est sansdoute qu'ils se deguïsent encore davantage.

¶ Dans quelque situation qu'on mette l'homme , je défie qu'on trouve le secret de le rendre content. Si d'une vie commune vous le faites passer à un état élevé , il regrettera la perte de sa liberté : si de cet état heureux en apparence vous le rappelez à son premier genre de vie, il se plaindra de vôtre injustice. Glorieuse & fatale condition tout ensemble ! Glorieuse en ce que la grandeur de l'homme est telle, que supérieur à toutes choses, la possession d'un être

être suprême ; peut seule remplir les vastes desirs de son cœur ; fatale en ce que le feu de sa cupidité ne s'éteint jamais. Il soupire après ce qu'il ne possède pas, regarde avec envie la félicité d'autrui, est inquiet de la sienne propre, s'applique à en acquérir une plus parfaite ; mais chercher de véritables bonheurs parmi les créatures, c'est demander des fruits de bénédiction à une terre maudite, c'est vouloir trouver Dieu dans le sein de la corruption.

Si l'homme pouvoit être heureux dans ce monde, en vain en attendroit-il un autre. Comme les bonheurs de l'autre vie sont les seuls accomplis, il n'est pas juste de nous plaindre qu'en celle-cy, il n'y en ait point de cette nature.

Parmi les hommes il ne s'en trouve point d'heureux : sçait-on pourquoy ? Nous estimons trop les choses dont nôtre ambition se voit à regret frustrée ; nous n'estimons pas assez celles dont la jouissance nous est accordée.

Le desir grossit dans nôtre esprit les objets ; la valeur en dispaeroit à nos yeux, si tôt que la possession nous permet de les regarder de près.

On fait dépendre son bonheur de tant de choses, qu'on se ferme l'entrée du repos. Qui est-ce qui se contente d'une réputation

médiocre, d'une fortune modérée? Il n'y a pourtant que cette voie qui conduise à la félicité.

Nous nous trompons de croire dans nos malheurs, qu'un peu plus de fanté, un peu plus de bien, un peu plus de nom nous rendroit heureux. A qui est-ce que la jouissance d'une fortune commode, la possession d'un grand nom, l'exemption de toutes sortes de maladies tiennent lieu de bonheur? Ah que l'Homme ne se contente pas ainsi!

¶ L'Homme est à plaindre de tant souhaiter le repos, de ne travailler que pour le repos, & de ne pouvoir enfin vivre dans le repos. On regrette l'embarras où plongent les affaires, on aspire à une vie tranquille; a-t-on la liberté d'en goûter les douceurs, elles paroissent insipides; on se trouve malheureux d'être sans occupation, incapable qu'on est de se supporter alors, on se replonge dans le trouble, quelle bizarrerie, quelle inégalité!

Nous prenons le chemin des travaux, de l'embarras, de l'agitation pour arriver au repos; toute la vie on se remue, on se travaille, qu'envisage-t-on? Le repos. Pourquoi diſere-t-on à se le procurer?

¶ Combien avons-nous de temps à être sur la terre? mille années de vie nous sont-elles promises? Un Ange exprés venu du Ciel nous a-t-il rassurés contre les craintes d'une

d'une mort prochaine ? Quand nous serions immortels , nous ne nous y prendrions pas autrement pour remplir les besoins de plusieurs siècles.

D'une manière ou d'une autre nous nous abusons ; car ou nous croyons que ce monde ne finira jamais pour nous , ou nous renonçons à l'attente d'une autre vie. Ces peines que nous nous donnons , n'expriment-elles pas l'attache que nous avons aux choses présentes , & l'indifference dans laquelle nous sommes à l'égard des futures.

Si la foi ne me l'enseignoit, je ne croirois pas que tous les hommes fussent destinez à l'immortalité ; j'en vois beaucoup qui vivent comme s'ils n'en esperoient point.

¶ Il n'y a point de momens que l'Homme n'ait sujet de regretter. Il doit craindre l'avenir , déplorer le passé , se défier du présent. L'avenir qui n'est pas dans son pouvoir , lui prépare peut-être de grands malheurs. S'il considère le passé , quel trouble dans son esprit ! Les crimes dont sa jeunesse a été remplie , doivent lui arracher des repentirs violens ; sa négligence en pratiquant quelque petit bien lui doit être un éternel sujet de confusion. Sans cesse exposé à céder aux attaques de ses passions , le présent est pour lui un temps des plus à craindre. Tous les momens qui s'en écoulent avec une prodigieuse vitesse , l'ont

peut-être vû tomber sans esperance de se relever pendant le cours de ceux qui les vont suivre.

Nous n'avons que le present en nôtre disposition, & c'est ce temps que nous nous laissons ravir. Nous anticipons l'avenir, quelque certains que nous soyons de son incertitude, les siecles futurs sont les objets de nos desirs, nous approchons dans nôtre idée ces années encore si éloignées; arrivent-elles enfin, nous prevenons les suivantes par nôtre impatience; de sorte que l'homme ne s'estime jamais heureux, il fait seulement ses efforts pour l'être, & se borne à esperer de le devenir.

De cét avenir qu'on envisage de loin, on se contente de prendre quelques années, sans penser à ces années éternelles qui rendent l'avenir redoutable. Dans dix ans ma fortune sera faite, dit le mondain interessé. Que n'ai je vingt années de plus, s'écrie le Scavant, je serois le premier de mon art! Chacun tient ce langage, & personne ne dit, Peut-être qu'avant peu il sera décidé de mon éternité; la mort qui me ravira promptement ce que je possède, me fera connoître que je contoïs sur des jours qui n'étoient pas à moy.

¶ Si l'Homme faisoit un bon usage de la vie je lui pardonnerois de se plaindre de la nature qui a rigoureusement borné ses
jours

jours, pendant qu'elle a accordé à quelques animaux une vie très longue. Si elle nous l'avoit donnée, en serions-nous plus sages, & plutôt detrompez du monde? N'aurions nous pas tousjours les mêmes esperances de nous corriger quelques heures avant la mort.

Une vie plus longue ne feroit que rendre les routes du vice plus spacieuses. Le libertin y ayant marché long-temps reconnoitroit ses égaremens bien tard, & n'en auroit que plus de chemin à faire pour devenir sage.

Au lieu de prendre la nature à partie, qu'on se blâme soy-même de ce que la vie étant si courte, on fait tant d'efforts pour la rendre criminelle.

Se plaindre que la vie dure peu c'est ne pas parler le langage de son cœur, Il n'en est point qui ne la trouve trop longue, puisqu'on tâche de remplir par le plaisir une infinité de momens qui y causent de l'ennui.

Qui croira t-on, ou de ceux qui disent qu'elle dure trop, ou de ceux qui se plaignent qu'elle ne dure pas assez. Les premiers envisagent l'avenir qui s'approche avec lenteur, les derniers considerent le passé qui a fui avec rapidité, tous se laissent échapper le present.

¶ Certainement la vie est courte, si l'on examine combien il faudroit de temps pour se
se

se rendre parfait aux yeux de celui qui nous en demandra compte ; mais elle est assez longue , si l'on en ménage chrétiennement toutes les années.

La vie est courte pour ceux qui sont dans les joies du monde ; elle ne paroît longue qu'à ceux qui languissent dans l'affliction. Job se plaint de vivre long-temps , & Salomon croit peut-être mourir trop jeune.

L'Homme par des vœux réiterez conjure le Ciel de prolonger ses jours ; si sa condition devenoit telle qu'il fust condamné à vivre plusieurs siècles , il en feroit de plus ardens pour être exempt des incommoditez d'une vieillesse infirme.

¶ La vie est trop courte , s'écrioit un grand Roi, en considerant les beautez de son Palais. Par cette seule reflexion, ou il se corrigeoit , ou il prevenoit les desirs de son cœur. L'ambition des hommes est trop grande en effet , ses entreprises trop vagues pour les executer en aussi peu de temps.

Si nous avons assez de temps pour travailler à l'éternité , d'où vient disons-nous que la vie est courte ? Pourquoi d'ailleurs tant de projets, tant de desseins , tant d'attache à la terre , si nous sommes convaincus que nôtre sejour n'y sera que de tres petite durée ?

¶ M E C E N A S ne se soucioit pas d'être
laid ,

laid, bossu, estropié, pourvû qu'il vécût. Nous avons tous une aussi forte attache à la vie, nous y en avons la plupart une plus criminelle. Nous perdriens volontiers avec les qualitez du corps, la science, la vertu, si de-là dépendoit la prolongation de quelques jours de vie.

La mer commence à peine à soulever ses flots, que le plus avare Marchand décharge son vaisseau, afin de se sauver du naufrage; on a beau dire, on tient plus à la vie qu'aux richesses.

On demandoit un jour à un Philosophe ce que c'étoit que la vie, *Vous me voyez*, répondit-il, *vous ne me voyez plus*. Comparée à celle qui la doit suivre, il n'est que trop vrai qu'on ne fait que paroître & passer dans le monde. On nous y voit, on ne nous y voit plus. Nous n'y paroissions pas, nous y avons paru, car tout a fui, tout a passé, & le présent se derobe à nous.

¶ Dans la jeunesse on se promet de longues années de vie, dans l'âge avancé on s'en promet quelques unes: je vivrai peut-être encore un an, dit ce languissant vieillard, & c'est toujours la même esperance. On trouve donc ses jours finis, quand on est le plus occupé du soin de les prolonger.

¶ Jusqu'ici nous avons vécu ou pour le
Prin

Prince ou pour nos amis, ou pour une maîtresse ou pour la fortune. Quand commencerons-nous à vivre pour nous ? Quand vivrons-nous pour Dieu ?

¶ En vain déclame-t-on contre la corruption des siècles ; tant que l'homme vit il est impossible de le détromper. La mort seule est capable de lui arracher le bandeau qui l'aveugle. Jusques-là son erreur lui plaît , la vérité le choque ; il se fait des idées de bonheur de ce qu'il ne possède pas, ambitionne les grandeurs , languit dans le repos , ou s'attache à des travaux inutiles , la dernière heure le surprend dans ses occupations chimeriques , il avoue qu'il s'est trompé.

Quelle est la première parole des mourans ? Le jeune débauché , l'inique magistrat , la femme mondaine , le courtisan ambitieux , s'écrient tous d'une même voix , *Nous nous sommes égarés du chemin de la vérité.* Qu'on est malheureux de n'ouvrir les yeux qu'au moment que la mort va les fermer pour toujours !

¶ La mort qui nous fait voir le néant des créatures que nous avons aimées , nous dévoile la grandeur du Dieu que nous avons méprisé.

La mort découvre aux hommes les vanitez du monde , elle ne les en détache pas pour cela. Nos passions se reveillent à ce

fa-

fatal instant, le cœur soupire ardemment après ces objets qui vont lui être enlevés. Le vindicatif meurt sans pardonner, le riche meurt sans éclaircir ses acquisitions, l'hipocrite meurt dans son endurcissement.

¶ Nous regardons la mort des autres comme un malheur qui leur est arrivé, au lieu que nous la devrions regarder comme un avertissement de celle qui nous menace. Les plus scelerats ne peuvent s'empêcher de s'écrier, Tout passe, tout va à sa fin; songent-ils qu'eux-mêmes passeront, & que leur fin ne fera pas moins précipitée?

Quel sera alors le desespoir de ceux dont les connoissances se sont bornées à des pensées stériles de la mort? Ils verront l'inutilité de leur science, la folie de leurs speculations, & n'apprendront qu'à la mort comment ils devoient vivre, eux qui auroient dû apprendre toute leur vie comment il falloit mourir.

¶ Tout perit pour un homme qui meurt, le monde finit à son égard.

¶ D'un moment dépend l'éternité, & ce moment est peut-être attaché à la réflexion que je vais faire.

Il vient une nuit où personne ne peut travailler. Les projets de conversion pour être formés trop tard, ne s'exécutent point; les gémissemens d'une ame faussement contrite ne sont plus écoulez. On ne peut in-

voquer Dieu, ou on s'y adresse en vain ; on ne fait pas penitence, ou on ne la fait qu'à demi : on desire la vertu sans trop détester le mal ; on s'efforce lentement de quitter le vice sans pouvoir embrasser efficacement la piété ; on est enfin dans l'impuissance de travailler à son salut, ou dans la malheureuse nécessité de n'y travailler qu'imparfaitement.



LA RELIGION.

IL ya deux sortes de personnes qui pensent differemment de la Religion. Les uns s'en font une idée si naturelle, qu'ils imputent à superstition ce qui passe la portée de leurs raisonnemens. Ces gens sont proprement sans Religion, ils ne croient pas, ils ne veulent pas croire : résolus d'opposer une incredulité opiniâtre à tout ce qu'on pourroit employer pour les convaincre, ils verroient des prodiges & des miracles qu'ils n'en feroient pas ébranlez.

Les autres entraînez par leur foiblesse ne méprisent les choses saintes qu'à cause qu'ils les voyent méprisées par ceux qu'on nomme esprits forts. Le libertin se croit bien appuié, quand il peut s'autoriser du mauvais exemple ; il se permet le mal que ont ceux-là impunément. ¶ Si

¶ Si l'homme pouvoit comprendre ce qu'il voit, je lui pardonnerois de douter de ce qu'il ne voit pas. Mais la moindre chose est un abîme d'obscurité, où sa raison se perd. Nous sommes témoins d'une infinité de merveilles que nous ne pouvons approfondir; le soleil en nous prêtant sa lumière, tempere l'ardeur de ses rayons, la terre nous donne des fruits en abondance, & pourvoit à nos besoins. La mer appaise ses flots pour nous ouvrir un seur passage dans les pais étrangers; l'air excite ses vents en nôtre faveur; le Ciel fait tomber ses pluies; qu'avons-nous à répondre? aucun mortel a-t-il jusques-ici compris la cause de cette reguliere succession des jours & des nuits, l'origine du flux & reflux? Tout cela arreste le cours de nos reflexions.

Incapables de connoître ces choses, nous voulons sonder les jugemens de Dieu, nous lui demandons compte de sa conduite, nous rendons sa sagesse responsable de nos doutes.

¶ L'Homme a grand tort de croire impossible tout ce qui ne sort pas de ses impuissantes mains; ne lui suffit-il pas de sçavoir que rien ne peut résister à la voix de l'Eternel, & que celui dont les moindres ouvrages sont des chefs-d'œuvres, a bien pu les produire sans s'obliger de les lui faire connoître? Dieu

Dieu pour ménager nôtre foiblesse nous a rendus incomprehensibles à nous mêmes, afin que nous ne fissions pas un sujet de murmure de ne le point comprendre. L'Homme incrédule n'en juge pas de la sorte. La voix des Prophetes, l'aveugle docilité des humbles, le langage éloquent des miracles ne le convainquent point.

Que faut-il davantage? Dieu descendra-t-il sur la terre pour vaincre nôtre obstination? En cela nos desseins sont prevenus, & nôtre foi n'en est pas plus grande. Un Dieu Homme, un Dieu crucifié, un Dieu mort; voilà les mysteres de nôtre foy, & si je l'ose dire, les objets de nôtre incrédu-
lité.

¶ Le Philosophe qui croit que la raison est la borne de toutes choses, balance à faire à Dieu un sacrifice de la sienne. Il voudroit où qu'il n'eût point fait tant de miracles, ou qu'en les operant il lui en eût développé les causes secretes: Il voudroit dans la Providence un pouvoir plus reserré, ou dans sa raison une pénétration plus étendue.

Le Chrétien plus soumis, adore & ce qu'il comprend, & ce qu'il ne comprend pas. Il sçait que cette vie est le lieu des tenebres, que dans l'autre seulement les voiles seront brisez, les ombres dissipées, la verité plus éclatante.

¶ L'impie est un homme qui fait gloire
de

de vivre sans religion ; Parlez lui de Dieu , il vous écoute froidement ; l'Eglise est son rendez-vous ordinaire , il y cause , il y rit , il y fait ce qu'à peine permettroit-on dans une assemblée où la licence ne seroit point défendue. Aussi peu touché de respect à la vue de celui qu'on y adore , que s'il étoit honteux de s'humilier en sa présence ; il incline faiblement la tête , & ne met en terre qu'un genou. Jamais on ne l'entend parler qu'il ne jure , qu'il ne raille des choses saintes , qu'il ne blasphème ce qu'il ignore. Les jours de feste sont ceux où il prend plaisir de lier d'infâmes parties de débauche ; il rougiroit qu'on le vît dans les Temples , glorieux de rechercher avec plusieurs impies de son caractère , un lieu propre à débiter ses inventions diaboliques.

¶ L'esprit fort est plus qu'impie ; il n'a point de religion : moins grossier que le libertin , on le souffre plus volontiers , on l'écoute même attentivement ; par ses adroites , mais pernicieuses railleries il déchire sans se faire tort. La piété , les ceremonies , les reliques , les mystères sont pour lui des matières de plaisanterie : il attribue tout au cours de la nature , & le cours de la nature qu'il devroit ce semble attribuer à quelque être indépendant , il l'attribue au hazard , au destin , à une certaine nécessité dont il ne veut point admettre d'origine.

Ce-

Celui-là passe dans son esprit pour foible qui croit l'ame immortelle. Ce que la foy nous assure il le revoque en doute, donne à la Religion le nom d'une sagesse politique; si vous prétendez le confondre par l'autorité des Saintes Ecritures, son principe est de ne les point reconnoître.

Ces Prophetes, dit-il, ces Apôtres étoient des gens comme nous; doit-on plus s'en rapporter à eux, qu'à mille autres qui ont pensé différemment de la Religion? Ici libertin, je vous arrête: Non, ils n'étoient pas des hommes comme nous. Ils avoient un cœur soumis, un esprit éclairé, une conscience nette. Vous êtes dans les tenebres, vous jugez par prévention, vous aimez votre égarement, la difference est très grande.

Dans le langage de ces prétendus esprits forts, qui font, à les bien définir, d'honnêtes Athées, y a-t-il de la bonne foy? pour le dire au juste, je voudrois être témoin de leurs sentimens à l'heure de la mort. S'ils ne croient pas une Religion, pourquoy ont-ils recours aux Sacremens: S'ils pensent que l'ame meurt avec le corps, pourquoy tremblent-ils, pourquoy invoquent-ils un Dieu, que jamais ils n'avoüerent?

¶ Les plus embarrassés quand il faut mourir, sont ceux qui dans le temps d'une santé vigoureuse se firent ainsi des motifs
d'hu-

d'incrédulité. Vous n'en voyez point qui ne fremissent aux menaces de la mort. A tout hazard, dit l'Athée dans son desespoir, s'il y a un Dieu je serai damné: s'il n'y en a point, il y aura bien des fots: mais cet esprit fort ne considere pas qu'il sera plus sot que personne.

¶ Ecoutez, je vous prie, un autre raisonnement de cet esprit fort. Vous homme vertueux, vous croyez un Dieu, parce que vous attendez la recompense de vos bonnes œuvres, votre jugement est intéressé, je le refuse. D'où vient, répondrai-je à cet impie, me déterminerois-je plutôt en faveur du vôtre? Vous ne croyez pas un Dieu, parce que vous appréhendez le châtimement de vos crimes, n'est-il pas plus juste que je m'en rapporte à cet homme de bien?

Si l'Athée & tous ceux qui combattent la Religion, vivoient moralement bien, & qu'il ne tombassent pas dans les déreglemens dont la seule bienfaisance nous éloigne, peut-être les excuserois-je, quoy qu'au fond toujours inexcusables; en voit-on qui n'ayent renoncé à l'honneur & à la vertu?

¶ Je n'ai pu encore m'imaginer qu'il y eût de veritables Athées. *L'impie*, lisons-nous dans le Prophète, *a dit dans son cœur, Il n'y a point de Dieu*, c'est à dire l'impie souhaiteroit qu'il n'y eût point de Dieu. Son esprit combat malgré-lui les desirs de son

B

cœur;

cœur; tout s'oppose à ses faux sentimens, si par sa malignité il anéantit l'existence d'un Dieu, il ne voit ensuite que trop clairement qu'il s'est trompé. Mais qu'il est horrible de n'abjurer son erreur que dans le moment qu'on sent la colere du Ciel ! Qu'il est horrible de n'avouer un Dieu que quand il se rend le Juge des impies, l'impitoyable vengeur de ses impiétez !

Je ne crois point un homme qui pendant sa vie rejette la croyance de Dieu, & je suis convaincu au dernier point de ma Religion, en voyant les plus impies appeller à la mort un Dieu à leur secours.

¶ Après toutes les convictions que nous devons avoir de nôtre Religion, je ne sçai comment il se trouve des gens d'une impiété assez déterminée pour faire parade de leur irreligion au moment de la mort. Serait-il possible qu'ils ne fussent point effrayez par tout ce qu'a d'affreux & de terrible cette dernière heure. Je ne puis croire malgré la feinte assurance qu'au dehors ils essaient de montrer, que leur ame soit dans une vraie tranquillité; ce calme extérieur est faux, cette intrepidité trompeuse. Quand l'esprit n'auroit à soutenir que les seules frayeurs de la mort, je ne parle pas des tristes reflexions sur le passé, des suites encore plus horribles de l'avenir, il me semble que ce spectacle doit déconcerter la plus inébranlable fermeté.

J'ai

J'ai lu dans le Socrate Chrétien de M^r. de Balzac une Histoire qui me déconcerte moi-même. Il dit qu'un Prince étranger étant à l'article de la mort, le Theologien Protestant qui avoit coutume de prêcher devant lui, vint le visiter accompagné de deux ou trois autres de la même communion, & le conjura de faire une espece de confession de foi. Le Prince lui répondit en souriant, *Monsieur mon ami, j'ay bien du déplaisir de ne vous pouvoir donner le contentement que vous desirez de moy; vous voyez que je ne suis pas en état de faire de longs discours: je vous diray seulement en peu de mots que je crois que deux & deux font quatre, & que quatre & quatre font huit, Monsieur tel (montrant un Mathématicien qui étoit là présent,) vous pourra éclaircir des autres points de nôtre créance.*

N'y a t-il pas dans ces paroles quelque chose de monstrueux? Est-ce aveuglement, ou bravade d'esprit fort? Est-ce insensibilité, ou ostentation? un homme mourir dans ces sentimens, faire gloire en mourant de croire la verité des nombres, & de n'avoir que cette créance! puis qu'il sçait si parfaitement que *deux & deux font quatre, & que quatre & quatre font huit*, il aura tout le temps de calculer les années d'une éternité malheureuse.

Est-il temps de goguenarder à l'heure de la mort? La plaisanterie peut-elle être plus hors de propos? Avons nous oublié

que c'est-là le moment que Dieu s'est réservé lui-même pour se railler des impies ?

¶ Rien ne doit être plus ménagé que l'occasion de parler des choses saintes : il est honteux de n'avoir point de Religion, il est ridicule d'en faire trophée. En soi-même on a du remors d'être impie, en public on ne peut s'en faire honneur.

Stilpon répondit fort sagement à Crates ; qui lui demandoit si les Dieux prenoient plaisir aux adorations des hommes ; *Demande-moy cela quand nous serons seuls.* S'il avoit de ses divinitez des sentimens peu respectueux, il ne croyoit pas qu'il lui fût permis de les déclarer publiquement, ou bien par une délicatesse scrupuleuse il affectoit le secret, n'étant pas nécessaire que les ignorans ayent part à des choses fort au dessus de leur intelligence.

On ne doit pas dire ce que l'on pense sur certains points de la Religion en présence de gens ou que nos mauvaises opinions peuvent corrompre, ou que nos sentimens raffinez peuvent jeter, si non dans l'incrédulité, du moins dans le doute. Qu'on prenne garde que je n'autorise pas la liberté de se faire des décisions ; je ne veux que blâmer les ignorans qui parlent de nos mystères sans vénération, ou les sçavans qui exercent à contre temps leur subtilité.

Sur tout doit-on avoir cette réserve avec les femmes, naturellement curieuses ; elles
veulent

veulent tout sçavoir, se mêlent d'objecter, demandent des éclaircissèmens, refusent les principes, s'obstinent à ne se point convaincre. Ainsi nouveau Theologien n'allez plus dans les ruëllas agiter galamment une question dont vôtre salut & le mien dépendent : on vous prie de dire ce que vous pensez sur la grace, taisez-vous, ou n'en parlez qu'en homme qui la possède.

Un Chrétien qui veut chicaner sa Religion, me paroît plus coupable qu'un Homme Athée dans le cœur. Celui-ci ne croit point de Dieu ; mais il ne le dit pas ; celui-là en croit un, mais il fait flotter les autres dans l'incertitude , & les conduit à l'hérésie.

Quoi de plus ordinaire que de masquer la morale , & de joüer la Religion ? Il se trouve dans l'Eglise des novateurs , comme dans le monde , des curieux qui veulent mettre leurs sentimens à la mode , bien que les premiers il en connoissent la biffarerie.

Tant de divers jugemens sur un point de Morale ne servent qu'à confirmer celui que la Religion approuve. On ignorerait souvent quel est le bon parti , s'il n'estoit combattu avec opiniâtreté , & qu'une lumière secrete que le ciel donne alors ne fît entrevoir le mauvais. Qu'on agisse avec sincérité, qu'on ne suive ni la pente qu'on a vers l'immortalité , quand les veritez sont au dessus

de l'entendement humain, ni celle qu'on a vers une ignorance volontaire, lors qu'elles combattent les passions, on trouvera sans peine le dénoüement des contrariétez qui sembloient choquer la raison.

La diversité des opinions qui devoit exciter le desir de s'instruire, ne fait d'ordinaire qu'irriter de fausses préventions; parce qu'on ne la regarde pas tant avec des yeux de témoins qui cherchent la verité, qu'avec des yeux de spectateurs qui ambitionnent de se rendre arbitre de leur sort.

Nous nous revoltons contre les veritez que nous ne pouvons ignorer, & nous rejettons celles que nôtre amour propre a intérêt de ne pas approuver.

¶ Ne se remuer ni à la persuasion des Oracles qu'ont prononcé les Peres de l'Eglise, au bruit éclatant des veritez de l'Evangile; ciel! quelle immobilité, quel endurcissement!

¶ Les sçavans, à le bien prendre, ont moins de Religion que les ignorans. Plus ils voyent, plus ils veulent pénétrer; plus ils découvrent, plus ils doutent; assez téméraires pour sonder les conseils impénétrables de Dieu, ils se retranchent toujours sur les delicates répugnances de leur raison.

L'ignorance grossiere, la science trop subtile nuisent en matiere de Religion. Si l'on ignore tout, on ne refute rien; de-là la
su-

superstition. Si on veut tout approfondir, on croit difficilement ; de-là les doutes impies.

Tant raisonner sur la Religion, est une dangereuse opiniâtreté ; le raisonnement n'opère jamais une foi plus docile, car la foi véritable met bas toutes les reflexions, & croit aveuglément.

¶ Quel charme empêche les hommes de subir le joug de la Religion, d'obéir à la vérité ? Ils ne demanderoient pas mieux qu'on la leur déguisât, ils voudroient que personne ne la connût, afin que personne ne la leur apprît ; ils voudroient que les maximes austères de la Morale demeurassent éternellement indefinies, soit qu'ils ayent l'adresse de se persuader qu'en ne s'instruisant point ils seroient excusables, soit qu'ils craignent qu'une instruction trop convainquante n'ébranle la résolution qu'ils ont prise de se conduire au gré de leurs passions. Davantage, ils souhaiteroient que l'auteur de la vérité ne fust pas, que ce flambeau dont les lucurs percent les nuages de leur cupidité s'éteignist tout-à-fait, esperans qu'alors leur ignorance auroit son excuse ; leurs pechez l'impunité.

¶ Quelque ingenieux que nous soyons à favoriser la cause du mensonge, quelque équitables que nous croyions nos jugemens, nous n'agissons pas de bonne foi. D'abord nous flottons entre le bien & le mal ; l'esprit se

se travaille, on diroit que le cœur voudroit se mettre de la partie, car tous deux s'empres- sent en apparence à le discerner; au fond il y a peu de sérieux dans ces recherches étudiées; Si elles étoient sinceres, la prompte connoissance du mal nous feroit entrevoir sans difficulté la circonference du bien.

C'est un effet de nôtre malignité, de tourner plutôt vers le mal qu'on connoist certainement, que vers le bien qu'on développe plus qu'à demi. On est sûr qu'il est très bien-fait de s'abstenir de certaines choses, on doute s'il est défendu d'en embrasser d'autres qu'on croit innocentes, qui ne le sont pas néanmoins; n'est-ce pas déjà se rendre coupable que de se déterminer en faveur d'une action qui nous le rendra infailliblement? Au reste quelle certitude prétendons-nous avoir? Voulons-nous qu'on nous dise précisément à quoy se borne la perfection du Christianisme? à quoi il nous engage à la dernière rigueur? Apprehendons-nous de trop faire? Ne demanderons-nous point encore si l'usure, si la médifance ne sont que des fautes legeres, &c. ne cesserons-nous d'être usuriers, d'être calomniateurs, que lors qu'on nous aura convaincus de leur énormité?

¶ Il faut, disent ceux qui n'ont de la Religion qu'une foible idée, il faut une vertu aisée qui ne trouve ni de la gêne ni du scrupule,

pule, une vertu d'honnête-homme qui se borne entre l'excez du mal & le défaut du bien, une vertu naturelle qui détourne des grandes injustices sans engager dans des pratiques trop regulieres, une vertu commune qui puisse simpatiser avec la bien-sance, une vertu civile qui allie la conscience avec l'interest, les usages du monde avec les maximes du Christanisme, ce système, n'est-il pas beau ?



LE MONDE.

Plus on étudie le monde, plus on y découvre de ridicule.

Il faut être hypocrite dans le monde, me disoit une personne qui le connoist assez. Qui prend le parti de n'y être pas dissimulé, y jouë un fort mauvais personnage. Trop d'ouverture y nuit, une sincerité qui n'est pas accompagnée de quelque déguisement n'y vaut rien; cette maxime me surprit ; je la trouvai juste, quand je vis qu'il ne l'étendoit pas jusqu'à la Religion.

On voit bien dans le monde de ces sortes d'hipocrites. Chacun y connoist trop la necessité d'affecter ces dehors, pour y manquer : Tel machine la perte de son ennemi qui l'accable de caresses ; tel feint de

vouloir nous servir, qui n'attend que le moment de nous perdre. On respecte en apparence ceux pour qui on a un mépris effectif, on témoigne de la complaisance à un rival qu'on deteste en secret.

¶ Quand on considère qu'on a une fortune à ménager, il n'est point de dissimulation dont on n'use. Il faut plaire à des gens au dessus de soy, se donnera-t-on au naturel en leur présence? On s'y prend bien mieux. Le superbe s'abaisse, le vindicatif étouffe l'éclat de ses ressentimens, l'emporté se couvre du manteau de la douceur; l'homme intéressé fait l'apologie de la générosité, le traître celle de la fidélité, l'ingrat l'éloge de la reconnoissance.

Cette hypocrisie est devenuë une vertu à la mode, je l'approuve en quelque façon, quoique j'aimasse beaucoup mieux un homme dont la conduite fust sincèrement régulière.

Le monde s'accommode de ce genre d'hypocrites; la politique les souffre, la Religion les deteste, le Christianisme les condamne.

¶ S'étudier à devenir ce que l'on ambitionne de paroître, ne vouloir paroître que ce que l'on est, en cela consiste la science du monde. *Ne fais point le Prince*, disoit Solon, *si tu n'as appris à l'être*. Toutes choses ne sicient pas à toutes sortes de per-

personnes ; l'air de grandeur ne convient qu'à ceux qui y sont élevez, à moins qu'on n'ait travaillé avec succès à se l'approprier. Ce que disoit Solon au courtisan, nous le pouvons adresser à tous les hommes en particulier : A l'un nous dirons qu'il ne fasse point l'honnête homme, si auparavant il n'a appris à le devenir : A l'autre nous dirons qu'il ne fasse point le bel esprit, s'il n'a étudié les regles de le paroître à juste titre, parce qu'enfin dès qu'on ne peut soutenir les apparences d'un faux mérite, d'un caractère emprunté, autant qu'on étoit réjoui d'avoir surpris l'approbation generale, autant est-on desespéré de la voir suivie d'un mépris universel.

¶ Il n'est dans le monde que le sçavoir faire : ce sçavoir faire est un grand talent & souvent celui de gens qui n'en ont point d'autre.

Du sçavoir faire au mérite, il y a autant de distance, que de l'esprit à la droiture de cœur.

¶ Un moment donne les plus belles esperances, un autre les détruit ; tel qui semble les détruire les fera bien tôt renaître ; voilà le train des choses du monde.

Je ne me soucierai pas d'avoir fait trente démarches inutiles, si la trenteunième me réussit ; ne sçai je pas que l'ordre des choses du monde est d'aller lentement.

¶ Qu'il est peu de joies parfaites en ce monde

monde ! Mais aussi qu'il y est peu de chagrins sans ressource ! Dans les plus grands plaisirs on éprouve je ne sçai quelles petites traverses qui en diminuent le souverain agrément ; dans les plus ameres disgrâces, il entre un mélange de douceur qui corrige l'excès du mal.

¶ Si le respect humain empêche l'éclat de bien de desordres , il n'empêche pas moins la profession de bien de vertus. La bienséance veut qu'on se retire des grands vices , elle défend qu'on embrasse les grandes vertus : N'avoir point de Religion donne un mauvais nom , pratiquer une piété austere n'est pas du goust du monde.

¶ Il ne manque à certains esprits , qu'un peu de commerce avec le monde ; s'ils le pratiquoient , on remarqueroit autant de délicatesse dans leurs ouvrages que de solidité.

L'esprit le plus élevé qui n'a pas ce commerce avec le monde , ne vaut pas un esprit médiocre qui le fréquente. Celui-ci donne du mérite à un ouvrage par ses beaux tours, ses expressions fines , l'autre ensevelit l'éclat de ses pensées dans des termes hors d'œuvre ; son stile n'est point celui du monde poli.

¶ L'expérience du monde est nécessaire. On s'y instruit de mille choses , que les Livres ne peuvent montrer. On y apprend

prend les belles maximes ; on y apprend à vivre , on y apprend à parler , on y apprend à se taire. Demandons nous compte du fruit que nous en avons tiré.

¶ En tout , il n'y a que la maniere , disent les gens de bon goût. Il y a des personnes qui dans ce qu'ils font de plus genereux ne plaisent pas , il en est d'autres qui par les moindres actions se rendent infiniment agreables. Un homme se fait fête de traiter ses amis ; l'appareil du repas est somptueux , les viandes délicates , les services redoublez , les vins exquis , la propreté charmante : Qu'y manque-t-il ? une certaine bonne grace dans la maniere de celui qui invite.

Dans cet ambigu que donne *Cleante* , on ne voit rien d'extraordinaire ; chacun sort de chez lui très satisfait ; d'où naît cette difference ? De la maniere.

Amente vous fait offre de dix pistoles , *Dorilas* vous en envoie trente ; l'offre du premier vous charme , la generosité éfective de celui-cy vous contente à peine : D'où part cette délicatesse ? de la maniere.

La raillerie d'*Alcidor* vive & mordante ne me blesse point ; celle de *Geronte* toute innocente , toute naïve qu'elle est m'irrite ; il n'ya , vous répondrai-je , que le ton & la maniere.

Lucinde dans son negligé captive tous les

cœurs, *Angelique* avec ses parures se promene aux Thuilleries sans être regardée; il n'y a que la maniere de s'accommoder.

Quand *Leandre* paroît en compagnie, les Dames ne se lassent point de l'admirer. Son discours est pourtant simple, il parle naturellement, son frere n'a que de beaux mots, des pensées choisies, & n'est pas goûté. A quoy attribüerons-nous cela? à la seule maniere.

En quoy consiste cette maniere, demande celui qui veut corriger la sienne? Il est très difficile de le dire. Je vois ce qui plaist dans un homme, j'y remarque d'une premiere veüe ce qui choque, mais je ne sçaurois vous donner cet agrément si nécessaire; la nature a dû vous le procurer, ou vous devez l'obtenir du commerce du monde.

Il y a des gens en qui tout déplaist, jusqu'au rire & jusqu'au ton de la voix. Ridicules en tout; les mêmes choses qu'on admiroit dans autrui, on les censure dans eux. D'autres ont le bonheur d'enlever la commune approbation. Ce qui vient d'eux charme; on élève toutes leurs paroles, on trouve de l'esprit dans le moindre de leurs gestes, de la grace dans ce qui leur échape au hazard, & s'il falloit rendre conte du motif des loüanges qu'on leur donne, tout ce qu'on auroit à dire, c'est qu'il paroît dans leurs manieres, un je ne
sçai

sçai quoi d'engageant qui previent en leur faveur.

¶ Me montrera-t-on une plus belle science que la science de se taire à propos?

On taisez-vous, ou dites quelque chose qui soit meilleur que le silence, disoit Pytagore à ses Disciples. Cette maxime nous impose une grande réserve dans nos paroles. Peu parler est bon, se taire vaut encore mieux. Dans mille occasions on éprouve la vérité de ce que je dis.

Le silence n'est pas toujours un effet de conduite : L'ignorance le rend nécessaire à bien des gens.

Si l'on traite de stupide celui qui se tait, qu'il garde alors plus severement le silence, il ne sera point exposé à faire une mauvaise réponse, ou même son silence commencera à passer pour un trait d'esprit.

Un grand parleur, fust-il le plus éclairé du monde, perd son crédit, & il n'est en admiration que chez les fots.

Un esprit médiocre sans science, sans lumieres peut reparer par le silence le tort de son incapacité.

Les gens qui ont la réputation de sçavoir, au lieu de chercher à se faire estimer par de longs discours, se tairont plustost. Au moins leur discretion ne sera point interpretée à ignorance.

Il faut aller à la Cour pour apprendre à parler; mais il ne faut point hasarder cet-

te démarche, qu'auparavant on n'ait appris à se taire: car on y achete trop cher l'expérience d'une indiscretion dangereuse.

Nous voyons que les Courtisans entendus sont plus austères à garder le silence, que les Solitaires. Ils parlent peu, & ne parlent que de choses indifférentes; ceux qui savent le monde n'en usent pas autrement.

¶ Beau secret, que celui de renfermer de grands sens en peu de paroles! Faute nullement excusable, que celle des gens qui par de fatigans entretiens vont ennuyer les compagnies.

Ne serois-je pas moi-même tombé dans ce défaut, & ne pouvois-je pas en termes plus concis proposer la loi de Pythagore?

¶ Je n'estime pas un homme qui parle bien, dès qu'il parle trop; je veux qu'en disant de belles choses, il laisse aux autres la liberté d'en dire de jolies: Qui ne le sait pas, manque aux règles du savoir-vivre.

¶ On parle beaucoup dans le monde du savoir-vivre; les soins de l'éducation aboutissent à ce point principal; on ne donne aux jeunes gens des Maîtres & des Gouverneurs, que pour leur apprendre l'art de la politesse. Tous n'en profitent pas également.

Il y a toujours dans la manière de certains

tains esprits quelque chose de barbare, que l'éducation n'a pû corriger.

Il se voit au contraire des naturels heureux, qui n'ont besoin pour être parfaitement instruits des regles du sçavoir-vivre, que de quelques teintures du monde. Nous sommes même surpris de ce qu'en peu de temps ils acquierent cette charmante politesse. Ils ont un parler honnête, des manieres distinguées, un air riant, un humeur égale, sans fierté, sans mépris. Avec l'emporté ils prennent le parti d'une grande moderation, le plus brutal ne réussiroit pas à les aigrir; par leurs complaisances ils reviennent aux plus bizarres; ils cherchent à se perfectionner avec l'honnête homme, étudient sa conduite & l'imitent, son langage & le parlent, ses sentimens & y conforment les leurs.

Le sçavoir-vivre est l'étude de toute la vie d'un honnête homme, étude, personne n'en doute, de la dernière importance à ceux qui frequentent le monde. Vous y rencontrez des facheux que tout chagrine, des critiques qui censurent au delà des défauts, & qui en veulent trouver dans les vertus les plus épurées, des envieux que le merite d'autrui blesse, des farouches & des brutaux, que les plus engageantes démarches ne touchent point, l'homme bien né ne se fait pas une affaire de vivre avec des personnes d'un caractère si étrange.

Dans

Dans les moindres choses on reconnoit celui qui sçait vivre: Exact à les accompagner de cette bonne grace tant recommandée, l'action la plus indifferente le fait remarquer. Une parole ne sort point de sa bouche, un geste, ny un regard ne luy échappent jamais, qu'il n'y joigne cet agrément. Tout sent en lui l'honnête homme.

Si les hommes étoient destinez à vivre seuls, peut-être leur pardonnerois-je cette indifférence sur le soin de se former une belle éducation. Ayant à vivre avec des hommes comme eux, quel sera le lien de leur société, la durée de leur union, le plaisir de leur commerce, s'ils ne sont officieux, doux, complaisans?

¶ Lorsqu'on me dit d'un homme qu'il ne sçait pas vivre, il n'est gueres de défauts dont je ne le croye coupable. Que je le nomme colere, satyrique, méditant, ingrat, parjure, je suis sûr que toutes ces mauvaises qualitez se trouvent en luy.

Il n'est point aussi de bien que je ne dise de celui qu'on m'assure posséder l'art du sçavoir-vivre. C'est un homme dont je cautionnerai le désintéressement, la fidélité, la prudence. Voyez-le agir, vous ne reconnoîtrez pas que ces vertus soient en lui des vertus supposées; il oblige son ami par une véritable inclination de le servir, l'excite continuellement à de nouveaux égards,

égards, lui donne de sages conseils, lui parle sans flatterie.

¶ Ayez toutes les bonnes qualitez imaginables, n'ayez pas celle-cy que je demande, j'estime peu les autres.

Sans le sçavoir-vivre, le courage est une brutalité; car le pretendu brave insulte tout le monde: la generosité est une generosité blâmable, puisque le malhonnête homme n'en fait point les actions avec grace: l'empressement qu'il a de nous obliger est sans verité; parce qu'il est une secrette recherche de ses interêts.

¶ Qu'il est beau de voir des gens qui sçavent vivre, & qu'on est heureux de vivre avec eux! Quoy de plus agreable que ce commerce de bons offices, ces complaisances reciproques, ces manieres de se prevenir? Là on propose ses sentimens sans crainte d'être contredit; l'envie ne se glisse point dans ces societez d'élite; on y pratique les loix de la bienséance; la raillerie y a des bornes, la civilité n'y en a aucunes; la paix s'y établit, la discorde en est bannie.

Un homme qui sçait vivre le montre par tout; celui qui n'est pas si austere se croit permis d'agir à sa fantaisie devant ses inferieurs.

Si vous voulez qu'on loüe en vous le sçavoir-vivre, n'en demeurez pas au simple devoir, ou faites-vous un devoir de tout.

Croyez.

Croyez que l'honnêteté vous engage autant avec un inégal & un inférieur, qu'avec les personnes du premier rang. Aux uns vous devez le respect, aux autres la douceur.

Je ne vous croirai civil, qu'autant que vous mettrez au nombre de vos devoirs une douce & obligeante manière de parler même à un valet.

¶ La bienséance ne permet pas que dans une compagnie d'honnêtes gens on parle de ce que l'on sçait; il y faut parler de ce que sçavent les autres. Un homme qui a couru la mer s'entretiendra-t-il d'autres choses que de naufrages? un vent qui souffle à ses oreilles lui en fournira le sujet, une ondée d'un moment l'anime au récit ennuyeux des tempêtes, sans considérer que ces longues descriptions fatiguent.

La plupart ont ce génie, & tour à tour on se devient à charge. Le guerrier amène la conversation sur les sièges, les campemens, les attaques, L'amant vante le bonheur de ses aventures, le mérite de sa belle, le Partisan ne cesse point de mettre en jour l'utilité des impôts, le bel ordre des finances.

J'aime mieux un homme qui avant que de venir en compagnie laisse son esprit dans son cabinet, qu'un babillard insigne qui porte sa science partout où il va. Le premier se donne le tems d'écouter, & on l'estime,

l'estime, l'autre veut se rendre maître d'une conversation, & ambitionne de paroître seul bel esprit, on ne goûte point cette vanité d'un faux sçavant, qui ignore ce que luy prescrit l'honnêteté.

¶ Les gens qui sçavent vivre s'accommodent à toutes sortes d'humeurs, la leur se plie & se replie au gré de celles qu'ils rencontrent.

Le talent le plus nécessaire dans la fréquentation du monde, est celuy qu'avoit Alcibiade. Etant à Sparte, il n'y avoit pas de Lacedemonien qui fût ou d'une austérité plus grande, ou plus amateur du travail. Estoit-il en Jonie. il pouffoit la mollesse au delà de ce que les plus voluptueux Joniens l'avoient portée. Passa-t-il en Perse, les plus magnifiques Persans ne l'emportoient pas sur lui du côté de la pompe & du luxe. Je blâme dans Alcibiade l'excès, j'y loue d'autre part un homme qui change d'humeur comme ceux du pays, & qui est assez maître de soy, pour passer quand il faut d'une extrémité à l'autre. Vivre en France à la mode des Parisiens, à Londres à la maniere des Anglois, à Amsterdam comme les Holandois, à Madrid comme les Espagnols, n'est pas assurément une chose fort aisée, quoique fort nécessaire.

¶ Voila quelques-unes des maximes du monde, personne ne les ignore: peu les pra-

pratiquent, de là viennent les défordres qui troublent la société.

¶ Toutes les maximes du monde ne sont pas bonnes à suivre. Il faut profiter du mal qui s'y commet pour s'en donner del'horreur, & du bien qui s'y fait pour s'exciter à le pratiquer.

¶ L'ambition des gens du monde n'est pas de devenir de parfaits Chrétiens, ils aiment mieux qu'il leur en coûte pour se façonner à la mode des coupables d'éclat, que de s'épargner de rudes efforts en d'autres rencontres, où il leur en coûteroit infiniment moins pour acquérir la véritable sagesse. Quelles peines, quelle vigilance; quelle contrainte, dès qu'on s'obstine à retrancher certains défauts, qui ne sont tels qu'aux yeux des hommes, à polir ces manieres, qui devant Dieu ne sont d'aucun merite, à se former une humeur enjouée, un genie heureux, qualitez dont il ne nous recompensera pas; soins au contraire sur lesquels il nous jugera. L'on se damne par consequent avec travail, au lieu qu'avec un peu de gêne, on se sauveroit, pour ainsi dire, gratuitement.

Soyez ambitieux, dit le monde à ses sectateurs, usez de finesse envers vos égaux, de dissimulation envers les grands, de rigueur envers vos inferieurs, apprenez à satisfaire vos passions d'une manière delicate, instruisez-vous de la morale politique,

que, suivez ces guides qui vous conduiront au succès de vos galanteries, qui vous ouvrent les chemins de la faveur. Sacrifiez tout à vostre agrandissement, point d'affectation dans votre probité, si elle est contraire à votre réputation ; point de probité réelle, si elle est nuisible aux desseins de votre fortune ; supplantiez cet ennemi, détruisez ce rival, ne songez qu'à vous élever. Telles sont les maximes du monde.

Soyez simples dans votre conduite, dit la Religion ; humbles dans vos élévations, modestes dans vos bons succez ; obligez vos amis, ayez de l'indulgence pour les malheureux, servez les grands sans flatterie ; sacrifiez votre fortune à la vertu ; point d'hypocrisie dans vos actions, fût-elle nécessaire à votre agrandissement ; toujours une profession sincère de droiture & d'équité, fût-elle contraire à vos projets : Tels sont les principes du Christianisme. Quelle opposition entre Dieu & le monde ! Quelle difference entre les regles de la belle morale, & les loix d'une politique humaine !

¶ En tout ce qui n'est point la science du monde, on aime son ignorance. Qu'importe à un homme de plaisir, à un esclave de la fortune, de ne connoître ni son Dieu ni sa Religion, pourvû qu'il sçache les mysteres de l'intrigue, les ruses de la politique, les détestables coutumes du siècle.

¶ Nous

¶ Nous devrions dire de toutes les choses du monde, ce que disoit Monsieur de Castelnau, à qui on donna le bâton de Maréchal de France six heures avant que de mourir : *Cela est beau en ce monde, mais je vais dans un pays où cela ne me servira gueres.* Une belle réputation, une grande fortune, une naissance illustre, en ce monde rien n'est plus beau; en l'autre, où l'orgueil est puni, où les riches passent pour les contradicteurs de la Croix de Jesus-Christ, où on ne distingue ni le Prince ni le Gentilhomme, tout cela ne sert qu'à rendre plus criminel.

¶ Les plus attachez au monde ne sont pas les derniers à en connoître la vanité. Eloquens à faire une triste image des peines qu'il y a à souffrir avec un maistre si ingrat, mille fois ils le détestent, & prennent enfin la resolution de l'abandonner.

Ces reflexions me conduiroient trop loin, & on ne les liroit pas, il vaut autant les finir.



LA SOLITUDE.

IL faut avoir un grand fond d'esprit, ou en être tout à fait privé, pour soutenir long-temps la vie solitaire. Elle a des douceurs pour qui sçait s'y occuper, elle est affreuse à qui ne peut en charmer les ennuis par la lecture & la méditation des belles choses. Un homme sans genie, incapable de reflexion, vivroit hors du monde exempt de chagrin, car il ne s'en feroit pas une idée délicieuse. Un esprit mediocre, qui contemplerait à travers les bornes de sa solitude les joyes du grand monde, se verroit avec regret au milieu des deserts: mais un homme d'un esprit élevé, qui ne donne aux choses humaines que l'étendue qu'elles ont en effet, accoutumé à mépriser leur vanité, se plairait dans ce séjour, où il ne seroit pas témoin du ridicule des autres hommes.

¶ Si l'on pouvoit vivre seul, on n'en seroit que plus heureux. La tranquillité du cœur n'est troublée que par la force des passions, & nos passions ne se fortifient que par un trop frequent commerce avec le monde.

Nous nous gâtons les uns les autres.
Nous nous communiquons reciproque-
ment

ment nos inclinations mauvaises. L'ambitieux publie qu'il faut travailler pour la gloire; l'avare en faisant perdre le desir d'une belle réputation, insinuë celui d'accumuler du bien; le vindicatif inspire de la délicatesse sur le point d'honneur; le sçavant conseille la curiosité; le Capitaine n'approuve que la profession des armes; chacun veut trouver dans les autres d'autres lui-même, en leur insinuant ses passions. Qui pourroit vivre dans la solitude n'auroit rien à craindre de ce côté-là.

¶ Personne dans le monde n'est content de son état. On voit que les hommes y prennent tant de routes pour se rendre heureux, qu'on doute si celle qu'on suit est la véritable. Après avoir long-temps vécu dans cette incertitude, on se persuade que le choix d'autrui est meilleur. Le Marchand trouve le Soldat heureux, qui n'a point à apprehender les pertes, les naufrages. Le Soldat estime la condition du Marchand, dont la vie n'est point exposée à mille hazards, qu'il est obligé de courir. Le grand Seigneur se plaint des assujettissemens de son état, & porte envie à celui de ses inférieurs: ceux-ci enchantés des dehors de ce genre de vie, ne croient rien de plus agreable que la Cour. Par de si bizarres souhaits le solitaire ne seroit point inquieté; sa condition lui paroïtroit heureuse, parce qu'il ne verroit per-

personne plus fortuné que lui, à moins que ce ne fust quelque autre solitaire, à qui un entier détachement du monde auroit donné une félicité souveraine.

Nous sommes ennemis de la vie retirée; il nous faut de tumultueuses occupations, qui nous jettent hors de nous. Peu se plaisent dans la solitude; en voici la raison, presque personne n'est capable de soutenir la vûe de soi-même.

N'entendre que des oiseaux chanter; que les vents doucement murmurer; ne voir que des arbres étendre avec lenteur leurs feuillages, que des fleurs naître & mourir aussi-tôt; cela ne peut servir d'occupation à un homme qui aime les exercices fastueux. Je l'approuve de faire son séjour à Paris; si dans la belle saison la solitude lui a causé de l'ennui, l'hiver elle le dégouterait mortellement.

Dans quelques années, dit chacun, je me retirerai à ma maison de campagne; là je coulerai le reste des mes jours tranquille, exempt d'ambition, soutenu par le commerce de deux bons amis. On n'y a pas été trois mois, qu'on se laisse abatre par l'ennui, & qu'on préfère au calme de la retraite le bruit de la ville.

¶ La retraite est la dernière ressource d'un Courtisan.

Nous sommes surpris de la prompte résolution d'*Alcipe*, qui sur le point d'oc-

cuper une des premières places à la Cour, va finir ses jours dans un lieu solitaire; étonnons-nous plutôt de ce qu'il a demeuré si long temps dans le monde.

¶ Personne ne quitte la Cour sans regret. Encore tout charmé des plaisirs & des peines qu'on y a ressenties, l'esprit rempli de ce qu'on étoit, de ce qu'on pouvoit devenir, le cœur attaché à de tendres engagements, on a besoin de tout soi-même pour se résoudre à la quitter. Ce dessein exécuté, on se veut mal de ses premiers retardemens.

¶ Changement heureux d'un homme qui quitte le monde! Il lui falloit des valets de chambre pour lui aider à s'habiller; il vouloit qu'on appellât le sommeil au bruit des instrumens; on ne pouvoit servir sur sa table des viandes assez délicates; ses maisons ne pouvoient être trop richement meublées, ni ses jardins trop proprement entretenus; il ne faisoit usage de ses pieds que pour descendre de sa chambre, ou monter en carrosse; une lecture d'un moment l'incommodoit; personne à son jugement n'étoit ni bien fait, ni entendu. La retraite lui fait faire des réflexions, qui condamnent cette conduite molle & imperieuse: Lui-même cultive son parterre, une fleur qui y naît par ses soins lui semble plus précieuse que les plus belles plantes des jardins de la Thessalie;

il

il s'endort au doux bruit des ruisseaux, & s'éveille au chant du coq. Simplement vêtu, il se contente d'une nourriture médiocre; une honnête simplicité regne dans sa maison; il se fait une occupation agréable de lire les Livres nouveaux.

Le Solitaire travaille tous les jours de ses mains; il est son architecte, son peintre, son jardinier; en un mot il se suffit.

¶ La solitude n'auroit plus de quoi plaire, si elle privoit entièrement des commerces de l'amitié, on peut renoncer au monde, & tenir à ses amis, on quitte le monde, parce qu'il est dangereux, on cultive l'amitié, parce qu'elle est une vertu.

La solitude qui nous rend insensibles à tout, nous laisse une sensibilité toujours égale pour nos amis.

¶ L'amour du repos n'est pas un assez puissant motif de nous retenir dans la solitude; il faut y être conduit par le desir de s'attacher uniquement à la méditation des choses du Ciel.

Doux agrément de la solitude, vous faites perdre aux Scavans le dessein d'être des ouvriers du Démon, en les appliquant à un travail plus chrétien, & en leur faisant trouver des delices sans nombre, des douceurs sans reproches, dans la lecture des Livres saints. Que leur auroit servi le succès dans des arts que la Religion ab-

horre, finon qu'à les entêter d'une gloire criminellement acquise ? Trop foibles pour résister aux charmes d'une reputation ébloüissante, ils auroient continué de sacrifier les intérêts de leur conscience à la réussite d'une vaine curiosité. Ainsi ce seroit avancer leur perte, au lieu que s'ils vivent obscurs & inconnus au monde, ils ont l'avantage de travailler pour mériter une plus solide approbation.

¶ La solitude a de grands charmes. Il n'y a point de jours, il n'y a point de momens qui n'y fassent renaitre le vertueux Solitaire à de nouveaux plaisirs; tantôt il s'occupe des choses du Ciel, pour s'animer à en mériter la possession, tantôt il regarde les choses de la terre, pour s'exerciter à les mépriser, occupé sans interruption de l'amour de la vérité, il la recherche, il l'étudie, il la pratique.

Dans la retraite on a la liberté de penser à soi, les dissipations du monde nous l'ôtent. Les pensées de l'avenir occupent un Solitaire d'une manière bien différente qu'autrefois elles ne firent. Il envisageoit alors de grands établissemens, son ambition se nourrissoit de l'avenir, aujourd'hui c'est la vérité qui l'y fait pénétrer.

¶ Celui-là est parfaitement heureux, qui peut vivre sans le secours d'autrui. Dans la solitude on a ce parfait bonheur; là on se passe des Grands; on méprise leurs hon-

honneurs , on n'est point obligé de faire régulièrement sa cour, il ne faut pas attendre des années entières pour voir l'accomplissement de ses desirs: on n'y forme que des vœux innocens , qui ne troublent point la félicité présente.

Voit-on dans la solitude des trahisons & des lâchetés; des bassesses & des perfides? On n'y est point embarrassé du soin de se faire des amis , ni traversé par la crainte de les perdre; on brave la fortune, on se rit de son pouvoir: Où trouvera-t-on un état plus heureux?

Quelles consolations ne fournit pas la solitude aux malheureux? l'amant y trouve un asyle contre les dangers de l'amour; l'ambitieux humilié s'y va consoler de sa mauvaise fortune: ce qui seroit impossible au zele éloquent des meilleurs amis, devient possible au silence de la retraite.

¶ Un Solitaire vraiment détaché du monde me fit dans une lettre l'éloge de son bonheur, en ces termes: Pardonnez-moi, Monsieur, la digression que je suis tenté de faire; charmé des douceurs de ma retraite, agréez que je vous en entretienne un moment. Toute la face de la terre, théâtre magnifique des grandeurs du Tout-puissant, m'offre ici chaque jour un spectacle qui n'est point de la nature des vôtres, & que je puis contempler avec une joie legitime. Je vois les ouvrages de

la nature, les chefs-d'œuvres de la Providence. Les lis croissent ici à vûë d'œil, nos campagnes sont richement tapissées; Salomon sur son trône n'est pas plus éclatant que la moindre fleur qui naît dans ces fertiles valons. Tels sont les objets qui ravissent mes yeux: en regardant de pareilles choses, loin d'être obligé de leur commander de se fermer, je les invite à s'ouvrir, afin d'admirer la puissance de leur Auteur. Mes oreilles peuvent aussi innocemment se satisfaire: les concerts du rossignol, les chants de la foyette, les ramages de mille oiseaux m'animent à louer le Createur; au lieu que les mondains, qui prêtent l'attention à des airs prophanes, entrent dans de blâmables ravissemens.

¶ La solitude est plus nécessaire à ceux que le monde peut corrompre, qu'aux sages, qui ont de quoi se défendre de sa corruption. Il n'y a cependant que les gens corrompus qui fuyent la solitude, elle n'est agréable qu'à ceux à qui elle est moins nécessaire.

Pour qui sont faits les déserts? Pour qui sont établies les retraites? Est-ce pour les personnes en qui la chair est morte, en qui les passions sont éteintes, qui n'ont point de vices dominans? Ces demeures séparées de la dangereuse société des hommes conviennent mieux à ceux que les appas du monde trompent aisément. Fuyons.

ons dans les solitudes; si les villes sont pour nous des lieux de tentation; cherchons dans les montagnes, s'il se peut, un asyle impenetrable aux efforts de la corruption humaine, puisque nous avons une ame à l'excès susceptible des desordres qui inondent le grand monde. *Tout est vanité, tout est vanité*, repete le Sâge; dans les plus affreux reduits, comme dans les plus nombreuses Cours, elle établit son regne; la seule difference est qu'on n'a pas la force de resister à ses enchantemens au milieu des dangers qui la suivent dans la foule.

¶ Les hommes considerez comme hommes sont partout égaux. Cette égalité est confondue dans les grandes villes, à cause de la magnificence des uns & de la simplicité des autres; on l'avoüe seulement & on la reconnoit dans les endroits retirez du monde.

Je rencontre à Paris un homme de distinction, je le saluë, à peine me regarde-t-il. Que tous deux nous nous rencontrions en pleine campagne, il m'ôtera le premier son chapeau. D'où vient cette civilité bizarre? Suis-je plus homme à la campagne qu'à la ville; Ce n'est point cela, c'est plutôt que lui-même dénué à la campagne du faste qui selon lui le rendoit supérieur aux autres, devient plus homme qu'il n'étoit; se mesurant alors à moi, il me traite comme son égal.

¶ J'envie le bonheur d'un Solitaire, qui n'a plus de commerce avec le monde, & qui est plus seul dans la solitude, que la solitude même n'est seule dans ces campagnes inhabitées.

¶ Les montagnes, les rochers, les bois forment le lieu solitaire, mais ils ne font pas la solitude. J'appelle être dans la solitude, quand on peut vivre seul avec soi-même; cette solitude peut aussi bien se trouver au milieu du tumulte des villes fréquentées, que dans les lieux les plus déserts.

Avoir pour demeure une sombre caverne, pour compagnie les bêtes sauvages; pour spectacle des pierres & des torrens; pour nourriture des racines sans apprêt; pour occupation des fatigues sans relâche; être enfin dans l'horreur d'un triste silence, qui ne soit interrompu que par le hurlement des loups, & le rugissement des lions; ce n'est là qu'une partie de la solitude; il faut sçavoir vivre avec soi-même comme s'il n'y avoit plus d'hommes dans le monde, comme si on y avoit toujours été seul, & voila la vraie solitude.

¶ Tous les hommes iront-ils se confiner dans un exil qui ne finira qu'avec leur vie? Ils ont leurs engagemens dans les villes; trop de raisons les empêchent de se retirer, je le sçai, c'est ce qui fait le malheur de plusieurs, qui se gâtent dans le commerce du monde.

Si

Si j'entreprendois de dépeupler les villes il n'y auroit plus de solitudes ; les deserts feroient plus frequentez que les Provinces, les Provinces feroient desormais de veritables deserts. Demeurons dans le monde à la bonne heure , mais établiſſons au dedans de nous cette retraite ſi neceſſaire.



LA COUR ET LES GRANDS.

U Ne ſtatue expoſée dans une place publique arrête les yeux des paſſans , on en admire le dehors ; qui en conſidereroit le dedans, y reconnoîtroit un vuide affreux. Telle eſt la Cour.

Je me ſuis toujours dit, qu'auprès des Grands il n'y avoit point de fortune à faire. En ai-je été plus dégoûté de la Cour ? Les bons ſervices y ſont ſuſpects , les affiduites peu reconnues ; on ſe laſſe de vous vouloir du bien, on vous protège froidement, l'envie ſe déchaîne contre celui qu'on y regarde de bon œil. Il faut eſſuyer de cruels mépris, être diſpoſé à flater, caſſer juſqu'à un valet, lui faire des ſoumiſſions, le remercier de ſes refus. J'en conviens ; mais je me trahirois, ſi je me diſois guéri de la paſſion que j'ai eue de vivre à la Cour. Je ſuis du nombre de ceux qui ſe flatent que leur moderation les défendrait

droit contre les attaques de la fortune ; jusqu'à ce que je l'aie expérimenté , je croirai que je puis me tromper.

¶ La Cour est un monde particulier , où l'on ne se gouverne pas comme ailleurs. Les Courtisans nous font aussi opposer que les antipodes.

Qui croiroit qu'à quatre petites lieues de Paris , on eût des mœurs , des façons de faire , des sentimens tout differens qu'à la ville ?

Versailles & Paris ne sont assurément pas dans un même climat ; les génies y sont trop contraires. L'air de l'un est contagieux , l'air de l'autre n'est pas tout à fait si empesté. Là on flate , on dissimule , on se sert d'artifices ; ici on est plus ouvert , plus naturel , plus sincere.

¶ Le goust de la Cour n'est pas le même que celui de la ville ; je ne sçai lequel est le meilleur. A la Cour on juge finement , à la ville on prononce solidement ; ce que je sçai , c'est qu'il y a plaisir d'avoir l'approbation de l'un & l'autre.

Deux Orateurs sont nommez pour parler , l'un devant le Roi de France , l'autre devant le Roi d'Angleterre , Le premier s'attend à un Evêché ; le second , selon sa regle , peut seulement pretendre au Cardinalat : celui-là gousté à Paris ne l'est point à la Chapelle , quelle mortification ! celui-ci applaudi par les grands

Sci-

Seigneurs, à cause qu'il l'a été par leur Souverain, ne voit dans une Paroisse de Paris, qu'un auditoire peu rempli, & beaucoup murmurant : Qui des deux se consolera le plutôt ; Je ne doute point que ce ne soit le Religieux. L'approbation des gens de Cour flatte davantage que celle du Peuple, qui n'a aucun suffrage dans le choix des Prélats.

¶ L'Homme de Cour, étant à la ville, approuve ce qui est admiré de la ville ; revenu à la Cour, il suit l'opinion des autres Courtisans. Chaque lieu comme chaque siècle à son goût particulier ; il faut le suivre bon ou mauvais : quel risque court-on ? on est bien reçu d'être de l'avis commun.

On annonce une pièce nouvelle, le titre en est trouvé heureux ; on court en foule à la première représentation, plusieurs Princes l'honorent de leur présence, la pièce est jugée exquisite : Flaté d'avoir l'estime des gens de Cour, on en donne à Fontainebleau des représentations plus exactes ; la pièce n'y est point admirée, elle échoie. Ces Courtisans critiques sont pourtant ceux qui s'en étoient rendus en quelque façon les adorateurs. A quoi attribuera-t-on cette variété de jugemens ? Je ne suis pas assez pénétrant pour en donner une bonne raison, à moins qu'on ne veuille se contenter de ma première ; cha-
C 7 que

que siécle à son goût favori.

Montrez-moi un homme à qui la Cour & la ville aient applaudi. Ce qu'ici on estime, là on ne l'approuve pas. La Tragedie de J. en est un exemple. Je pourrois nommer une infinité d'autres pieces qui enchantent les Courtisans, & qui ne plaisent pas à Paris. Les goûts sont étrangement diversifiez.

¶ Il y a peu d'honnêtes gens à la Cour, qu'on ne me prenne point sur cela à partie, si tout le monde y vivoit chrétiennement, il ne faudroit pas choisir d'autre état.

¶ Les chemins de la Cour sont rapides, on y monte avec peine, ils sont glissans, on y tombe aisément.

¶ A la Cour il faut une sorte de persévérance. Les bonnes grâces des Princes ne s'arrachent qu'avec violence, leur cœur est pour ceux qui s'obstinent à l'avoir.

¶ La faveur épargne à un Courtisan bien du chemin, elle prévient en lui le mérite des assiduez.

¶ Un Architecte nommé Dinocrates avoit inutilement tenté de se faire connoître à Alexandre. N'ayant pû seulement s'en approcher, il imagina un dessein tout particulier pour en être vû. La tête couronnée de branches de peuplier, le corps oint d'huile, l'épaule gauche couverte d'une peau de lion, une massue à la main droite,

droite, il se presenta en cét état devant le Prince. La nouveauté de ce spectacle excitant la curiosité des Courtisans, Alexandre commanda qu'on le fit approcher; il l'écouta, se mit à rire, & le retint à sa suite. Je n'oserois trop dire ce qui me vient en pensée; chacun veut être connu des Princes; ceux qui se jettent à la Cour ont les mêmes vûës; le nombre en est si grand, qu'il en reste tousjours quelques-uns derriere, ceux-ci veulent être remarquez à quelque prix que ce soit; que font-ils? Ils imitent Dinocrates, tous se travestissent à son exemple, & tâchent de faire entendre à ce Grand dont ils briguent la protection, qu'en braves athletes ils défendront ses interêts, & qu'à quelque épreuve qu'on les puisse mettre, ils auront le courage des lions, la force des Hercules. Si cette application ne plait pas, je consens qu'on n'admire que l'histoire.

¶ L'avarice des particuliers assiege le Palais des Princes avec tant de fureur, qu'ils n'ont pas le temps d'examiner ce qu'ils donnent, ni à qui ils donnent. Ils répandent leurs faveurs au hazard, des indignes les obtiennent, tandis que les plus moderez n'y ont aucune part.

Il ne couste gueres à la Cour d'être genereux; on y revêt les uns de la dépouille des autres.

La facilité qu'ont les Grands de tout
ac-

accorder, loin de signaler leur bonté, ne fait que la decrier, & qu'augmenter l'envie contre ceux qui éprouvent leurs liberalitez.

¶ On nous surprend de nous dire qu'il y a des pais, où la nuit on fait ce qu'ici nous faisons le jour. Sommes-nous surpris de voir un Homme de Cour veiller quand les autres dorment, diner quand ils soupent, jouër enfin toutes les nuits, & les métamorphoser en autant de jours?

Il semble que les jours ne soient faits que pour le menu peuple. Les Grands Seigneurs aiment les plaisirs qui se goustent à la lueur des flambeaux. Une femme de qualité se leve à midi, à peine est-elle habillée à cinq heures; la Comedie, le bal, le jeu se succedent; on se couche à quatre heures du matin. N'est-ce pas renverser l'ordre du monde, que de chercher le repos lorsque les autres sont dans l'occupation? Je ne vois que les Grands capables de cette bizarrerie.

¶ La grandeur est recherchée de tout le monde, quoique par des vûës differentes. Les uns la recherchent par rapport à elle-même, ils l'aiment parce qu'elle les met au large, qu'elle leur donne toutes sortes de commoditez: D'autres la recherchent par rapport à l'autorité: ce sont des gens qui se plaisent dans la foule des Courtisans, qui ambitionnent de se faire va-

loir.

loir: ils veulent qu'on coure à eux, qu'on les croye dépositaires des graces de la fortune, & qu'on les sollicite de les distribuer.

Les Grands veulent qu'on leur fasse la cour assiduëment, parce qu'eux-mêmes sont fort assidus à faire la leur; vous attendez d'eux ce qu'ils attendent du Roi, n'est-il pas juste que vous l'achetiez au même prix?

¶ Tout homme qui entre à la Cour doit se dépouiller de sa volonté, plus qu'un autre qui a fait vœu d'obéissance. C'est un lieu où on se gouverne au gré d'autrui, & où il n'est pas permis de suivre ses propres fantaisies. On y dine à l'heure qu'on y voudroit souper, on y soupe quand il est temps de dormir; il faut se lever de bonne heure, se coucher bien tard, & toujours contre son inclination. Ce fut de tout temps la maniere de la Cour. L'état d'un simple particulier est incomparablement plus doux; il est son Maître & son Roi, personne ne le contredit; il n'attend point, on l'attend; il dit son goût, on le suit, il mange à son appetit, il a la liberté de tout.

¶ Servitude étrange que celle des Princes! nous les voyons les maîtres du monde, & nous les croyons libres; mais n'est-ce rien que l'empire qu'exerce sur eux une infinité de passions violentes? Ils commandent

dent aux Peuples avec autorité, ils obéissent à leur orgueil avec plus de soumission. Ce sont des *Marius* qui conduisent des armées, & ce sont en même temps des *Marius* qui se laissent conduire par l'ambition.

¶ Dès que nous sommes attachez à la personne des Grands, nous ne nous appartenons plus, c'en est fait. Nous aurions envie de rire, ce Grand ne rit pas, il y auroit du crime à le faire. Nous avons un chagrin mortel, ce Grand n'en a point, la bienséance demande que nous nous répandions en éclats de joye; quelle plus cruelle servitude?

Je déplore la condition de ceux que l'intérêt, la politique, la flatterie engagent à des divertissemens extérieurs, tandis qu'une secrète affliction les consume. Ce Comédien vient de perdre une femme qu'il aimoit, il faut qu'il quitte ses habits de deuil, & qu'aux yeux du public, il affecte une joye qu'il ne scauroit avoir; n'est-ce pas un nouveau sujet de tristesse? Ce Courtisan a eu du dessous dans une affaire dont dépendoit le sort de sa famille, malgré sa douleur il est contraint de prendre un visage gai. Voilà ce qu'on appelle des gens doublement malheureux.

¶ A la Cour on a besoin de tout le monde, plus quelquefois de la bonne volonté d'un Portier, que de la faveur de son Maître. Chacun cherchoit à se faire con-

con-

connoître des Domestiques de Sejan ; ils partageoient avec lui les hommages des flatteurs.

Jusqu'aux moindres personnes peuvent devenir à la Cour de forts amis & de redoutables ennemis. Tel y paroît sans pouvoir, qui en a plus sur l'esprit du Prince, qu'un des premiers Seigneurs.

Les Grands ne mesurent pas leur confiance à la qualité ; ils l'abandonnent plus souvent à un homme du commun qui en use avec prudence, qu'à d'autres qui pourroient s'en prévaloir.

Il faut à la Cour faire des soumissions à gens qui nous en doivent. Quiconque n'est pas disposé à en passer par-là n'y est absolument pas propre. Un Cordon-bleu bon Courtisan briguera dans l'occasion l'amitié d'un Valet de chambre, pour avoir accès chez le Ministre.

¶ La sensibilité se trouve rarement dans le cœur des Grands. La joye continuelle où ils vivent, naturalise chez eux une dureté barbare pour les malheureux.

Les Grands perdent pour les autres tous sentimens d'humanité, parce qu'ils épuisent en leur faveur toute leur tendresse ; ils regardent souffrir le reste des hommes avec autant d'indifférence, que s'ils étoient d'une nature inférieure à la leur.

Vous hommes élevez, qui êtes les Dieux de la terre, les peres des peuples, la même

me Loi qui nous ordonne de vous respecter, vous oblige de nous cherir.

Rien ne nous engage plus puissamment que l'honnêteté d'un grand Seigneur. Charmez de son accueil, nous voudrions avoir un trésor de gloire à lui offrir, pour le dédommager de celle dont il se dépouille si volontiers en nôtre faveur.

¶ La familiarité avec les Grands est tôt ou tard dangereuse; on doit rechercher leurs bonnes grâces d'une manière respectueuse, point autrement.

Trop voir un grand Seigneur, nôtre présence le fatigue, nos assiduités l'importunent: le voir rarement, il nous oublie, il ne nous remarque plus. Est bien heureux qui s'en peut passer.

¶ Ce n'est pas le succès de quelque important dessein qui donne aux Princes le plus de joye: la malice d'un singe, ou la brutalité d'un fôl les divertira davantage; un mot d'esprit, une fine raillerie ne les pénètre pas si fortement. Est-ce qu'ils ne sçavent pas goûter les belles choses? Ce n'est pas toujours cela; élevez dans les grands plaisirs, ils y deviennent insensibles, & sont obligez d'en chercher de nouveaux dans ces bagatelles, qui réveillent leur humeur. Cette raison me semble la véritable.

¶ Les gens de la Cour ne sçavent pas faire usage d'eux-mêmes. Leur pieds,
leurs

leurs mains ne sont que des parties de bien-
fiance, & non des membres nécessaires,
ce n'est que pour la bonne grace qu'ils les
ont.

¶ Partout la verité est mal reçûë, à la
Cour elle est en horreur.

L'art de flater les puissans est si com-
mun, qu'il n'est ignoré ni des petits, ni
des moins instruits.

Les grands Seigneurs ont beau mal fai-
re, ils ne manquent pas d'avoir à leur dé-
votion des Poëtes & des Orateurs qui les
flatent à propos, & qui leur font un me-
rite de tout.

On a tant flaté les Grands, que la fla-
terie doit être à bout, & le flatteur se con-
fesser vaincu. Je ne doute point que l'art
de louer ne fust épuisé dès le temps des
premiers Rois; si ce n'est que l'intérêt,
qui ne s'épuise jamais, ne lui donnât de
nouvelles ressources en faveur de leurs
successeurs.

¶ Il n'y a qu'une chose qui me feroit
desirer l'état de Grand, c'est la facilité
qu'on y a de se mettre en réputation.
Beaucoup de science, beaucoup de sagesse,
beaucoup de vrai mérite sont presque sans
gloire dans une condition privée.

Un sot de qualité a bien de l'avantage.
S'il ne parle point, on vante sa politique;
s'il parle, on exagere son esprit.

¶ Evitons de faire montre de nos ta-
lens

lens en presence de nôtre Maître. C'est alors qu'il faut suivre le conseil du Sage : *Ne vous appuyez point trop sur vôtre prudence.*

Mon fils, fais-toi petit, disoit Parmenion à Philotas. Je ne donne aux Courtisans que cette leçon.

¶ La stabilité n'est pas le propre de l'humeur des Princes ; leur volonté est dans une révolution continuelle.

¶ Peu de choses épouvantent les Rois coupables. Ils tremblent aux moindres signes, leur conscience chargée de crimes les rend attentifs aux plus communs événements. Faut-il pour les effrayer que le Ciel paroisse en feu, qu'un tonnerre long temps retenu fonde sur le toit de leurs Palais, y brise & y renverse ce qui sert d'instrument à leur vanité. Je n'en demande pas tant. Le Soleil n'a qu'à dérober sa lumière pour un moment ; Archelaüs tremblant à la vûe de cette éclipse, que les moins hardis regarderont sans étonnement, fera fermer les portes de son Palais, couper les cheveux de son fils, & ira chercher sa retraite dans les lieux souterrains, comme s'ils étoient impenetrables aux vengeances du Ciel.

Le Prince innocent regarde toutes choses sans éfroi, il les attend avec une intrépidité merveilleuse ; le mauvais Prince s'embarasse dans des conjectures funestes. L'apparition d'une comète, un changement

ment de couleur dans la Lune, la découverte d'un nouvel astre, le bruit du tonnerre feront pour lui des présages de malheur; tourmenté par le cruel souvenir de ses désordres, il craint à toute heure d'être réduit en cendre par la foudre.

¶ Les Grands devroient faire pendant leur vie, ce qu'on dira d'eux dans leur Oraison funebre; il ne sera plus temps.

¶ Nous conseillons aux Princes ce qui leur plaît, & non ce qui leur est avantageux. Je sçai que la politique à ses bornes; on craint de se mettre mal dans leur esprit; je ne blâme pas cette précaution: mais pourquoi voulons-nous plutôt nous asservir aux loix d'une basse flaterie, que de les soumettre adroitement aux regles d'une vertu nécessaire?

Un Prince vicieux appelle rarement dans son Conseil des personnes de probité; il appréhende d'en être contredit; ou s'il les y admet, c'est pour se justifier aux yeux des peuples de la témérité de ses entreprises.

Les Rois que la seule politique gouverne, ne demandent pas tant conseil pour faire choix des mesures qu'ils ont à prendre, que pour sonder les intentions de leurs Ministres.

¶ Xerxes projettoit de soumettre la Grece à son obéissance; les flatteurs toujours éloquens, ne perdirent point cet-

te occasion de l'assurer de la prospérité de ses armes. Demaratus plus sincere, l'avertit que ses grandes forces lui nuïroient. Comme le conseil des flatteurs prevaut à celui des sages, Xerxes négligea le dernier; voyant enfin le mauvais succès de cette guerre; il remercia Demaratus de lui avoir dit la verité. Que les Grands sont à plaindre d'avoir tant d'inclination pour la flatterie, d'en avoir si peu pour la verité! Si l'amour du bien public porte certains hommes à la dire, leurs conseils sont foiblement écoutez, & jamais suivis.

Les Princes ne veulent point de gens qui prétendent avoir plus de sagesse qu'eux: Il leur faut des esprits complaisans qui approuvent leur ambition. Jusqu'à ce qu'ils voyent la déroute de leurs superbes desseins causée par leur imprudence, ils rejettent les avis d'un bon Ministre; sans cette experience qui les fait repentir d'avoir suivi leurs propres lumieres, ils n'avoüeroient pas encore qu'ils se sont trompez.

¶ La perte d'un sage conseiller fait mieux sentir le besoin qu'on en avoit. Tant qu'on a cet appui, on croit pouvoir aisément s'en passer; ne l'a t'on plus, on reconnoît combien il étoit nécessaire. Auguste desesperé de voir sa fille dans des débauches indignes d'une femme de son rang, ne put dissimuler sa douleur. Personne ne s'opposant à ce honteux éclat, il publia
les

les desordres de Julia, sans considerer qu'il se deshonnoroit lui-même : aussi ne fut-il pas long-temps à voir sa faute : *Ce malheur*, dit-il, *ne me seroit pas arrivé, si Mécenas ou Agrippa eût vécu.*

Tirons de la conduite d'Auguste une seconde maxime. Les Peres bien loin de publier les vices de leurs enfans, doivent en dérober la connoissance. Je ne leur donne qu'un moment pour se repentir d'avoir exagéré les mécontentemens qu'ils en ont reçus ; si-tôt que la colere fera place à leur premiere moderation, ils regretteront d'avoir satisfait leurs ressentimens aux dépens de leur propre honneur. Les desordres des enfans, ne sont-ils pas imputés à la negligence, au mauvais exemple des parens, au défaut d'éducation ? Faisons en sorte qu'ils s'assoupissent dans le secret de nos maisons, que nos familles n'en soient pas même instruites, de peur que toute une Ville n'en soit bien-tôt imbüe. Que gagne un pere de décrier ses enfans, disons plutôt quel tort ne se fait-il point ? S'ils se presentent pour une Charge, s'ils briguent un emploi, on rapelle leur vie passée, on leur cite le témoignage d'un pere, ses plaintes, ses corrections ; je laisse à penser s'il n'a pas tout le temps de se repentir de son indiscretion.

Je trouve dans les paroles d'Auguste, le sujet d'une seconde reflexion. Les Princes

D

affec-

affectent de dire du bien de ceux qui ne vivent plus, afin de donner à ceux qui les servent, une forte émulation. La politique le veut; il seroit dangereux de témoigner à un sujet le besoin que l'on a de sa personne, pourroit-il n'en pas abuser? Incertain de quel œil on regarde ses services, il fait de nouveaux efforts pour les rendre agréables. Une seconde raison conseille cette conduite. Rien n'exciteroit plus l'envie des courtisans que l'approbation du mérite de quelques-uns. Un Roi fait sagement de ne s'en pas expliquer.

Quelque chose que dise un Roi, nous trouvons dans ses réponses, une force qui nous surprend d'abord. Cet air de Majesté avec lequel il parle, ce peu de paroles même qu'il dit, en imposent beaucoup.

Il y a une éloquence seule affectée à la grandeur qui s'étend jusqu'aux actions, & jusqu'au silence des Princes. Une de leurs paroles renferme plus que les discours ordinaires. Tout parle chez eux, un ton de voix, un signe, un geste; on y trouve de nobles sentimens qu'il est facile d'interpréter. Il n'appartient pas à l'art de donner les règles de persuader ainsi, on les tient de la nature qui communique ce semble aux paroles d'un Roi, autant de poids & d'autorité, que la fortune en a donné à sa personne.

L'Histoire conserve précisément toutes

tes les Sentences des Empereurs ; elle se charge d'annoncer à la posterité, leurs paroles comme leurs actions. Nous rapportons aussi volontiers ce qu'ont dit les Césars, les Alexandres, que ce qu'ils ont fait. Leurs noms augustes reviennent incessamment dans nos maximes, parce qu'en effet les leurs ont quelque chose d'heroïque qui seul peut s'emparer de l'esprit des Heros.

¶ Dans un homme élevé on veut des vertus plus que communes, tout doit répondre à la hauteur du rang qu'il occupe. Un courage médiocre est en lui taxé de lâcheté, une generosité ordinaire ne lui méritera point la gloire de cœur bien-faisant.

Les Maîtres des Peuples ont bien d'autres devoirs à remplir que le reste des hommes. Ce qui acheve la perfection de ceux-ci, peut à peine commencer la leur. Des qualités bornées distinguent un homme du commun, un Prince ne fera point grand, qu'il n'en ait d'infinies. On pardonne à un sujet certains défauts parce qu'il n'est que sujet : dans un Roi on n'excuse rien parce qu'il est Roi ; une vertu médiocre est en lui une espece de crime.

Que les hautes dignitez demandent de ménagement ! Les actions y doivent être irréprochables, & les paroles des sentences. Un mot qui tient un peu de la pas-

tion ne soit pas sans reproche de la bouche dont on n'attend que des oracles; une action irreguliere est monstrueuse aux yeux de ceux à qui on doit l'exemple. Les Grands sont legerement touchez de ces instructions; la plupart s'imaginent que la licence, l'imperfection, sont des prerogatives de la naissance; être sage, être parfait, au vulgaire on en laisse le soin.

¶ Quoi qu'on ne soit pas dans un rang élevé, on peut autant profiter de ce qui est dit pour les grands que les grands mêmes à qui ces choses sont adresseees. L'ambition trouve place dans le tombeau des disgraces comme sur le trône d'Alexandre; en sorte que les instructions qui semblent ne regarder que les Princes, ne conviennent pas moins aux Sujets.

REFLEXIONS SUR QUELQUES

endroits choisis de Tacite.

LA vieillesse ne rend pas toujours incapable d'un bon choix. Il se voit des vieillards chez qui la vigueur de l'esprit augmente, à mesure que la force de leur corps diminue. Galba en adoptant Pison, crût avoir fait un choix judicieux. *Quand on sçaura, lui dit-il, que je s'ai adopté, je cesseray de paroître vieillard.*

Point de nouveauté dans le commencement d'un regne; faites s'il se peut qu'on croie que vous ne voulez rien changer. Le nouveau gouvernement doit en tout ressembler au premier, lorsque les peuples ne s'en sont pas plaints: je ne sçache pas de meilleur secret pour gagner leur affection.

On apprehendoit que l'Empire ne vint à Tibere, une des principales raisons étoit, *qu'il avoit esté nourri dès son enfance dans la maison dominante, chargé d'honneurs & de triomphes dans sa jeunesse.* Une molle éducation entretient la volupté, on a peine à perdre l'habitude du plaisir, nullement accoutumé aux exercices laborieux, au lieu de s'occuper aux affaires du gouvernement, on s'attache aux délices de la grandeur.

Rien d'ailleurs n'excite tant l'ambition que ces honneurs qu'on s'empresse de rendre aux Princes; ils en deviennent fiers, orgueilleux, méprisans. Heureux ceux qui apprennent à se défendre contre la mollesse, par un genre de vie austère, contre la fierté, par des manières affables! Ils feront souhaiter la durée de leur règne.

Tacite remarque que *la première action du nouveau règne fut le meurtre d'Agrippa*. Quelle opinion pouvoient avoir les Romains de Tibère? Dans les dernières années du règne d'Auguste, ils avoient éprouvé une clemence sans exemple, dans les premiers jours de celui du nouvel Empereur ils voient un exemple detestable de cruauté. Auguste termina son règne par des actions de douceur; il finit le temps de sa domination par une conduite généreuse; Tibère commence en tiran, sans qu'on puisse espérer qu'il redresse son humeur ombrageuse. Méchante idée qu'on donne de soi aux peuples quand on n'a pas la force de leur déguiser ses inclinations dangereuses! Ils avoient raison d'apprehender son avènement à l'Empire.

¶ *Quelque résolu que fût le Centurion il eut beaucoup de peine à tuer Agricola, quoique ce pauvre Prince fût sans armes.*

Il sort du visage des bons Princes, même des Princes cruels, car il faut respecter les.

les Grands de la terre, & adorer leur pouvoir si on ne peut aimer leurs personnes, il fort, dis-je, un certain air qui terrasse quiconque ose attenter sur leur vie. Leur majesté leur sert de bouclier, la résolution la plus intrepide est alors ébranlée, le coupable se trouve saisi d'effroi, un moment après il est au desespoir d'avoir consommé le crime, parce qu'il en connoît l'énormité dans son entier.

Le Centurion vient dire qu'il avoit fait ce qu'on lui avoit commandé. Chose horrible, il n'est rien qu'on ne fasse pour plaire à un Prince! On s'honore d'avoir part à sa confiance, on brigue la gloire d'être le ministre choisi de ses cruautés. Ce Centurion vient au plutôt annoncer le meurtre qu'il a fait, comme si c'étoit une victoire insigne qu'il eust remportée, & qui lui dût mériter la faveur de son Roi; mais si le crime plaît, le coupable devient odieux. Tibere dont il s'étoit promis une grande récompense, répondit aussi-tôt, *qu'il ne lui avoit rien ordonné & que le Centurion rendroit compte de ses faits au Senat.*

Deux choses à remarquer. La première, qu'un Roi est dans la nécessité, sur tout au commencement, de se justifier aux yeux de ses peuples. Sa puissance absolue ne l'exempte point de cette nécessité, elle est du devoir, elle est de la politique, sinon on se fait haïr. La seconde, qu'il est

gereux d'obéir trop promptement aux ordres que donnent les Princes dans la colère ; le repentir succédant à une noire action, ils rejettent le crime sur le ministre de leur vengeance, & punissent ceux qui les ont enchainés par d'aussi indignes complaisances.

¶ *Tibere affectoit de commencer toutes les fonctions publiques par le ministère des Consuls.* Il est dangereux à un Roi, de faire paroître qu'il veut lui seul gouverner sans écouter les avis de personne. Les événemens fâcheux lui sont attribuez, les bonheurs sont interpretez à la fortune, on le prévient contre lui, on ne le croit capable que de vexations.

¶ *Tibere étudioit le visage & les paroles des grands qui l'approchoient.* Ce n'est pas une mauvaise qualité dans un Prince de consulter la physionomie de ceux qui l'abordent : ceci doit être aux courtisans un avertissement de tellement composer leur visage & leurs paroles, qu'il n'y ait sur l'un aucune alteration, ni dans les autres aucun détour, pas mêmes d'inutilité.

¶ *Lorsque César fut tué, on disoit que c'étoit un Tiran.* Il falloit bien donner quelque couleur au crime de son assassin. Arrive-t-il quelque chose de sinistre à un homme élevé en dignité, chacun par envie se hâte de dire qu'il méritoit ce malheur ; comment sans cela pourroit-on excuser ceux.

ceux qui ont trempé dans le dessein de sa disgrâce?

Ce qu'on disoit de César après sa mort, peut-être ne l'avoit-on jamais dit pendant qu'il vivoit: Les flatteurs s'en mieux avertis, tant que nous les pouvons favoriser, ils nous trouvent mille vertus, point de défauts; sommes-nous morts, ils ne reconnoissent plus ces belles qualitez tant de fois admirées, ils s'attachent à mettre nos vices dans un grand jour.

Il n'y a que ceux qui suivent les grands qui apprennent leur véritable caractère. Les grands ne le savent pas eux-mêmes. César ne se croioit pas Tiran, on nous dit qu'il l'étoit, aussi dira-t-on de ceux qu'aujourd'hui on met au nombre des Dieux; qu'il n'étoient que des hommes très-imparfaits.

La destinée de César doit faire trembler ceux qui sont à la tête des Gouvernemens.

¶ Que l'esprit des peuples est inégal; qu'il y a peu de constance dans leurs jugemens! A peine Auguste a-t-il les yeux fermés, qu'on veut fouiller dans le motif de ses actions, les uns l'accusent, peu le justifient, presque tous le blâment, & enfin on lui rend les honneurs divins. Accordez cette conduite.

¶ Dissimulation adroite de Tibere, raffinement de vanité bien extraordinaire!

Il fait l'éloge d'Auguste en termes magnifiques, la reconnoissance l'y engageoit, son propre interest l'y portoit, il sçavoit qu'un Prince qui commence à regner, doit dire du bien de son Predecesseur, sur tout quand il a esté aimé du peuple, au fond Tibere avoit de la repugnance à le faire, mais que ne peut la politique ? Il previent ensuite le peuple, *sur le peu de force qu'il se connoît pour soutenir un grand Empire ;* autre ruse de sa dissimulation ! Car personne ne se croit incapable d'exercer les ministères publics, si on avoüe qu'ils sont penibles, c'est pour s'honorer de la vigilance, du travail, de l'exactitude qu'on promet d'y apporter.

Tibere étoit habile, il en faut convenir : *Sous le regne d'Auguste il avoit eu beaucoup de part aux affaires.* Cette expérience forme extraordinairement le talent de gouverner est une chose qui s'acquiert, & qui ne peut s'aquerir que par de longues études, que par un prompt exercice.

¶ Jamais ne faites connoître au Prince que vous entrevoiez ses intentions. Tacite dit que *les Senateurs craignoient tous également de deviner la pensée de Tibere.* Ils comprenoient sans doute que sa modestie étoit feinte, que plus il témoignoit vouloir refuser l'administration du Gouvernement, plus il avoit d'impatience de se voir maître : Cependant ils feignoient à leur tour de ne pas croire que cela fût vrai. Avec

un homme dissimulé comme Tibere , il falloit des gens aussi dissimulez que ces Senateurs.

¶ Ignore-t-on combien il est dangereux de choquer les Princes ? On a beau leur marquer des soumissions , des repentirs , s'ils ont resolu de se vanger , rien ne leur en fera perdre le dessein. Tibere ne revint point de l'aigreur qu'il conçut contre Asinius Gallus ; en vain chercha-t-il à l'adoucir par ses louanges , un Empereur irrité n'est plus un homme capable de retour.

¶ Un homme de tête qui parle avec force , ramene les esprits les plus emportez. Blésus ne dit que trois mots à des Legions mutinées , le desordre fût aussi-tôt calmé. Il leur parla en ces termes : *Trempez plutôt vos mains dans mon sang , il y aura moins de crime à tuer vôtre General qu'à vous revolter contre vôtre Prince ; ou je vous retiendrai dans l'obeïssance , si vous me laissez la vie , ou je hâterai vôtre repentir si vous me l'ôiez. Le sang froid auroit été inutile dans une pareille occasion , il falloit un discours pressant , vif , coupé , genereux. Si Blésus avoit marqué de la crainte , la revolte auroit esté opiniâtre , il s'exprima en homme qui se possédoit , en homme que la veuë du peril n'étonnoit point , en homme qui agissoit par un pur zèle de servir son Prince ; voilà ce qui doit paroître à*

des Troupes qu'on veut faire rentrer dans le devoir.

¶ Il est nécessaire qu'un Prince soit éloquent : mais son éloquence ne doit pas ressembler à celle des Orateurs : son visage doit parler plus que tout le reste , on doit lire dans ses yeux ce qu'il sent , ce qu'il veut exprimer , ce qu'il veut faire entendre. *Drusus n'avoit pas de talent pour haranguer , il ne laissa pas pourtant dans l'assemblée qu'il convoqua , de parler avec un certain air de grandeur qu'inspire la haute naissance ; dans un grand Seigneur on ne demande que cela.*

¶ Vous apaiserez moins facilement un homme qui de luy-même s'irrite contre vous , qu'un autre que vous aurez irrité. Dans le premier c'est la précaution qui agit , il tâche de faire voir qu'il a raison de se venger ; dans le second c'est une haine involontaire qu'il est aisé de détruire. *Tibere haïssoit injustement Germanicus , lui pardonna-t-il ? Auguste étoit justement indigné contre Cinna , lui refusa-t-il la grace ?*

¶ On apporta à Tibere la nouvelle de la Victoire remportée sur les Alemans par Germanicus ? *L'Empereur eut de la joye d'apprendre que la sédition fust étouffée , mais il étoit fâché que Germanicus en eust la gloire , & qu'il eust gagné l'affection des soldats par ses largesses. Jamais les Rois n'aiment les*

les rivaux ; jaloux de leur gloire ils haïssent quiconque entre avec eux en concurrence d'honneur : les loüanges qu'on donne à un sujet les mortifient autant que si on les méprisoit ouvertement. Qu'il est difficile à un General de se faire aimer de ses soldats, sans devenir suspect à son Maître, qu'il est même difficile de servir son Prince avec succès & de passer dans son esprit pour entièrement dévoué à ses interets.

¶ *Auguste avoit en beaucoup d'attache aux spectacles par complaisance pour Mecenas qui aimoit le bouffon Batillus.* Remarquons d'abord la complaisance qu'a Auguste pour Mecenas ; un Prince ne fera pas toujours agir l'autorité, il s'ouvrira, il se répandra quelquefois. Les loix de l'amitié ne luy seront pas moins cheres qu'aux simples particuliers. Nous sommes engagez à avoir de grandes complaisances pour nos amis, il ménagera les siennes d'une maniere à les rendre plus précieuses, au reste il n'en sera point superbement avare.

Que dirons nous de Mecenas qui aimoit ce bouffon ? Les plus grands Hommes ont ainsi des attaches qu'on ne scauroit excuser ni trop condamner. Dans la necessité où nous met la nature de donner à nostre cœur de quoy s'occuper, elle permet qu'il se lie à des bagatelles ; ne vaut-il pas mieux que ces sortes d'objets prennent le devant de nostre affection, que non pas

qu'elle soit occupée aux dépens de nostre gloire ?

Outre qu'il n'estoit pas ennemi de ce passeiemps, continue Tacite en parlant d'Auguste, *il croioit qu'il estoit d'un bon Prince de se mêler dans les plaisirs du peuple.* Rien n'est si vrai ; les Peuples sont charmez de voir les Princes dans leurs plaisirs ; ils en tirent de favorables conjectures, les nomment affables & & populaires. Quelle joye ne ressentons-nous point d'apprendre que Monseigneur vient à l'Opera ou à la Comedie ? Le plaisir du spectacle est le moindre qu'alors on gousté ; on est bien plus ravi d'admirer la bonté du Prince, qui ne croit pas au dessous de luy ces divertissemens preparez pour tout le monde.

¶ Belle, heureuse, & charmante conduite que celle de Germanicus ! Je n'ajoutérai rien à ce qu'en dit l'historien, son éloge renferme toutes sortes d'instructions. *Il alloit visiter les bleffez, se faisoit montrer leurs playes, leur donnoit à chacun les loüanges que meritoient leurs exploits, piquoit les uns d'honneur, & les autres d'intérêt ; enfin soit par la douceur de ses paroles, ou par le soin qu'il prenoit d'eux, il se les rendoit tous entierement dévoués & prests à le suivre dans les dangers.* Y a-t-il beaucoup d'Officiers de Guerre qui se reconnoissent dans ce portrait ?

¶ On eust de la peine à pardonner à celui qui fut accusé d'avoir traité ignominieusement

ment le corps de Varus. Les restes des Grands Hommes nous doivent être précieux, tout ce qui a contribué à leur donner du lustre nous doit estre cher. C'est par la force de leur bras qu'ils sont devenus Heros, c'est aux lumieres de leur esprit, aux genereux sentimens de leur cœur, qu'ils sont redevables de leur gloire. Cet esprit penetrant, ce cœur heroïque étoient enfermés dans leur corps; respectons-le comme on feroit les ruines d'un fameux Temple. Je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de magnificence aux Obseques des Roys puissans; on doit trop aux efforts de leur genie, aux succez de leur prudence, pour manquer de rendre à leur corps les honneurs qu'une trop prompt mort a empêché de rendre à eux-mêmes.

¶ *Tibere repetoit souvent qu'il n'y avoit rien de stable dans la vie, & que plus il estoit élevé plus il devoit craindre de tomber.* Avoir ces sentimens, & se gouverner d'une façon toute opposée, c'est une chose si ordinaire qu'il n'est plus permis d'en estre surpris.

¶ *Auguste fut le premier qui rompit les libelles dans la loi de Leze-Majesté, irrité de l'imprudencé d'un Cassius Severus qui avoit diffamé par ses écrits des hommes & des femmes Illustres.* C'est aimer bien tendrement ses sujets que de regarder leur honneur comme le sien propre. Dans un Estat bien réglé on ne doit point souffrir ces esprits critiques qui se font
un

un plaisir délicat de déchirer dans leurs écrits, ceux dont ils ont reçu de mauvais services. Graces à la vigilance des Magistrats que leur dignité engage à être les protecteurs de la reputation des Peuples, on a arrêté le cours des invectives qui deshonnorent les plus gens de bien ; car on est plus rigoureux que jamais sur les permissions d'imprimer.

¶ *Le Sénateur Pius Aurelius implora le secours du Senat pour estre dédommagé de la perte de sa maison ruinée par la structure des chemins publics & des Aqueducs. Tibere qui se plaisoit à exercer sa liberalité dans les choses qui lui faisoient honneur, (vertu qu'il garda même longtemps après avoir perdu toutes les autres) se restituer à Aurelius le prix de sa maison. La liberalité est une vertu si nécessaire aux Princes, qu'on ne leur en croira aucune dès qu'elle leur manquera. Comme on ne juge d'eux que par rapport aux bienfaits qu'ils répandent, il est de leur interest de conserver cette inclination bienfaisante, afin qu'on parle favorablement de leurs personnes.*

L'action de Tibere m'ouvre le sujet d'une autre reflexion. Il est de la dernière injustice à un Prince de sacrifier les biens de ses sujets au plaisir d'une fastueuse curiosité. ACHAB puni, JESABEL dévorée par les chiens pour avoir ravi l'héritage de NABOTH, sont des exemples qui confirment tout ce qu'on peut dire à cette occasion.

¶ *Tibere*

¶ Tiberen'aimoit ni les vices ni les vertus éclatantes : jaloux de son autorité il craignoit les grands hommes , jaloux de sa réputation & de l'honneur public , il ne vouloit point de ceux qui passoient pour méchans ou pour coupables. Un homme qui a trop de mérite , ou qui n'en a point du tout , n'est pas propre à la Cour. Excès de vertu , défaut de vertu , deux extrémités nuisibles au Courtisan.

Les Grands Hommes ont sans doute quelque chose d'extraordinaire , puisqu'ils sont formidables aux Tirans ; le mauvais Prince les éloigne de soi autant qu'il lui est possible , désespérant d'accorder les desseins de sa cruauté avec les conseils des Sages. On a très grande raison de nommer Tibere le plus dissimulé des hommes , il étoit au fond d'un naturel méchant , & il ne vouloit point de ceux qui passoient pour tels. C'est-à-dire qu'il projettoit de faire agréer par ce choix tout ce qu'il concerteroit de plus injuste , de plus odieux , parce qu'on ne le lui auroit pas attribué.

¶ Germanicus jugea à propos de donner un combat. Ne voulant point le faire qu'il n'eust auparavant connu dans quels sentimens étoient pour lui ses soldats , il résolut de se déguiser. La nuit venue , dit le Traducteur de Tacite , sortant par la porte Angurale couvert d'une peau de beste Sauvage , suivi d'un seul homme , il enfile par de petits chemins détournez & inconnus aux sentinelles , les
rues.

rues du Camp, s'arreste à toutes les tentes, & jouit de sa reputation, tandis que les uns parloient de sa haute naissance & de sa bonne mine, les autres de sa patience infatigable, de sa civilité, & de son égalité d'esprit dans les affaires, dans les plaisirs, & que tous avoient qu'il méritoit d'estre servi avec affection dans un combat. Grand sujet de joye à un General d'Armée d'estre ainsi témoin des beaux, discours qu'ontient de lui! Scavoir qu'on est estimé des Soldats, apprendre d'eux-mêmes la sincerité de leur affection, se sentir le maître de leur courage, de leurs vies : que ne peut-on pas entreprendre avec d'aussi surs gages de la victoire ?

Il n'appartenoit guère qu'à Germanicus de contenter hardiment sa curiosité ; la tendresse qu'il avoit pour les Troupes lui cautionnoit celle qu'il en devoit recevoir ; le bien qu'il leur faisoit lui présageoit celui qu'il devoit entendre. Un General cruel & paresseux ne se feroit pas empressé à satisfaire l'envie de savoir ce qu'on auroit dit de luy ; il auroit eu peur d'apprendre des veritez désagréables. Germanicus ne craint point cela, il se hâte avec confiance d'aller jouir de sa gloire. Quelques louanges qu'on lui donne désormais, elles ne seront pas suspectes de flatterie ; il a reçu des applaudissemens de la part des Soldats qui s'expliquoient en liberté, leur estime vaut tous les éloges du monde, & rendra

dra croiable tout le bien qu'on dira de Germanicus.

¶ La seule Galere de Germanicus aborda sur les terres des Causses, où courant jour & nuit par les rochers pour voir qu'étoit devenue sa flotte, ils'accusoit d'estre l'auteur de tout le mal avec tant de douleur, que ses amis eurent assez de peine à l'empêcher de se précipiter dans la même mer qu'il l'avoit engloutie. Les grands courages ne se piquent pas d'être insensibles aux attaques de la fortune. Germanicus répand des larmes, ce ne sont pas des larmes de foiblesse que feroit verser la douleur d'avoir perdu quelques biens, mais des larmes de desespoir que lui arrache l'amour qu'il a pour ses legions. Comment ne se detestereroit-il pas? Son Armée va estre diminuée d'autant de Heros que le naufrage lui enlevera d'hommes. Autant de soldats qu'il perdra, sont autant de Panegiristes qu'il n'a plus. Tous disoient du bien de luy, tous l'adoroient, se verra-t-il sans regret privé des compagnons de ses dangers?

¶ Quand un homme a à s'imputer les malheurs de ceux qu'il conduit, il devient inconsolable; ce n'est pas un bonheur d'échapper alors aux accidens fâcheux, on souffre plus que si on y étoit envelopé.

¶ Fut-il jamais une modestie plus grande que celle de Germanicus? L'Empereur jaloux des victoires qu'il remportoit, le rappella à Rome, & lui offrit le consulat, de
peur

peur que s'il achevoit son entreprise on n'en donnât pas la gloire à Tibere. *Germanicus ne s'en défendit point, quoi qu'il s'aperçût de la jalousie du Prince qui lui déroboit une gloire toute acquise.* Il s'en faut beaucoup, que les grands aient cette politique désintéressée; ils veulent s'attribuer tout le mérite d'une entreprise, ceux mêmes qui n'ont rien fait, osent publier qu'ils ont eu part à l'action, afin de partager les loüanges & les récompenses. Toutes celles qu'on donnera à ces esprits vains n'égaleront pas celles qui sont dûes à la modestie de Germanicus.

¶ LIBON qu'on accusoit de machiner contre l'Etat n'espérant plus rien de la clemence de Tibere se perça de deux coups d'épée. Aussi tôt que Tibere aprit sa mort, *il jura que bien que Libon fût coupable, il auroit demandé sa grace au Senat, s'il ne s'eût pas hâté de mourir.* Il ne coûte rien aux Tirans de faire des sermens, un parjure ne les embarrasse pas.

J'admire la dissimulation de Tibere qui veut se faire honneur d'une clemence qu'en effet il n'auroit point eüe. Comment auroit-il pardonné à un homme dont le crime étoit avéré, & contre qui les Senateurs avoient prononcé? Les plus innocens n'étoient pas à couvert de sa cruauté, il avoit la pernicieuse adresse de leur faire des crimes de leurs meilleures actions.

¶ L. Pison ayant quelque chagrin contre

tre le Senat en sortit brusquement, & protesta qu'il aloit se retirer dans un endroit éloigné. *Tibere*, ajoute *Tacite*, en sentit de l'émotion, mais il ne laissa pas de l'adoucir par des paroles caressantes, & d'inviter ses parens à joindre leurs prieres ensemble pour le faire demeurer. chose extraordinaire! Le plus cruel des hommes caresse un sujet qu'il pouvoit perdre ouvertement; le plus orgueilleux des Empereurs se soumet jusqu'à faire des prieres aux parens de *Pison*: comme c'étoit le plus dissimulé Prince qui fut jamais, il faisoit tout servir à la réussite de sa dissimulation. Apprenons de lui à ne pas precipiter le temps de la vengeance; faisons plus que lui, il suspendit ses ressentimens, perdons tout à fait les nostres.

LE MERITE.

LA veritable vertu n'a point d'accès chez les hommes, - ce juste milieu qui en fait le principal caractère leur est inconnu. Il y a dans toutes nos actions du trop ou du trop peu. On ne voit point dans le monde une generosité reguliere, une sincere amitié, une vertu sans excès ou sans défaut. On y flatte à outrance, on y reprend avec aigreur. Les uns sont prodigues, les autres avares: tel parle de soi avec affecta-
tion

tion qui croira s'être corrigé quand il n'en parlera qu'avec mépris; l'ami à qui on reprochoit l'ingratitude tombera dans le vice de ceux qui croient devoir servir aux dépens de l'honneur, celui dont on blâmoit la facilité se rend du dernier rigoureux; l'autre qu'on accusoit de dureté devient nonchalant; en un mot la vertu n'est point ici connue telle qu'elle est.

Il n'y a tout au plus parmi nous que des demi-sages & des demi-vertueux. Les siècles les plus féconds en vertus n'en ont jamais produit d'accomplis, & tous ceux que l'antiquité a mis au nombre des sages n'étoient que des hypocrites superbes.

A quoy s'est bornée la sagesse d'un Caton? Jusqu'où s'est étendue la modération d'un Diogene? Celui-cy se renferme dans un tonneau feignant de se vouloir dérober à la vue des hommes, pendant que son cœur est plus rempli de vanité que celui d'Alexandre dont il méprise la gloire. Caton le sage Caton l'a il paru, l'a-t-il été, quand pour éviter la présence de Cesar il s'est donné la mort?

Quelque imparfait qu'ait été le mérite de ces faux sages, nous ne pouvons y atteindre; disons-nous que dans ce dernier âge la vertu est arrivée à son comble?

Le plus solide mérite en apparence n'a qu'un éclat de quelques momens, il s'obscurcit après nous avoir éblouis.

Nos

Nos vertus sont si foibles, qu'un rien les altere & les corrompt. Aujourd'hui on est Sage, demain on fera gloire de ne l'estre plus. Tant que l'homme vit, il peut changer, du vice passer à la vertu, de la vertu au vice.

Il faut les voir mourir : disoit un ancien qu'on vouloit rendre juge du merite de deux grands hommes. La dernière action de nostre vie nous condamne en éfet ou nous justifie; le Ciel ne prononce que sur celle-là.

Les commencemens du regne de Neron furent glorieux, mais il finit mal: Auguste commença en Tiran, il exerça les dernières années de son regne, une clemence qu'on n'attendoit pas de ses premières cruautéz. Qui n'eût assuré que Neron après avoir refusé de signer la mort de deux coupables, auroit épargné le sang des Citoyens? Il repandit celui de sa mere, celui de son précepteur, celui de mille personnages illustres. Qui auroit crû en voyant Auguste si cruel, que Rome & ses premières têtes eussent échapé à sa fureur? Changement admirable, il se fait des loix de douceur & de moderation, pardonne à Cinna, regrette la mort de Mecénas, s'attache à Agrippa, chérit les Citoyens, donne tous ses soins à la Republique, meurt en bon Empereur.

¶ La vertu emprunte quelque chose des belles

belles personnes, un mérite médiocre les orne plus incomparablement, qu'un excellent mérite ne pare les autres. Vous diriez que les belles personnes donnent à la vertu même de l'éclat, au lieu que dans les femmes moins accomplies elle perd toujours un peu de son lustre; confondue & comme ensevelie dans une infinité de défauts, on n'en discerne pas si aisément les charmes.

¶ La vertu ne fait point honneur, si elle n'est pratiquée de la belle manière; il y a manière d'être vertueux comme il y a manière d'être propre.

¶ Pour connoître les charmes de la vertu, il faut être vertueux; cela décide que les libertins y sont naturellement insensibles. Rarement cependant la voient-ils sans l'admirer; plongez qu'ils sont dans le désordre ils se savent mauvais gré de ne pas pratiquer le bien.

Le plus débauché estime l'honnête homme, malgré soi il lui rend justice & lui donne intérieurement le témoignage que SAÛL rendit à DAVID, *vous êtes plus juste que moi.*

¶ Le désir de se perfectionner est plus communément un effet d'amour propre qu'un horreur sincère du crime.

¶ Depuis que le mérite a cessé de nous donner des maîtres, il n'est guère de supériorité qui ne soit devenue odieuse: ceux
que

que la naissance & la faveur revêtent de l'autorité publique, sont durs ordinairement, & jamais on ne trouva de modération dans ceux que la fortune ou l'argent ont mis au dessus de nos têtes.

¶ Ce n'est plus la vertu qui fait le mérite, du moins ce n'est plus ce mérite qui est reconnu. L'homme de bien est opprimé, ses plus louables actions sont punies, comme les plus lâches perfidies mériteroient de l'être. Sa probité qui devoit l'approcher des grands emplois l'en éloigne, son désintéressement donne de la défiance; ses soins le font passer pour un esprit remuant.

Le temps est passé que la seule sagesse ouvroit le chemin des honneurs. Les avenues de la fortune sont fermées aux gens de mérite, ils abhorrent ces élévations qui ne s'accordent qu'aux brigues & aux lâchetés.

L'honnête homme aime mieux ne rien ajouter à son état que d'ôter quelque chose à sa vertu. L'ambition foule aux pieds sagesse, honneur, probité, & sur ces ruines élève les fondemens de sa grandeur. Consolerez-vous homme de bien, l'ouvrage du crime n'a qu'un temps, & ce temps est court !

¶ Nous voyons un homme parvenir à de grands emplois, ne demandons pas quel est son mérite, peut-être n'en a-t-il point d'autre que celui d'être heureux,

E

Est-

Est-ce le mérite qui contribue à l'élevation? l'exemple d'une infinité de personnes qui ne doivent la leur qu'au hazard prouve le contraire. Plusieurs deviennent grands avec des talens mediocres; & sans avoir la peine de faire des actions extraordinaires, ils ont le bonheur de passer pour des gens d'un mérite consommé.

¶ Un mérite abandonné de la fortune ne sert qu'à rendre celui en qui il se trouve, plus ridicule. Les noms de Poète, d'Auteur, de Sçavant sont des titres injurieux, quand on ne jouit pas de ceux de la grandeur, ou qu'avec eux on est dans la bassesse. Ils étoient honorables à Monsieur le Comte de S. AIGNAN, à Monsieur de BUSY, à Monsieur le PRINCE: à mille autres on les donne par raillerie, on les prodigue par mépris.

¶ Les grands ne font rien qui ne leur soit conté, s'ils manquent de mérite, la flatterie prend soin de remplacer le vuide qui est en eux.

Tout parle dans les grands, dit le flatteur; que d'éloquence dans ce mot, que d'esprit dans ce signe, que de force dans cette occasion, que de politesse dans ces manieres!

Nous avons le malheur dans les basses conditions de faire quantité de choses qui ne sont point remarquées, & qui seroient tout à fait perduës, si la vertu ne se servoit à elle-même de recompense. Un homme
privé

privé aura tous les talens imaginables, le noble quoy qu'inférieur en mérite l'emportera sur lui; on ne regarde celui-là qu'à demi, on ne perd pas la moindre action de celui-ci.

¶ Les grands sont vicieux impunément. La critique se tait sur leurs défauts. Ils ont de l'honneur d'estre vertueux, la flatterie donne à leurs moindres qualitez des couleurs avantageuses. On voit un courtisan faire une aumône, sa charité reçoit des éloges publics, tandis qu'on passe sous silence l'action d'un simple bourgeois qui de ses biens a fondé un Hôpital. Un Officier connu par la naissance est égalé aux Heros pour s'estre temerairement exposé, pendant que le plus brave soldat est confondu avec les lâches.

¶ Je doute qu'on trouve un mérite assez universel pour s'étendre jusqu'à briller également dans toutes les conditions. Tel dans des emplois tumultueux se distingue, qui dans le repos ne se feroit plus valoir, tel dans la retraite éclatera, que d'illustres négociations auroient obscurci. Se mettre dans un état où l'on puisse donner jour à son mérite, c'est ce qui est important.

¶ La moitié du mérite d'un Heros doit briller dans sa physionomie, ses yeux doivent l'annoncer, tout son dehors doit donner quelque éclaircissement de ses vertus. Au reste pour juger sainement du mérite,

te, des apparences brillantes ne suffisent pas.

¶ La jeunesse décredite le merite des plus habiles: jeune Avocat, jeune Medecin, jeune Docteur, jeune Conseiller, tous gens en qui on n'a qu'une legere confiance.

¶ Le plus pur & le plus signalé merite n'a pas toujours le honneur de plaire. Souvent un homme d'un genie ordinaire excitera l'admiration: il faut l'occasion, il faut le moment; il faut encore avec cela un je ne sçai quoi, que je suis au désespoir d'ignorer.

¶ Mille personnes sont ornées par des qualitez médiocres, à qui il ne siéroit pas d'en affecter de rares. Si un homme du commun se piquoit d'imiter la generosité d'un grand Seigneur, on l'appelleroit prodigue; s'il se modere dans ses largesses, on le nommera liberal & officieux. Un Bourgeois auroit mauvaise grace de disputer la bravoure au Gentilhomme, la politesse au Courtisan, on le traiteroit de fanfaron, pourvû qu'il ne soit pas lâche comme un coquin, ni grossier comme le bas Peuple, on l'estimera.

La mediocrité qui decrie la vertu des grands, fait le plus beau caractere de celle des petits. Paroissez mediocrement genereux, mediocrement poli, mediocrement spirituel; tout ira bien pour vous. Si vous
me

me donnez le haut bout, dit fort bien Monsieur Pascal, je ne l'accepterai pas; si vous me donnez le bas bout, je le refuserai de même, parce que je sçay que tout ce qui est extrême n'est point estimé, & qu'il faut estre au milieu.

Le merite médiocre est partout d'usage, un merite exquis n'est de mise en presque aucun endroit.

C'est un crime dans de certains siècles, dans de certaines Villes qu'd'avoir du mérite; on est regardé odieusement.

N'affectons pas tant de délicatesse sur le merite; la politique veut qu'on applaudisse à des choses qui dans un temps plus regulier seroient censurées; autrement on est traité d'envieux.

¶ Nous nous étonnons de voir que les enfans des grands hommes ne sont pas tous heritiers de ce beau mérite qui a distingué leurs ancêtres. Sommes-nous surpris que le fils d'un riche soit réduit à une pauvreté honteuse?

¶ Se vanter d'avoir des Ancêtres illustres, le prouver par des parchemins usés, est-ce-là un merite? ce qui ne me montre pas des vertus ne peut surprendre mon estime. Soyez sage, soyez genereux, ami du bien, inviolable dans vos paroles, je ne regarderai point pour vous la donner, si vous estes noble.

ORANTE, est un homme de la faveur

sa famille est dans une passè glorieuse ; il a des richesses infinies , possède des charges considerables , il est aimé , il est adoré. Est-il sage , est-il vertueux ? Vous ne me répondez rien. Sans cela pourtant je ne puis estimer cet ORANTE dont vous m'exagerez le merite.

¶ Le merite est honorable quoi que privé des avantages de la fortune , mais au langage de l'interest les douceurs de la fortune sont utiles & peuvent subsister sans merite.

¶ Plaisant merite que celui d'une infinité de gens ! Le faire consister dans l'art de bien danser , dans l'adresse à peindre , dans la maniere de s'habiller , c'est assurément bien peu s'y connoître.

Le jugement du monde est peu délicat en fait de merite. On a besoin d'un Courtisan , on sçait qu'il a du credit , sur tout de l'argent , on conclut sans autre recherche qu'il a infiniment de merite : si c'en est un , bien que je m'opose à le croire , il faut tomber d'accord qu'il n'est pas personnel.

Un Magistrat qui donne de promptes audiences , un Officier qui ne fait aucunes violences injurieuses , un Marchand qui dans ses paiemens n'use point de remises , passent pour gens de merite : je serois de votre sentiment , si vous disiez qu'ils ont un demi merite. Montrez moi que ce

Ma-

Magistrat soit équitable dans ses décisions, que cet Officier ait de la conscience, ce Marchand de la bonne foy, ensuite je vous croiray.

¶ Qu'on voye un brutal, un ingrat; on prononce qu'il est mal honnête homme, ce jugement n'est point faux. Qu'on en voye un autre qui passe toute sa vie au jeu, qui entretienne avec des femmes de ruineux commerces, qui pratique de sourdes intrigues, hésitera-t-on à l'appeller un galand homme?

Ce qu'on appelle aujourd'huy un galant homme est peu different des ce que les véritables gens d'honneur nomment un coquin. LYCAS, dit CLENOR à ses amis, m'a servi dans une querelle; j'ay receu les cent pistoles qu'il m'avoit promis; j'en gagnai dernièrement cinquante par le secours de son adresse. Que répondent ses amis? LYCAS est un galand homme. Et moi je leur demande, que pouvoit faire davantage LYCAS pour imiter les actions d'un coquin? Vous dites qu'il est brave de s'être offert à Clenor; ne luy auroit-il pas esté plus glorieux de racommoder ces deux amis broüillez; vous taxez de generosité l'empressement qu'il a eu de dégager sa parole, étoit-elle dans les regles de l'honneur? Et comptez vous pour rien l'usure de ses prests? Il a fait gagner cinquante louis à Clenor, qui n'en gagneroit pas autant,

si on étoit fourbe comme Lycas ? C'est pourtant ce Lycas qu'on traite de galant homme.

Je n'ay pas bonne opinion des gens qu'on honore de ce titre ; rarement l'adresse-t-on à un véritablement honnête homme.

On ne dira pas d'Isidor qu'il feroit scrupule de commettre une injustice , c'est un galant homme , on en jugera mieux , on l'appellera homme de bien.

¶ Les gens de Cour préfèrent à la qualité d'homme de bien celle de galant homme , à cause qu'ils attachent à cette dernière , je ne sçai quelle idée de mérite qu'ils estiment plus que le véritable , dont ils rejettent la connoissance.

Il a toutes les qualitez d'un galant homme , me disoit-on , d'un Capitaine d'Infanterie. Il ne me falut pas bien du temps pour développer son caractère. Ce mérite de galant homme se bornoit à faire des crimes pour servir le tiers & le quart , jurer à tout propos , accompagner ses protestations de services d'horribles sermens ; n'estre enfin rien moins qu'honnête homme , on parvient à en avoir la reputation.



LA REPUTATION.

IL n'est quelquefois pas moins dangereux d'avoir une grande reputation, que de n'en point avoir. Une grande reputation devient suspecte, & l'envie l'obscurcit.

Il faut de plus en plus monter, voilà le danger d'un grand nom. Un habile peintre a fait un beau tableau, les connoisseurs l'admirent; s'il en fait un second d'une égale bonté seulement, ne doutons point qu'il ne soit trouvé moins beau, on veut quelque chose de meilleur, & après un tel commencement on se l'étoit promis.

Une grande reputation ne se soutient pas aisément; c'est ce qui en augmente le danger. Le public jaloux de vos succès vous demande plus que vous ne pouvez lui donner: ne répondez vous pas à son attente, il vous prive de son approbation.

Bornons nous à une reputation mediocre, le nombre de nos approbateurs sera petit à la vérité; celui des critiques sera moindre. N'est-ce pas beaucoup pour nous? On n'attendra de nous rien d'extraordinaire, pour peu que nous fassions

paroître, nous aurons passé la commune atente; leur moyen de plaire!

¶ *J'aimerois mieux*, disoit Cicéron, *me tromper avec Platon que de rencontrer la vérité avec les autres Philosophes.* Dirai-je qu'il est plus glorieux de pecher avec un grand homme que de bien faire en suivant l'exemple de gens d'une reputation médiocre? Partout ailleurs que dans la morale il est nécessaire d'en venir là. Un Architecte fameux peut manquer, qu'un autre imite sa maniere, on l'admira plus que s'il avoit suivi son propre genie; sa faute passera pour un docte raffinement, au lieu qu'un trop exact assujettissement aux regles de l'art seroit imputé à un manque de hardiesse.

¶ La reputation de bel esprit fut-elle jamais plus prostituée? Un homme de Cour a fait en sa vie deux madrigaux, une femme du monde a ébauché l'histoire amoureuse d'une de ses amies, on n'hésite pas à leur donner place parmi les beaux esprits.

Devoir cet honneur à la naissance ou à la credulité du peuple ignorant, est un foible sujet de s'en faire accroire. Nullement accoutumé à voir un homme de distinction se rabaisser jusqu'à faire la cour aux muses, surpris qu'il s'en donne la peine, qui ne lui applaudiroit pas? C'est un bel esprit, dit le public prevenu, on remarque dans ses vers
une

une finesse inconnue aux Auteurs ordinaires, qu'il est bien vrai, ajoute-t-on, que la Cour est le centre de la politesse ! De bonne foi l'admiration se prodigueroit-elle ainsi en faveur du meilleur ouvrage ?

¶ L'ignorance & la prévention ont beaucoup de part aux applaudissemens qu'on donne aux gens de qualité. Leurs fades bagatelles seront nommées des productions ingénieuses, tandis qu'on refusera ce titre à des chefs-d'œuvres d'éloquence qui auront pour Auteur un homme peu qualifié.

Un cadet de famille nouvellement Abbé est conseillé de prêcher pour parvenir à l'Episcopat : ses discours sont admirez, on ne voit point dans les autres, s'écrie l'auditeur charmé, ces belles manieres, cet air de Cour, cette délicatesse de morale, cette beauté de sentimens. Un jeune Escuyer se met en tête de faire une Tragedie, ah ! la touchante piece, repete cent fois le spectateur, que l'intrigue en est nouvelle, les scenes interessantes, la conduite reguliere.

Si un autre que cet Abbé eût prononcé le même Sermon, on se fût plaint de la severité de ses maximes, du desordre de ses phrases, de sa maniere de débiter, on sçait qu'au premier jour il sera Evêque, la critique se tait absolument. Cette piece de theatre sortant des mains de l'Auteur de *Bradamante*, lui auroit attiré la haine du

Par terre; elle fait honneur au Favori d'une Princeſſe.

¶ Quand on jouit de la vogue on ne doit pas aiſément commettre ſa réputation; c'eſt trop la riſquer que vouloir ſortir de ſon talent.

¶ Le moien de corriger les viciex, ce ſeroit d'attacher à chaque vice une eſpece de ridicule, tout le monde aime trop ſon honneur pour ſ'expoſer à être moqué. Mille libertins font gloire du libertinage; qui y renonceroient, ſ'ils eſperoient qu'en faiſant mieux le nombre de leurs approbateurs augmentât.

Ce qui nous fait embraffer le bien nous en fait perdre le mérite; nous ſuivons la vertu par attrait de la louange; & cet amour de la louange anéantit en nous le mérite de la vertu.

¶ La réputation & le mérite ſimpatifent moins qu'on ne penſe, tel eſt regardé avec attention, qui au fond eſt ſans vertu, tel eſt rempli de talens, qui vit obſcur & ſans nom.

¶ L'amour de la gloire eſt la paſſion des gens de mérite; la vaine gloire eſt le partage des ſots.

Qui néglige l'eſtime des hommes paſſe pour un lâche, qui la recherche eſt ſoupçonné d'ambition; ſ'épargneroit bien des travaux qui ſe mettroit au deſſus des louanges; quiconque ne ſe met pas en devoir de

les

les obtenir est sans honneur ; difficiles extrémités ! Règle infallible , n'affectons point la gloire.

¶ D'une seule chose dépend souvent la réputation. Un seul trait courageux a mérité à plusieurs le titre de brave , une occasion malheureuse fera appeller les autres à jamais teméraires , tant il est difficile d'effacer les premières impressions.

¶ Une louange assaisonnée n'est point un mets que l'on rejette , eût-on d'ailleurs une modestie extraordinaire.

Rien ne flâte un homme de mérite comme de s'entendre louer par des gens qui savent le distinguer. Un fat fait accueil à toutes sortes d'admirateurs : de quelque côté que lui vienne l'encens qu'on lui offre , il lui paroît d'une agreable odeur. Ce n'est pas lui qui se rend délicat sur l'article des loüanges , il en reçoit du flateur , il en reçoit de l'ignorant , toute approbation lui convient.

Les applaudissemens du mauvais connoisseur sont insipides aux gens de mérite , il leur faut des loüanges éclairées , toute autre gloire les déshonore , toute autre estime les outrage.

Je ne demande plus pourquoi EPAMINONDAS ne vouloit faire chanter ses actions que par le plus celebre Musicien. ALEXANDRE avoit raison de permettre au seul APOLLE de faire son portrait , il n'appar-

tient qu'aux Heros d'avoir cette délicatesse.

Le plus grand vice de nôtre siècle n'est pas de se montrer difficile sur le choix des approbateurs, la vanité a tellement modéré les scrupules, qu'elle se repaît d'une gloire flatueuse, autant que d'une équitable.

¶ Vous trouvez autant de gens qui louent par prevention, qu'on en voit qui blâment par envie. Tous ne se donnent pas la peine de peser le mérite, ni d'examiner les défauts. Il suffit qu'on s'en rapporte aux premiers jugemens. Tels admirateurs, tels critiques sont semblables aux échos, j'estime, dit celui qui croit avoir de belles qualitez, j'estime répètent les autres ; je blâme, dit le censeur qui se rend arbitre, je blâme, redisent tous. A bien considérer les choses, il se trouve que de tous ceux qui décident ainsi, deux à peine sçavent la cause de leur décision, le reste l'ignore. Il y a donc dans le monde une cabale de critiques & d'approbateurs, ces fortes de juges ne marchent que par pelotons.

Qui est admiré de deux ou trois personnes judicieuses doit estre plus content que celui à qui la multitude applaudit sans sçavoir pourquoi.

¶ Mettez l'homme le plus puissant hors des occasions d'aquerir de l'honneur, ou plustost mettez-le dans les plus belles occasions de se faire un grand nom, & refusez-lui

lui les honneurs qu'il attendoit de vous comme témoin de sa grandeur, vous le verrez aussi-tôt renoncer à son ambition, ou ne lui donner tout au plus qu'une foible action.

Qu'un Roy ait mille personnes qui le louent, & un seul qui le méprise, le mépris de ce dernier lui tiendra plus au cœur, que l'admiration des autres ne lui aura été agreable. AMAN se croit infiniment plus deshonoré par le refus que fait MARDOCHE'E de fléchir le genou devant lui, qu'il ne s'estime honoré des loumissions de tout un peuple.

¶ Je ne crois point celui qui par dépit brave l'approbation de tels & tels, on voudroit plaire à tout le monde.

Les sçavans, dit Polidor, sont charmés de mon ouvrage, les ignorans ne le goustent pas, je m'en moque. Je reconnois à cette bravade que Polidor ne seroit pas fâché que les ignorans l'estimassent aussi, parce que bien qu'il n'y ait pas d'honneur à en être admiré, il y a néanmoins beaucoup de plaisir à l'être de chacun.

L'estime d'un sot est peu precieuse, j'en tombe d'accord, mais elle ne doit pas déplaire lorsqu'elle est secondée & prevenüe par le suffrage des habiles.

Rejeter ouvertement les louanges d'un ignorant, c'est mépris; affecter l'admiration des sçavans, c'est orgueil. Sur cela prenez un parti.

¶ Il y a des gens qui admirent tout, d'autres qui n'admirent rien. Les moindres ouvrages trouvent chez les premiers l'honneur & le mérite des chefs-d'œuvres, les chefs-d'œuvres au contraire ne trouvent dans l'esprit de ceux-ci qu'une foible estime.

C'est une bonne coustume de ne pas affecter de louer, c'en est une meilleure de garder le silence sur ce qui ne mérite aucunes louanges. On est plus sujet à manquer quand on loue que quand on ne loue pas. La louange est presque toujours accompagnée d'adulation, le silence peut s'interpréter favorablement.

La maniere des ignorans est de se répandre en applaudissemens; les sages prennent le temps de louer, ne louent que ce qui est digne d'approbation, ménagent la leur, & ne la donnent qu'avec réserve.

Un admirateur prodigue, un censeur universel, ne seroient pas mes gens. Je veux qu'on admire & qu'on censure à propos; en matiere de louange & de critique, le contretemps est plus à éviter qu'on ne croit.

¶ Qui fait tant le difficile sur le choix des louanges, devient la dupe de l'envie, personne ne veut lui en donner. Qu'aimeriez-vous ou d'être peu loué de tout le monde, ou de l'être beaucoup de peu de personnes? je ne sçai si ma vanité ne dé-

plair

plaira pas, il me semble qu'une gloire universelle est la plus honorable. Ici contre mon premier sentiment je suis de l'opinion de Pline qui dit que les grands hommes preferent cette estime generale quoique petite ; à celle qui quoique grande est renfermée dans un petit nombre d'approba-teurs.



L A M O D E.

S'Habille-t-on pour soi ? point du tout.
La mode tyrannise nôtre inclination, force nôtre goust, l'assujettit à celui des autres.

¶ Quelque opposée que soit une chose à ce que nous aimons, d'abord que la mode en est on s'y fait. Tout ce qui est contraire à la mode paroissant sans agrément on le rejette.

Les plus belles choses cessent de l'être, dès qu'elles ne sont pas à la mode.

Une simplicité nouvelle est mieux reçue qu'une magnificence surannée.

¶ La mode ne consiste pas toujours dans des manieres de s'habiller nouvellement inventées, il faudroit que l'esprit du François fust inépuisable. Comme il est fort changeant, il redonne la vogue à certains usages, & voilà ce qu'on appelle aussi la mode.

¶ Les.

¶ Les fols donnent cours aux modes, les sages n'affectent pas de s'en éloigner.

Si ridicules que puissent estre certaines modes, il est encore plus ridicule de s'en écarter.

Croiroit-on que la mode fust capable de donner du merite? On refusera l'entrée des Tuilleries à un Gascon vêtu à l'antique : un petit maistre qui se conforme au goût nouveau sera bien recen par tout.

¶ Le changement des modes est d'une grande ressource pour le commerce.

Qui ne se pique pas d'être plus constant que les modes doit se résoudre à de frequents changemens.

A moins qu'une mode ne soit très-établie, il ne faut pas s'y conformer, autrement c'est singularité.

La mode dégénere, si tôt que le petit peuple a le moyen de la suivre.

¶ Chaque pais a ses modes, chaque siècle a ses modes, chaque homme a ses modes favorites; les modes mêmes, pourroit-on dire, ont leurs modes.

Les chiens de Boulogne ont esté à la mode, les Doguines passent, les Levrettes commencent à estre aimées des Dames; bien-tôt elles mettront dans leurs carosses de gros barbets, il n'y faudroit pas trouver à redire, quand la mode en sera venue.

¶ Il y a des mots à la mode, il y a même une maniere d'écrire à la mode. THEO-

PHILE

PHILE étoit un bel esprit de son temps, ses ouvrages sont encore ce qu'ils furent, la mode est venue d'admirer autre chose. BALZAC, de son regne fut peu goûté, la mode étoit de dire, *parler Balzac*, lorsqu'on vouloit dire mal parler, la mode est aujourd'hui de dire *écrire Balzac*, pour marquer une diction pure, nette & éloquente.

Ce que j'écris est peut-être au gré de la mode, il se pourra faire d'un autre côté qu'il lui sera contraire avant que l'impression en soit achevée.

On parloit au commencement de ce siècle d'une étrange façon ; on s'exprimoit au hazard, on s'enonçoit fastueusement ; le caprice, la fantaisie, l'amour de la nouveauté donnoient cours à des termes irréguliers. L'ambiguïté des mots en jettoit dans les pensées, la maniere de parler des gens de Cour, sembloit trop guindée aux personnes de la Ville ; les expressions de ceux-ci paroissoient à ceux-là trop négligées, on étoit ouvertement partagé entre l'habitude & la regle, l'accent & le bon goût. Tel terme s'usitoit dans la chaire qui n'étoit propre qu'au barreau. Tel autre passoit dans la conversation qui ne pouvoit trouver place que dans un discours d'appareil. Le Prédicateur empiétoit sur les droits de l'Avocat, l'Avocat faisoit parade de phrases de l'Orateur sacré, un plaider devenoit un Sermon par son emphase,

se, un Sermon par un désagréable mélange étoit un tissu de comparaisons basses; de figures démesurées, de périodes inutiles: les prétendus gens polis quittant le naturel comme trop vulgaire, s'enorgoient avec une enflure de paroles qu'à peine auroit-on supportée dans des harangues publiques. Tout cela n'est plus à la mode. On aime la simplicité, ce qui en est tant soit peu éloigné n'a point la vogue, peut-être même ne serai je pas au goût nouveau pour n'avoir pas dit d'une manière plus naturelle, qu'aujourd'hui la mode étoit de se réunir sur les façons de s'exprimer, au lieu qu'anciennement la singularité étoit recherchée des beaux esprits.

¶ Que de choses à qui il ne manque pour être parfaitement bonnes que l'approbation de la mode?

Sans cette aveugle obéissance à la mode, notre langue seroit enrichie d'une infinité de beaux termes dont on n'ose se servir quoique conformes aux regles de l'art. L'usage les a proscrites, il seroit à souhaiter que la mode voulust les rappeler.

Vous voulez *Hermodore* donner un Livre au public; que de censeurs vont fondre sur vous! On vous demandera raison de vos pensées, de vos phrases, de vos mots, celui-là; vous dit-on déjà, n'est bon que pour la conversation, ceci n'a lieu que dans le stile fleuri; cet autre est usé, ce der-

nier

nier n'est pas receu , écrivez selon la mode ou ne vous mêlez pas d'écrire.

Le bon sens ne peut qu'opiner sur les ouvrages d'esprit , la mode en décide.

¶ N'y a-t-il pas des opinions à la mode ? On a agité le peché philosophique, on a écrit contre la Comedie , on fait la guerre aux Quietistes , le siècle ne finira point qu'on ne fasse voir le jour à de nouveaux sentimens.

¶ Jusqu'aux vices & aux vertus deviennent à la mode.

Je me mêle sans façon dans une compagnie d'honêtes gens , j'écoute ce qu'on dit , je parle à mon tour , tant que j'y prens plaisir je demeure ; prevoyant le moment que l'ennui va me surprendre je me leve brusquement & me retire sans dire à dieu. Est-ce incivilité ? je n'avois que vingt ans que c'en estoit une grossiere , à present que je touche à ma majorité , c'est un sçavoir vivre.

L'amour conjugal étoit autrefois une vertu , la fidelité est chez quelques femmes un trait de bêtise , on détestoit la coquetterie , c'est depuis plusieurs années une excusable bienséance.

Si l'honneur est une chose sérieuse , une vertu nécessaire , serons-nous dispensés de nous en piquer ? On ne permet pas aux femmes de s'attacher à d'autres qu'à leurs maris. C'est un privilege établi parmi les hommes de courir les belles ; cette mode ne finira-t-elle jamais ?

Je

Je vois un Courtisan passer de l'extremité du vice à une vertu nécessaire ; un autre qui jouïoit, il s'est retiré : ces changemens me sont assez suspects ; n'importe je n'en dois pas raisonner, la mode les autorise.

Il y a dix ou douze ans que les commerces galans étoient communément pratiqués : on y renonce à présent, du moins on cache son jeu, peut-être qu'au siècle prochain on ne sera pas si dissimulé, ainsi la mode a esté, la mode n'est plus, la mode reviendra de se faire une agréable occupation de la galanterie.

¶ S'il estoit à la mode de faire ce qu'on dit, moi qui declame contre les Auteurs, je me serois bien gardé de faire imprimer ce que j'en ai dit.

¶ D'autres que moi ont écrit sur la mode : il se peut faire que j'aye touché quelque chose de ce qu'ils en ont dit, mais avant que de faire ces reflexions, les leurs m'étoient inconnues ; quand même je les aurois imitées, je ne m'en repentirois pas, il a toujours été à la mode de profiter des lumieres des bons auteurs.

Une autre mode commence d'avoir cours parmi les sçavans. Ils se volent, ils se pillent reciproquement, il me paroist que celle-là durera.

¶ D'où vient que nous sommes si amateurs de la nouveauté ? Seroit-ce à cause que les choses nouvelles sont à nostre jugement
plus

plus exquisës ? ou plutôt ne seroit-ce point à cause que nous les regardons comme un bien qui nous appartient ?

En toutes choses la nouveauté plaist dans les sciences, dans les langues, dans les manieres, dans les modes, nous n'aimons pas ce qui nous vient des autres, nous cherchons la gloire d'être auteurs de tout.

LES FEMMES.

YA-t-il encore quelque chose à dire sur le sujet des femmes ? Depuis que la Satire est en regne, elles en ont été la matiere ; du temps même de *Moïse*, l'infidelité n'étoit pas un crime nouveau. A tout ce qu'on a dit, l'on pourra ajoûter, & dans mille ans comme aujourd'hui, ou pourra parler d'elles d'une maniere toute nouvelle.

Que les Dames ne se previennent point contre moi ; je suis prêt de rendre justice à un sexe, en faveur de qui mes moindres sentimens sont ceux d'une estime veritable, je parlerai avec respect. Si l'on peut me montrer le contraire de ce que j'en vais dire, à la bonne-heure, je me retracterai ; mais on ne m'obligera pas d'en venir là, trop persuadé qu'il y a une infinité de femmes pleines de mérite ; n'en point excepter on m'appelleroit flatteur.

La

La médifance s'exerce à trouver aux Dames des défauts qu'elles n'ont pas. Dificile qu'il est que toutes aient des perfections incontestables, on confond les plus accomplies avec les moins parfaites, c'est pousser trop loin la critique.

Un Satirique de nos jours n'admet que trois femmes sages; je n'ose croire que Paris soit si corrompu. Dans Sodome on trouva sept justes.

Quelques femmes qui auront eû de la fragilité pour un amant, feront croire les autres infideles: est il juste d'envelopper dans le nombre des coupables celles à qui on ne peut imputer la moindre foiblesse; j'hésite à vous répondre, si la question se décide à la pluralité des faits, on doit être Pyrrhonien sur cet article.

La beauté feroit un bien à charge, si les belles n'avoient pas le privilège de se faire des adorateurs.

Les belles personnes ne se souffrent pas volontiers, mais se regardent toutes avec des yeux de rivales.

Une femme qui est aimée a plus de rivales, que celui qu'elle aime n'a de rivaux; chacune envie son bonheur.

Rien ne va plus loin & n'est moins capable d'être retenu, que le ressentiment d'une femme à qui on en prefere une autre.

La beauté ajouste beaucoup au mérite d'une Dame, il ne faut pas moins qu'un me-

merite éminent pour rendre la laideur supportable.

¶ La beauté n'est pas un bien de longue possession. Comme les grandes richesses conduisent quelquefois à une extrême indigence, la beauté qui se perd, produit une laideur afreuse.

Lise à l'âge de vingt-cinq ans mettoit du fard, elle n'en paroissoit avoir que dix-huit, maintenant qu'elle en a trente-deux, on lui en donneroit plus de quarante; je ne vois pas qu'il y ait de l'avantage à se farder.

¶ Voulez-vous faire à une Dame un compliment qui soit bien reçu, dites lui qu'elle est belle, qu'elle est jeune, les vieilles & les laides n'en veulent point d'autre. Louer dans une femme une beauté qu'elle n'a pas, la réjouïroit plus que d'admirer les vertus qu'elle pourroit avoir.

¶ La vertu & la beauté ont presque toujours été deux ennemies irreconciliables; une femme qui sçait les alier ne mérite pas de petites louanges.

La beauté est plus journaliere que les armes, la vertu encore plus que la beauté. On sort vainqueur d'un combat, on sera vaincu dans le prochain; une femme a mille agrémens qu'une premiere maladie lui enlevera; la vertu est bien moins constante, on est sage aujourd'hui, demain on ne le sera pas; je dis plus, on perd le soir une vertu qu'on croit le matin

en inébranlable ; les belles doivent être sur leurs gardes.

- Il y a des jours où les Dames se sentent d'une froideur achevée, il y en a d'autres où leur sagesse est comme impuissante ; on peut tout cependant en aimant son devoir.

¶ La beauté n'est pas ce qu'il y a dans une femme de plus appetissant, non plus que la laideur n'est pas ce qu'il y a de plus dégoutant. Un esprit bien tourné vaut tous les charmes ; une humeur bizarre est le plus grand des defagrémens.

Pourquoi *Nerine* fuit-elle le mariage ? Elle apprehende que sa laideur ne la prive des bonnes graces de son époux : je l'assure du contraire, si elle a l'esprit bien-fait. L'honneste-homme est plus sensible aux charmes d'une humeur tendre & complaisante, qu'à tout ce qu'on peut imaginer de beau pour la régularité d'un visage, & pour la perfection d'une taille délicate.

¶ Une belle qui s'est renduë aux déclarations d'un amant commence à se repentir de ses complaisances, quand elle voit qu'on les reçoit violemment ; elle n'avoit pas capitulé à ces conditions.

¶ Ce qui engage les uns, dégage d'ordinaire les autres. Il n'est personne, ce semble, qui ne se passionne pour la beauté. Si tel mari que je connois avoit une femme moins belle, il l'aimeroit d'avantage,
car

car elle ne lui causeroit pas de si violentes jalousies.

¶ Le plaisir des Dames est de parler de leurs attraits, je ne le condamne qu'en celles qui ont l'impudence de se le donner en présence des laides.

Il faloit me voir il y a vingt ans, dit *Climene*, je jouïssois alors du titre de charmante : J'entends ce qu'elle veut dire, elle ne seroit pas fâchée d'avoir les mêmes plaisirs qu'elle goûtoit dans son jeune âge. La perte de la beauté cause du chagrin aux plus chastes, comment ne desespereroit-elle pas celles qui la rendent tributaire de leur coquetterie ?

¶ Les regles du monde veulent qu'on commence l'établissement d'une famille par le mariage d'une fille ; j'approuve cette politique. L'experience nous a trop fait voir combien il est dangereux de donner la preference aux aînées sur les cadetes.

¶ Le mariage a été de tout tems un honnête commerce. Donnez-moi cinquante mille écus un double moins, je n'épouse pas vôtre fille, dit le prétendant. Je vous en offre quarante, & prenez ma fille, répond le beau-pere ; de sorte que les filles sont une espece de marchandise dont les uns veulent se défaire à quelque prix que ce soit, & dont les autres ne s'accommodent que sous de difficiles conditions. Les choses n'ont jamais été autrement, quelques

louanges qu'on donne au desintereffement des anciens, il n'a point été jusqu'à se charger d'une femme sans dot.

¶ Je ne sçache pas de femmes plus trompées que celles qui se sont figuré le mariage comme le plus charmant des états. Ici l'exception a lieu.

Julie consent d'être mariée, l'époux qu'on lui propose est-il de son goût? Y répugnât-il cent fois davantage, elle le prendroit; la vigilance de sa mere l'incommode trop.

Les femmes prennent un mari au hasard, elles font choix de l'Amant.

Que serviroit tant de délicatesse dans une femme qui s'engage? mari pour mari, tout lui paroît égal.

¶ Un mari jaloux n'aime point qu'on lui dise du bien de sa femme, il a peur de le devenir à bon titre; si on lui en apprend du mal, il croit avoir raison de l'être: ne parlez donc jamais à un homme de son épouse.

¶ Le mariage change bien la face d'une intrigue. On avoit assez d'une maistresse, une femme ne suffit pas. L'amant étoit seul caressé, le mari n'a plus que la moitié dans les faveurs. O perversité des tems! O corruption des mœurs!

Nous ne sommes plus dans ces siècles innocens où la chaste épouse bernoit ses desirs à plaire à son époux. Peut-être que dans les siècles à venir on vantera la pureté de celui-

celui-ci ; la raison vous la sçavez, le mal augmente d'un jour à l'autre.

On voit aujourd'hui plus de banqueroutes que jamais ; j'entends de banqueroute à la pudeur.

Lucrece qui se tuë pour ne pas survivre à la perte de son honneur. *Porcie* qui avale des charbons pour suivre son mari dans le tombeau, sont au jugement de la plupart, des exemples inimitables ; à peine les admire-t-on, plus souvent on en raille.

¶ Telle se pique dans le mariage d'une chasteté qu'elle n'avoit pas auparavant. Telle autre dans le célibat rigoureuse au dernier point sur l'article de la pudeur, croit que le Sacrement lui donne droit de secouer ses scrupules. En faveur de qui prononcera-t-on ? Sans hésiter je me déclare pour la première ; les fautes passées sont excusables, les présentes sont les pires.

¶ Quelques jeunes mariées ont leurs raisons pour dire à l'époux, que ses fréquentes caresses causent le déperissement de leur tein. Si les maris sont jaloux, les amants délicats le sont aussi.

Les caresses d'une maîtresse sont ravissantes, celles d'une femme quelquefois suspectes. Votre épouse vous flatte, vous embrasse, est-ce par amour ? N'en doutez point. De dire que ce soit pour l'amour de vous, je ne le parois pas.

Je regarde *Antévil*, *Passi*, *Vincennes*
F 3 comme

comme autant de théâtres où chaque jour de beau-temps le cocuage jouë des rôles fort diférens.

Le bois de *Boulogne* étoit autrefois un lieu dangereux à cause des voleurs, il n'est maintenant à craindre que pour certains maris dont on y dérobe l'honneur, du consentement pourtant des femmes promptes & faciles à rendre la bourse.

¶ Je connois quelques femmes, elles sont à la vérité en petit nombre, qui me donnent du goût pour le mariage : leurs manieres raisonnables, la sincérité de leurs complaisances, une attention régulière aux soins domestiques, tout cela plaît infiniment. J'en sçai mille autres qui font aimer le célibat, on est rebuté de leurs caprices, elles ont une inclination furieuse pour la dépense, un mépris odieux pour leurs maris ; de bonne-foi je ne voudrois pas devenir le leur.

Une jeune femme se donne à la coquetterie, une vieille n'en revient point. Qui des deux prendrez-vous ? Celle-là ne voudra point de vos caresses, celle-ci vous dégoûtera par les siennes. La première vous rendra jaloux, la seconde prendra ombrage de vos démarches ; l'une se fera des amis qui vous inquiéteront, l'autre ne souffrira pas que vous soyez en commerce avec les vôtres. Ce choix est embarrassant, avouons-le.

Une femme riche accomode les affaires d'une maison, une femme d'esprit tient com-

compagnie , une femme de naissance honore une famille ; grands avantages qui ne valent pas celui d'en être privé !

¶ Les femmes, dit-on, aiment toutes l'argent, je soutiens que c'est pure calomnie. Il s'en trouve qui sans intérêt se laissent prendre d'un joli homme , à moins qu'on ne dise que tout est or aux yeux d'une maîtresse à qui l'on plaît.

¶ Toute femme qui a son devoir à cœur , quittera la société des coquettes : Avec elles on apprend l'art d'aimer criminellement , on reçoit des leçons de rompre à propos avec un mari incommode , car elles ne se piquent que de telles galanteries.

Ce n'est point la taille d'un mari qui doit régler la tendresse d'une femme ; ce n'est pas même cette belle humeur , cette complaisance, ces charmes de l'esprit sur lesquels elle doit mesurer sa passion ; c'est uniquement sur le devoir , je me défie d'une sagesse qui n'est soutenue que par les perfections d'un homme qu'on adore , l'amour s'évanouira au moment que ces avantages disparaîtront.

¶ Envoyer certaines femmes avec la Matrone d'Ephèse , c'est leur faire trop d'honneur ; beaucoup se déclarent sans qu'on les prévienne , beaucoup cedent sans se défendre.

La fierté, l'indifference, c'est ce que je redoute le moins dans une femme, j'apprehende plus la violence de son amour que tout le reste.,

Dans peu de femmes la fierté est sincère , dans presque toutes c'est une vertu de bienfaisance ; il a fallu avant que de l'acquiescer combattre violemment une humeur trop facile.

Une fierté qui n'est que pour la bonne grace , menace ruine à tout moment.

Les belles ont une modestie scrupuleuse , une pudeur revêche ; mais il ne faut point se désespérer , elles s'aguerriront peu à peu , leur timide vertu n'attend pour se rendre que la gloire de plusieurs démarches.

La fierté sied-elle bien aux Dames ? Sans doute , pourvu qu'elle ne se démente point.

La fierté ne rend pas une femme méprisable , d'abord qu'elle l'a fait servir de sauvegarde à sa pudeur.

¶ Pour connoître l'or , on doit le mettre à l'épreuve. Je ne conseille pas de trop éprouver une femme , à moins que vous ne vouliez avoir des preuves de sa faiblesse. En cela ne les méprisons pas , nous n'avons pas plus de force qu'elles.

¶ Une tendre union se forme entre deux personnes , leur amour est ardent , peu à peu la froideur succède à ces premiers feux. Accusera-t-on le galant ? Blâmera-t-on la maîtresse ? Si cette belle n'avoit ou trop ou trop peu fait pour cet amant , que ses bontés ont détaché , ou que ses froideurs ont déconcerté , sa passion seroit toujours égale ; prononcez donc sur la raison que je vous expose.

¶ Le

¶ Le caractère de prude est parmi les femmes ce qu'est chez nous le caractère des hypocrites.

Amarante n'aime point qu'en pleine compagnie on se donne des libertez, elle prend son fier & se gendarme austèrement, parce que, dit-elle, il y a temps pour tout.

La prude vise au fin, elle n'est qu'un peu plus de temps à se rendre, & le fait avec plus de seureté qu'une autre qui se jette à la tête.

Je me défie d'*Olimpe* avec son air de Vestale. Ces pudeurs inaccessibles aux plus honnêtes gens me sont suspectes, depuis que je sçai l'histoire d'*Antiope* qui refusa à Jupiter dans sa grandeur, ce qu'il obtint déguisé en Satire: nous avons trop vû des prudes disputer le terrain & le ceder enfin à un amant sans mérite.

¶ L'esprit de contradiction dont on accuse les femmes paroît sur tout dans leur manière d'aimer, elles adorent un homme qui les traite avec indifférence, elles méprisent celui qui les adore, rarement leurs inclinations prennent un autre cours.

Il y a quatre ans que vous brûlez d'amour pour *Enmelie*, vous vous plaignez de ses froideurs, il ne vous reste qu'un moyen de les vaincre; marquez lui, croyez-moi, de l'indifférence.

¶ Un homme bien fait n'est pas généralement bien reçu de toutes les Dames, il

ne plaist qu'à celles qui sont mieux faites que lui. Aux autres dont il éfaceroit les charmes sa presence est insupportable.

¶ Est-ce le merite qui produit un Cavalier auprès des femmes? ouï, mais il y a merite & merite.

Trapale n'a ni argent ni sçavoir vivre, il est brutal & grossier. Les belles quoi qu'il en soit le courent à l'envi; le goût n'est pas matiere à contestation.

Crisante est aimable, chante agréablement, payé d'esprit, au reste fort délicat, on le destine pour la conversation.

¶ Siéd-il à une Bourgeoise de faire le bel esprit, de raffiner sur la langue, ou de ne parler que de Romans? Dans une femme de qualité on le pardonne, dans une bourgeoise tout au contraire.

La modestie, la simplicité sont les vertus qui honorent les femmes ordinaires, elles honorenoient également les femmes du haut rang, par malheur la coquetterie leur prescrit d'autres manieres de se distinguer.

¶ L'imagination des femmes passe pour tres délicate, tout chez-elles répond à cette délicatesse, elles en ont dans leurs manieres: les nôtres ne sont point comparables aux leurs dans leur parler, il ne faut que l'exemple des gens de la Cour pour connoistre l'interet qu'on a de les frequenter; dans leurs sentimens, elles assaisonnent on ne peut
guere

guere mieux une vengeance, ou concertent finement une liaison; dans leur choix, la preuve de ceci m'embarasse.

¶ Disons-le à nostre confusion, les femmes ont plus de constance que nous, quand elles aiment: quand elles n'aiment pas, elles sçavent mieux dissimuler que tous les Tiberes du monde.

La dissimulation dans un homme est dissimulation; dans une femme elle s'appelle fourberie.

Qui ne sçait pas dissimuler ignore l'art de regner. Cette maxime est autant celle des femmes que des Rois. *Erasme* depuis longtemps fait les doux yeux à *Junie* qui ne regardoit en lui que sa qualité de Marquis; il a toujours crû qu'il en estoit aimé, elle ne l'en a dissuadé que d'aujourd'huy; tant pis pour lui, étoit-il nécessaire qu'il lui fit confidence que tout son bien étoit en décret.

¶ La discretion n'est pas, à ce qu'on prétend, la vertu favorite des Dames, j'ay des exemples du contraire. *Carite* cherche à se marier, elle ne va pas dire qu'elle a eu pendant deux ans une lourde galanterie.

Vous rencontrez *Lucie* qui se hâte de terminer vôtre compliment; surpris de la voir dans les ruës de si grand matin, vous en demandez la cause; d'un ton embarrassé elle vous répond qu'elle va à l'Eglise; est-elle obligée de vous dire qu'elle court à son rendez-vous?

Glicere qui depuis quinze ans fait bruit dans les ruelles ; s'est-elle avisée jusqu'ici de reveler le mystere de son âge ? je ne puis autrement nommer une chose qu'elle cache obscurément.

L'amour cause d'étranges metamorphoses. La fiere s'humanise, la dévote écarte ses scrupules, la prude ne sauve que les apparences, la farouche ne l'est point dans le particulier, l'indifferente ne l'est qu'un temps, il n'y a que la femme lubrique qui ne sçauroit changer.

¶ *Justine* qui a ses raisons ne se soucie pas qu'on l'aime, pourvu qu'avec elle on fasse tout ce qui est du devoir d'un homme veritablement amoureux, je serois fâché qu'on entendît autre chose que les civilitez, les démarches respectueuses, les avances ordinaires.

¶ Depuis six ans *Dorante* fait la cour à *Belise*, son amour est enfin recompensé, vous croiez qu'elle lui a donné les dernières faveurs, c'est ce qui vous trompe, elles les lui a cherement vendus.

Une femme du monde entretient son galant de bon air, elle lui donne beaucoup d'argent, qu'en pensez-vous ? Ce n'est que pour se faire ensuite acheter plus honorablement ses faveurs.

¶ *Sabine* a refusé d'être la Reine du Bal, elle aime mieux la liberté du commun des masques que la contrainte de cet honneur ;
elle

elle auroit reçu à la vérité mille douceurs, autant de déclarations ; c'est justement ce qui lui déplaît, elle hait à la mort les grands parleurs. Les femmes n'aiment pas ceux qui ont ce défaut.

¶ La devotion est une bonne chose, une dévoté n'est pas estimée telle, ils'en faut tout.

Une devotée est chez elle très incommode, elle porte même son incommodité jusqu'à l'Eglise, mais c'est le lieu : Dieu n'accorde sa grace qu'à ceux qui la lui demandent avec une sorte d'importunité.

¶ Une maîtresse passionnée est plus généreuse que l'amant le plus libéral : elle donne ses faveurs pour rien, le galant se seroit ruiné à les mériter. Que d'argent épargné d'un côté ? Quel désintéressement de l'autre ?

Un honnête homme ne se prévaudra jamais des faveurs d'une Dame, l'amour chez lui fera place à l'estime, le mépris n'aura aucune part à son refroidissement.

¶ La liberté est un bien dont nous serions fâchez d'être privez ; les hommes sont ennemis de la contrainte, particulièrement les femmes, elles soutiennent à merveille l'opinion du libre arbitre.

Argine n'est pas un jour sans aller en partie de plaisir, elle rentre chez elle à toute heure de nuit, son mari n'en dit mot, je l'approuve ; long-temps il s'en est plaint, & toujours inutilement, à la fin il s'est fait un calus, aussi en vit-il plus content.

¶ Quand je vois une femme d'esprit, elle me donne de l'attention, je l'aimerois pour maîtresse; pour femme sur mon honneur je n'en voudrois pas, ma maison deviendrait la retraite de la pedanterie.

Melinde est des personnes qui composent le beau monde, son esprit ne s'épuise jamais, elle a une humeur sans façon : un entretien fort divertissant, parle de tout & parle naturellement bien; il est permis de dire son goût, *Melinde* me conviendrait.

Frontine n'a que le talent des premières visites, encore y-a-t-elle des absences d'esprit qui dégènerent en extravagances. Sujete à estre abatuë par une mélancolie subite, on est estonné qu'elle passe d'une grande joye, à un sombre chagrin, ayant sur tout martel en tête, dès que l'économie de sa coëffure se gâte. *Frontine* n'est pas la seule de cette humeur.

¶ La propreté dans une Dame me ravit, mais je n'aime point ces propretéz de ceremonie qui donnent de l'inquiétude.

S'habiller aujourd'huy de la belle maniere, être huit jours ensuite dans un negligé privé de bonne grace, c'est une mauvaise habitude. La propreté doit être une vertu de tous les jours.

Une maniere de s'habiller propre & bien entendue fait honneur à toutes sortes de personnes, elle donne aux belles de l'avantage, dans les laides elle repare la trop grande difformité.

Bien

Bien des maris font la dépense des habillemens de leurs épouses sans jouir de leur propreté. La coquette fuit en s'habillant le goût de ses galans, & ne s'habille que pour eux, l'époux voit sa femme dans un affreux négligé.

¶ Peu de chose nous attache, peu de chose nous détache. Un chien, un oiseau, un perroquet, voilà ce qui borne l'affection de la plûpart des femmes.

Les femmes n'ont que des passions extrêmes. L'amour chez elles est une fureur, l'indifference passe en haine, la jalousie dégenere en rage.

¶ La curiosité est le foible du sexe, je ne trouve pas qu'elle soit moins le nôtre. Les femmes veulent tout sçavoir pour le redire, nous voulons tout apprendre pour le répéter; nous sommes tant à tant, ne nous reprochons rien.

¶ Les hommes se dégoûtent d'une femme qu'ils connoissent trop, les femmes se préviennent de froideurs contre un homme qu'elles ne connoissent pas assez.

¶ Ne vous étonnez pas que la laide soit plus jalouse qu'une belle. Autant que votre nonchalance trouble l'une, autant votre amour incommode celle-ci. La belle n'a pas peur que vous lui échapiez, la laide apprehende qu'on ne la neglige. Si vous vous détachez de celle-là vous reviendrez bien-tôt au parti de votre tendresse, si une fois

fois vous vous dégoûtez de l'autre, il n'y a plus de retour. De ces trois raisons choisissez la meilleure.

Un jour on me demanda pourquoi il n'y avoit pas comme autrefois des eaux de jalousie. Je ne sçai si je fis bien de répondre, que l'infidélité des femmes les avoit épuisées, & qu'il n'étoit plus nécessaire de ces témoignages pour être convaincu de leurs perfidies.

¶ La sage conduite de plusieurs femmes fait leur apologie ; elles n'ont aucune part à ce que j'ai dit contre celles qui ne leur ressemblent pas.



L'ESPRIT ET LA SCIENCE.

ON prétend que Cratés mit son argent entre les mains d'un Banquier, le priant de le rendre à ses enfans, s'ils n'avoient point d'esprit, ou de le distribuer au peuple s'il devenoient Philosophes. L'esprit tient lieu de toutes choses. Quiconque en a, néglige la fortune, & se soucie peu de faire sa cour aux grands.

Je ne trouve pas mauvais qu'il y ait des gens fort riches, sans cette abondance de biens, la plupart mourroient de faim faute de talent.

Les

Les gens d'esprit sont feurs de ne jamais manquer. Leur industrie remplace le défaut de bien.

Un stupide quand il devient malheureux, l'est doublement ; il a son malheur, & n'a point de reffource.

Le bien acoquine furieusement. Combien de débauchez qui ne le feroient pas s'ils n'avoient que mille livres de rente ? Combien de faineans auroient pu cultiver leur esprit que le plaisir a amolis ?

Tu serois honnête-homme, me dit un jour mon pere, dans l'emportement, si je ne te laissois rien.

¶ Quand même l'esprit pourroit s'acheter, le débit n'en seroit pas grand : Qui est-ce qui ne s'en croit pas suffisamment ?

¶ Les gens qui ont le plus d'esprit sont sujets à faire les plus lourdes fautes. *Cimon* pour son repos prit le parti du celibat, il y vécut long-temps d'une maniere fort agréable & paisible. Devenu septuagenaire il épousa une fille qui n'a que dix-huit ans. Sa science, son mérite, son experience du monde ne sembloient pas le conduire à ce terme.

¶ Il est fort ordinaire d'avoir beaucoup d'esprit sans une grande érudition. Jamais il n'arrive d'avoir beaucoup d'érudition sans un grand esprit.

¶ Dans le siècle où nous vivons on ne se croit pas obligé d'estimer un homme par l'étendue de son esprit. Personne ne se veut

veut donner la peine d'approfondir son sçavoir ; s'il n'a le talent d'en imposer, il demeure inconnu.

Un esprit ne vaut que ce qu'il paroît. Faites un compliment à propos, ayez à commandement quelques bons mots, donnez place dans une conversation à de jolis recits, remplissez des bouts-rimez, hazardez un madrigal, un couplet de chanson, vous serez plus admiré que le Geomètre, le Philosophe, le Theologien; c'est le goût du monde.

On ne parleroit pas avec tant de froideur du merite de *Dorimon* s'il ne falloit deviner qu'il a de l'esprit.

¶ Un esprit solide ne passe pas aisément d'une extremité à l'autre : s'il change de sentiment, c'est la seule raison qui l'y détermine.

¶ Un homme d'esprit se trouve embarrassé avec celui qui en manque. S'il parle ingénieusement on ne l'entendra pas, s'il veut se mettre à la portée de cet ignorant, je doute qu'il puisse se rabaisser jusqu'à lui.

¶ Les hommes s'attachent à apprendre mille choses qu'il faudroit éternellement ignorer, & les plus sçavans en ignorent beaucoup qui ne sont pas inconnues aux moins instruits.

On vante la memoire prodigieuse d'un François qui sçait jusqu'à vingt langues. M'assureroit-on qu'il entende seulement la sienne ?

Dés que je sçaurai parfaitement ma langue, si j'ay du temps de reste je le donnerai à l'étude de quelqu'autre. Je ne risque rien de parler de la sorte, la vie d'un mortel peut-elle suffire à apprendre une chose comme il faut?

Teocrine receu Bachelier depuis quatre jours se propose d'étudier le grec & l'Hebreu, afin de mieux entendre le texte original de l'Ecriture. Espere-t-il se rendre plus habile que les Docteurs qui l'ont précédé? Qu'il profite de leurs lumieres, il éclaircira en quelques années ce que seize cens ans de recherche ont à peine débrouillé.

¶ Si l'usage étoit de parler en France Grec, Latin, Allemand, Espagnol, j'aurois l'ambition d'étudier promptement ces langues. Par tout on entend le François, on le parle, on écrit en cette langue, que servent donc les autres?

Vous aurez un Panegyrique à faire, vous serez nommé pour prononcer une Oraison funebre dans une assemblée de gens éloquents où on ne s'explique qu'en latin. Comment vous tirerez-vous de cet embarras, si vous ne le sçavez en perfection? Belle objection que vous nous faites, pourroit repondre *Arsene*! Les maîtres és Arts, les Recteurs ne viennent-ils pas alors à nôtre secours?

¶ L'ignorance de plusieurs qui avec l'unique talent d'une heureuse memoire veulent

lent parler en public, augmente fort à propos le recours de quelques sçavans pauvres.

Je ne voudrois pas être chargé de prononcer en toute ma vie autant de Sermons qu'il s'en debite en un Carême à Paris par de jeunes Orateurs, qui ne sçavent que se faire honneur du travail d'autrui.

Si les copistes étoient bannis d'un Etat, le Clergé les reclameroit bientôt. C'est assez aux Abbez de qualité d'apprendre un discours de trois quarts d'heure, sans qu'ils soient obligez de le faire eux-mêmes.

¶ La science a ses bornes, l'ignorance n'est pas generale. Les Sçavans peuvent aussi penser juste.

¶ Sçavoir tant de choses, c'est comme si l'on ne sçavoit rien. Les idées sont tellement confuses, qu'à moins que d'avoir l'art de les démêler, le grand sçavoir nuit plus qu'il ne fait honneur.

¶ *Mondor* avoit cinquante mille écus de rente, il s'est ruiné & a ruiné ses amis. On ne l'accuse ni de galanterie ni de débauche. A quel jeu a-t-il perdu ce gros patrimoine? Il a voulu faire le Chymiste, & s'est réduit à la mendicité.

¶ Les Sçavans cherchent moins à s'instruire de leurs devoirs, qu'à satisfaire l'amour propre. Le Philosophe s'applique à developper les secrets de la nature, au lieu d'étudier les mouvemens de son cœur. Le Juriste consacre une infinité de veilles à apren-

prendre les règles de la justice, rarement à l'exercer. Le Theologien ne songe pas tant à profiter de la grace qu'à en connoître les differens effets; est-ce là l'usage que nous devrions faire de la science?

¶ Les Philosophes anciens parloient plus de la nature des Dieux que de la nature des choses. Les modernes laissent aux Theologiens le soin de parler de Dieu, & s'appliquent uniquement à la découverte des principes naturels; en font-ils mieux?

Un homme qui se défie de ses lumieres est plus proche de la verité qu'un sçavant superbe qui croit sa raison infailible. Celui-là craint de se tromper & il arrivera qu'il ne se trompe pas; celui-cy s'est déjà trompé, en ne convenant point de l'incertitude de ses connoissances.

¶ Il n'appartient qu'aux sçavans de ne se point lasser d'apprendre; plus ils sçavent, plus ils ont l'ambition de ne rien ignorer. Ceux qui ne connoissent pas le prix de la science, fuyent le travail. L'habile Mathematicien est toujours dans les figures, l'ignorant erre d'objet en objet, & se contente d'effleurer les choses difficiles.

Le bon Musicien compose sans relâche, le mauvais se borne à certaines cadences que l'habitude lui rend aisées.

¶ Le subtil Philophe creuse les difficultez, le demi-sçavant les touche legerement.

¶ Les

¶ Les sciences ne s'apprennent pas d'abord. Aux longues études, aux pénibles veilles le succès est réservé.

Tous les beaux arts ont quelque chose de difficile qui ne se fait sentir qu'aux connoisseurs, & qu'à ceux qui, pour ainsi parler, les voient de près. Les personnes médiocrement habiles qui ne les regardent que de loin, se flatent d'y arriver sans peine. Comparons les premiers à des voyageurs, qui plus ils approchent d'une montagne, plus ils la trouvent escarpée; le second à ces mêmes voyageurs, qui plus ils en étoient éloignés, moins ils la croyoient rude.

Il y a, dites-vous, trente ans que *Philante* s'applique à la lecture des anciens Philosophes; ce n'est que d'aujourd'hui qu'il combat le Pirrhonisme. D'où vient? vous demanderai-je, plusieurs ne l'ont-ils pas contesté? C'est qu'ils n'avoient pas les lumières de *Philante*. Plus on fouille, plus on découvre du difficile dans ce qui s'oppose au sentiment que l'on protège: si *Philante* n'avoit étudié que vingt ans, il seroit encore Pyrrhonien.

¶ Socrate prié de dire s'il pensoit qu'un certain Prince fût heureux environné de grandeur & de gloire; avant que de répondre il demanda *quelle étoit la science & la vertu de ce Prince.*

Mille fois on nous l'a dit, Le bonheur n'est point attaché aux grandes conditions.

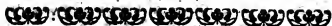
Quel-

Quelle estime puis-je faire d'un Prince, qui n'a ni science ni vertu ? Lui-même peut-il se croire heureux s'il est dans l'ignorance des belles choses, & hors des bonnes.

La science qui a fait le bonheur des Philosophes, est par cet endroit plus nécessaire aux Grands qu'on ne pense ; elle est glorieuse aux Princes heureux, elle est capable d'adoucir le chagrin des plus infortunez. La science donne des loix de moderation dans les hautes fortunes, & des bornes au désespoir dans les durables adversitez.

Un Grand qui sçait, trouve plus de plaisir à lire les livres de Seneque, qu'à se repaître les yeux & les oreilles par les charmes d'une simphonie ravissante, d'un spectacle délicieux.

Aristarque rebelle aux volontez de son pere qui en vouloit faire un bon Financier, suit l'inclination qu'il a pour les lettres. Mauvais parti, s'écrie toute sa famille ! On pâlit sur les livres, on se rend malade à force d'écrire, l'on meurt dans la fleur de sa jeunesse : tant mieux pour moi, répondrais-je si j'étois *Aristarque* : Du moins aurai-je vécu.



LES AUTEURS.

ON est revenu de la fausse subtilité d'un Auteur, qui se fait imprimer, à ce qu'il dit, par obéissance. Un ami ne va point sans nôtre consentement faire les frais d'une impression, ni nous exposer malgré nous à la censure.

Belus nous oblige de lui sçavoir bon gré des motifs indispensables qu'il a de produire ses Satyres. Il y a de la tyrannie à faire dépendre l'équité de ses lecteurs d'une approbation qu'il n'a pas méritée.

¶ *Menalque* prevenu de lui-même se propose d'enrichir les bibliothèques d'un volume de sa façon, il écrit sans consulter personne de ses amis. Seul & favorable juge de ses ouvrages, il les porte enfin chez un Libraire connu. Le titre en est éblouissant, quelques endroits en sont bons : on lui fait enfin des offres de son manuscrit, il les accepte ; & content plus qu'on ne peut dire il médite déjà le projet d'un second & d'un troisième livre. Le premier est entre les mains de l'Examineur préposé qui, accoutumé d'approuver les choses mauvaises, pourvu qu'elles n'intéressent pas autrement le public, délivre son certificat. Le Libraire, mais c'est trop tard, commence à réfléchir sur les conditions de son traité. Prevoiant que de deux mille exemplaires qu'il s'est en-

engagé de tirer, il n'en fera peut-être pas debité cinquante, il renonce à l'impression du Livre, aime mieux perdre & son privilege & son argent, que de risquer de plus gros frais. Menalque n'est-il pas obligé à restitution? il ne faut pas être trop fin caluiste pour le décider.

¶ Chaque Auteur a ses partisans, & ses ennemis; du credit des uns ou de l'envie des autres dépend la destinée d'un Livre. Les productions nouvelles bonnes ou mauvaises ne sont ni universellement condamnées ni généralement applaudies; j'en viens de dire la cause.

¶ Le sort d'un Auteur qui commence mal est de mal finir. Tel a fait une méchante preface qui a mis à son ouvrage une conclusion détestable.

¶ *Capis* a fait un Livre d'un grosseur, je voudrois dire d'une bonté raisonnable, la preface en est admirée; je suis fâché qu'elle ne soit pas de lui.

¶ Si quelques Ecrivains de notre temps étoient devenus Papes, on n'auroit pas tant disputé sur l'infailibilité.

¶ On me demandoit dernièrement ce que je trouvois de bon dans les écrits de *Softrus*, je répondis qu'il avoit eu envie de bien faire.

¶ Tantôt une preface est trop courte, & par là inutile; tantôt trop longue, & elle ennûie. Une épître dédicatoire ne fait qu'exciter l'envie des faiseurs de panegiriques.

Une table embrouillée plus qu'elle n'éclaircit. En supprimant ces trois choses on s'épargne du travail, & un Livre n'en est pas moins estimé.

La préface est vôtre écueil, disois-je librement à un de mes amis homme de Lettres. Faites un Livre où il n'y ait ni table ni préface, ni épître dedicatoire, vous serez sûr de plaire à mille gens qui se plaignent que ces trois articles font la moitié d'un ouvrage; il profita de mon conseil, & se souvint que l'exemple de L... pouvoit l'autoriser.

¶ Le titre d'un Livre doit beaucoup promettre, l'ouvrage doit encore plus donner.

Que je me suis de fois en ma vie repenti d'avoir acheté un Livre sur la bonne foid d'un titre magnifique! Dieu veuille que le mien n'ait pas causé de tels repentirs.

¶ Est-il bien fait de mettre son nom à un Ouvrage? Oûi, si l'on a quelque aveu parmi les gens d'esprit; jusques là, non. *Xanippe* a pourtant mis le sien en gros caracteres à la tête de ses œuvres. L'a-t-elle fait à son premier ouvrage? La modestie comme toute autre chose a ses bornes; si vous trouvez qu'elle soit blâmable, profitez de sa faute.

¶ Une cinquième édition m'est garant du succès d'un Livre; la huitième me cautionne qu'il n'en est point fait de meilleur.

¶ Il y a des Auteurs chez qui les bonnes & les mauvaises choses sont tellement mêlées qu'on se brouille & qu'on se reconcilie

à tout moment avec eux ; c'est une nécessité.

Les Ouvrages de quelques-uns de nos écrivains portent le caractère de legereté attaché à leur nation, tantôt ils soutiennent une opinion, peu après ils la combattent, leur jugement ne se fixe point.

¶ Bien écrire & bien parler sont deux talens trop différens pour se trouver dans une même personne. On expose en conversation tout ce qui se présente à l'esprit sans faire choix de ses pensées : l'homme de cabinet se rend plus exact, il se défie de la fertilité de son imagination, & croit qu'une pensée pour valoir quelque chose, doit aussi lui coûter quelque chose.

Un ouvrage chrétien doit se sentir de la pureté du christianisme, elle ne doit pas même être bannie d'un ouvrage profane. Qu'on voie dans le premier que l'Auteur n'a voulu parler que de Dieu & de ses mystères ; qu'on reconnoisse dans le second qu'il sçait faire un saint usage de tout, & qu'il n'a travaillé que par de bons motifs.

Nous avons des Livres de morale si beaux, si noblement écrits, qu'ils ne laissent à desirer que le prompt changement de ceux qui les lisent.

Malipe en écrivant sur une matiere de Religion a laissé tout à dire à ceux qui traiteront le même sujet ; pourquoi fort-il de son talent, il pouvoit nous donner un fort

bon traité de Phisique: la Theologie n'est pas son bel endroit.

J'estime les romans bien écrits, j'en ai lu quelques-uns avec plaisir, cela ne dit pas que je voulusse les avoir faits.

Un faiseur de romans, un Poëte critique, l'Auteur d'un Livre dangereux se font promptement afficher aux endroits les plus remarquables de la ville. Il n'y a pas jusqu'aux portiques des Temples qui ne soient décorés de leurs superbes placars. On revere leur genie, on avoüe leurs ouvrages. Il arrive à N... d'écrire une fois en sa vie, ce n'est ni une histoire galante, ni une mordante satire, personne n'achete son Livre, personne ne se veut donner la peine de le lire; c'est que son ouvrage est chrétien.

¶ On auroit tort de reprocher à quelques modernes qu'il n'y a rien de nouveau dans leurs productions; plusieurs, le nombre en est petit, devoient à eux mêmes ce qu'ils ont écrit.

Le public n'admire point un Auteur qui ne lui apprend rien de nouveau, c'est vôtre faute. Quittez le dessein de faire un Livre, si vous ne sçavez pas donner à vos pensées la grace de la nouveauté.

¶ Peu sçavent tirer avantage des lumieres des anciens il faut étudier le goût de son siècle. Des qu'un Auteur a en tête de copier, il court risque de s'égarer, & sort infailliblement de la voie qui conduit à l'aprobation.

Ce

Ce qu'on appelle imitation en fait d'ouvrages d'esprit, n'est ordinairement qu'un vol bien déguisé, un honnête larcin.

¶ C'est un effort glorieux que de se proposer les grans hommes pour modele. Quand même on ne les attraperoit pas, ou qu'on ne les suivroit que de loin, il suffit de marcher dans leur carrière pour n'avoir pas en vain travaillé.

Ceux qui desormais feront des tragedies ne s'estimeroient-ils pas heureux d'être appelez de petits *Corneilles*, les *Demarêts*, les *Collasses*, de petits *Lullis* les B. les R. de petits *Despreaux*.

La Bruyere ne se croyoit pas deshonoré qu'on l'appellât le petit *Theophraste*: je me rejouirois fort d'être nommé le petit *La Bruyere*.

¶ Faire reproche aux modernes de ce qu'ils ne sont ni si fins ni si élevez que les anciens, c'est avoir un amour dereglé pour l'antiquité: à parler sans passion on trouvera que les modernes les suivent de bien près.

Nous devons avoir de la veneration pour ceux qui ont fait de si belles découvertes dans les sciences; mais elle ne doit pas nous aveugler sur le merite de ceux qui ont profité de leurs leçons, qui même ont encheri sur leurs connoissances. Cela se peut dire à la loüange d'un siècle où il a paru tant de beaux esprits qu'on pourroit douter si dans celui d'*Auguste* il y en avoit davantage: les gens idolâtres de

l'antiquité me blâmeront de parler ainsi. Après *Cicéron, Virgile, Horace*, ils n'estiment personne, ils ne les estimeront pas même s'ils avoient eu le malheur de naître dans ces derniers temps, parce qu'ils ont résolu de contrebalancer le goût des modernes.

¶ En matière d'éloquence il y a des choses qui veulent être traitées avec grandeur, d'autres où la simplicité du stile produit une majestueuse bienséance. N'ayez point l'ambition de vous élever au dessus de votre sujet.

Cet amas de figures, cette confusion d'ornemens repandus dans les ouvrages nouveaux font voir que l'éloquence profane est adonnée au luxe, qu'elle aime le faste : l'éloquence chrétienne est plus modérée, plus simple, plus naturelle.

¶ Trop d'esprit dans un Ouvrage est une espèce de défaut : je ne trouve que celui là dans S. Evremont. N'affectez plus *Mucie* de briller par tout ; l'attention du Lecteur est fatiguée par le nombre des pensées, il est à-propos de lui laisser prendre haleine.

Que sert d'être si guindé dans ses expressions, si compassé dans ses phrases ? Un Auteur doit se mettre à la portée de tout le monde.

J'enrage, pardonnez cette expression à mon dépit, quand en lisant un nouveau Livre, il faut qu'à tout moment je consulte FURETIERE OU RICHELET. Les Auteurs d'au-

d'aujourd'hui prennent à tâche de se servir de termes rares, extraordinaires, inconnus. Encore si on étoit assuré d'en trouver l'explication ; mais ils partent la plupart de leur genie ; que ne metent-ils un commentaire à la marge pour soulager l'esprit vainement gêné des Lecteurs.

Geux qui ont écrit au commencement de ce siècle ne s'entendent presque plus, leurs termes ont vieilli. Ceux qui écrivent à present ne s'entendent guere mieux, leurs mots ne sont pas assez établis.

¶ Les *Arpins*, les *Floris* crient au meurtre, ils se plaignent qu'on les pille, qu'on les vole, comme s'ils étoient gens volables ; je ne me flate pas d'être à couvert de leurs plaintes : Pour peu qu'ils s'opiniâtrent contre moy, je les prierai de me dire leurs qualitez, afin de les mettre à la place que j'avois destiné pour mon nom, puis-je leur faire une meilleure condition ?

¶ On auroit mauvaise grace de rejeter comme indigne d'écrire un homme d'armée ou un homme du monde. Nos plus beaux Livres sur la morale nous les tenons des premiers Ministres des plus illustres Princes. C'est de quoi faire rougir une infinité de personnes, dont l'étude se borne à se rendre impenetrables. Ce n'est point un mystere de la foi qu'ils travaillent à nous développer, leur art consiste à l'envelopper dans des difficultez toujours nouvelles dont la Scolasti-

que s'honore, & qui au lieu d'édifier le disciple le rendent curieux, avide, incrédule.

Les gens du monde ne sont pas tous ignorans, il y a quelquefois sous le manteau d'écarterlate plus de science, que sous la longueur affreuse d'une robe de Docteur bien vanté.

¶ Le Ciel nous donne à tous au premier moment de nôtre naissance une certaine étendue de jugement, qui perfectionnée par l'éducation & par le commerce du monde nous rend capables de juger des plus belles choses. Les gens qui ne sont aidez que de ces lumieres ne sçavent pas à la vérité tout à fait pourquoi ils applaudissent à un endroit plutôt qu'à un autre. Leur ame est surprise, leurs oreilles se trouvent charmées, & insensiblement ils se portent à Dieu: cela est beau, cela plaît.

Les femmes n'ont que ce bon goût naturel: la plupart des gens de qualité qui de bonne heure ont suivi la guerre ou la Cour n'ont que cette délicatesse de genie qu'on acquiert dans les assemblées polies; & néanmoins ils se trompent si peu dans leur maniere de juger qu'on s'en rapporte volontiers à ce qu'ils pensent.

La défense que fit un critique moderne aux cavaliers de juger des pieces de Theatre me revolta beaucoup. Le bon sens à mon avis ne devient point étranger à qui embrasse la profession des armes: qu'on leur de-
fende

fende j'y consens, de decider d'une loi de Justinien, d'un point de religion, quoy qu'il le falût permettre à quelques uns, ces sciences abstraites, sublimes, élevées passent les esprits qui ne sont pas sortifiez par une étude profonde : n'est-il question que de parler sur une Comedie, sur une Tragedie, sur le geste d'un Acteur ou sur l'organe d'un Musicien, de bonne foi cette defense est trop rigoureuse.

Il ne seroit donc permis qu'aux Poëtes & aux Musiciens d'assister aux spectacles : ceux là examineroient la cadence des vers, & admireroient les endroits touchans ; ceux ci battroient la mesure & décideroient de la simphonie ; les autres en seroient exclus. Heureusement le critique n'avoit pas droit de juger en dernier ressort, car moi qui aime passionnément la musique, & qui graces au ciel ne suis ni Poëte ni Musicien, j'aurois eu le chagrin de me voir banni d'un lieu, où je ne goûte pas de petits plaisirs, pourvu qu'on me laissât dire ce que je pense.

¶ S'il n'appartenoit qu'à *Corneille* de juger d'une piece serieuse, qu'à *Lambert* de trouver bon ou de blâmer un morceau de musique, les habiles seroient à plaindre, ils n'auroient travaillé que pour eux. En vain dans de magnifiques avertissemens nous auroient ils exposé qu'ils sacrifioient au public leurs veilles & leurs travaux, qu'ils cherchoient à instruire les uns, à plaire aux au-

tres, & qu'à la censure de tous ils soumettoient leurs ouvrages.

Quelque fine que soit l'intrigue d'une piece, quelque misterieux qu'en soit le denouement, le bon sens est d'un grand secours: avec lui on peut juger de tout. MALHERBE demandoit à sa servante ce qu'elle pensoit de ses vers, LULLI se réjouissoit d'apprendre que ses airs servoient d'habillement aux vaudevilles: sommes-nous plus delicats que nos maîtres?

Si dans un ouvrage rien ne plaît à un esprit commun, tant pis pour l'Auteur; une pensée qui d'une maniere ou d'une autre ne frappe pas tout le monde, n'est pas belle assurément.

Le petit peuple & le sçavant monde conviennent également du merite de quelques uns de nos Orateurs, les ignorans aussi bien que les Lecteurs rafinez rejettent les productions d'un Auteur insipide; ce qui est beau, je le repete, frappe d'abord, ce qui ne l'est pas choque aussi-tôt: la difference consiste dans la raison que donne le sçavant de son jugement, & dans le je ne sçai quoi qui me déplaît de l'ignorant.

¶ Naturellement on n'a pas de curiosité pour les ouvrages d'un Auteur qui vit encore, seroit-ce parce qu'alors on les croit imparfaits, l'Auteur y pouvant toujours ajouter?

¶ Bien des gens ne goûtent pas PASCAL
autant

autant qu'il doit estre goûté, j'en devine la cause; pour le lire avec plaisir il faut avoir autant d'esprit qu'il y en a dans ses pensées, ou du moins estre capable de réfléchir solidement.

¶ Un Ouvrage qu'aura fait un bel esprit pourra devenir l'écueil de sa réputation.

Ceux là agissent avec adresse qui se conservent le nom de sçavans en ne faisant rien de ce que font les autres pour l'aquerir; tant qu'un homme qu'on croit d'ailleurs en état de se distinguer par l'eslor d'un Livre difere d'écrire, on a de luy une haute estime; l'a-t-il fait, sa réputation échoue; on attendoit de luy plus qu'il n'a montré.

Je trouve admirable la politique de *Basile* qui laisse le Public dans l'attente de quelque chose de grand, & qui après avoir long temps promis refuse de donner: il n'y a qu'en cela que je permets à un homme de manquer à sa parole, je l'excuserois même d'être parjure. Continuez, *Basile*, de prononcer vous parlez bien, évitez de vous faire imprimer; vous n'en ferez que plus estimé,

On ne pardonne rien à un Auteur de réputation; plus il a reussi, plus on se fait le goût difficile à ses ouvrages, on lui ôte jusqu'à la liberté d'écrire comme auparavant, & on exige de lui un raffinement perpétuel.

¶ Si nous croyons que par un premier ou un seul Ouvrage on puisse se faire le

nom de bel esprit, desabusons nous. Nous serions trop heureux qu'un second & un troisieme ne fussent pas inutilement hazardez. Combien ont été siflez à leur coup d'essai, qui se sont vus ensuite honorez d'une approbation publique ? Ceux qui ont du talent peuvent esperer le même sort.

¶ J'aime un discours naturel, & celui là ne me plait pas qui affecte de me plaire.

Il est fort ordinaire de déplaire en voulant trop se rendre agreable: les faiseurs de pointe sont sujets à cet accident.

Ce qui est écrit sans facilité, ce qui est conçu avec effort, quelque bien pensé qu'il soit, est denué d'agrément, il ne suffit pas d'entrevoir de l'esprit dans un ouvrage, il y faut de l'ordre.

L'esprit & le feu naissent où l'art manque. Quiconque écrit sans methode n'est certainement point goûté. Le défaut de propreté dans le stile deshonne la vivacité de l'imagination.

Rien n'est beau, s'il n'a la grace du naturel: mais rien n'est parfait si l'art ne déguise adroitement la nature. Le point est de sçavoir duquel des deux peut emprunter davantage la perfection d'un Ouvrage. Dans de certaines pieces le naturel doit dominer, les autres demandent des embelissements étrangers.

Quoiqu'il faille du naturel dans les ouvrages d'esprit, la nature ne doit pas néanmoins

moins l'emporter si fort au dessus de l'art, qu'elle y paroisse sans ornement.

On ne veut point dans un tableau de nuditez grossieres : bien qu'on sçache que Cleopatre accordoit à Antoine les dernières faveurs, le peintre qui auroit ce sujet à traiter voilerait légèrement une partie de ces objets qui choqueroient la delicate vertu des spectateurs. Je demande la même reserve dans un écrivain.

Je trouve qu'il est plus difficile d'imiter VOITURE que de surpasser BALZAC, peu sçavent l'art d'écrire naturellement, & avec grace. Beaucoup ont ce stile pompeux, & cachent de grands défauts à la faveur de leurs grandes phrases.

¶ Les Poètes n'écrivent pas facilement en prose : ils ont une telle habitude de scander leurs vers que ne trouvant plus leur compte à mesurer leurs périodes il leur est impossible d'en faire deux ou trois de suite. *Vulp* au jugement du Public très habile ne peut venir à bout de ses prefaces : après qu'il les a faites en vers un de ses amis les met en prose : que ne les laisse-t-il dans leur premier état, on les trouveroit meilleures.

Les Poètes se servent du privilege qu'ils ont d'outrer les choses.

La Poësie tolere l'hyperbole, la prose est ennemie de l'exageration.

On peut dire des Poètes qu'ils corrompent

pent leur imagination, pour abuser criminellement la posterité.

¶ Il n'est pas defendu à un Auteur de compter en secret les ſçavans de ſon ſiecle, d'admettre dans ce rang qui il lui plaît; comme il peut ſe tromper, il ſeroit dangereux de ne montrer au Public que ceux en faveur de qui il s'eſt prevenu. Nous en voyons qui diſent hardiment, Il n'y a que celui-ci qui parle bien, que cet autre qui poſſède l'art d'écrire delicatement. Ces déciſions ſont bonnes dans un manuſcrit, que peu de perſonnes liſent; dans un imprimé elles ſont odieuſes.

¶ Un Auteur tarit à force d'écrire, l'eſprit ſe ſèche ſi on ne lui donne le temps de recouvrer ſa premiere fertilité par des bonnes lectures. Il faut laiſſer de l'intervalle entre un premier & un ſecond livre.

Plus on a de facilité à compoſer, plus on doit ſe défier de la ſecondité de ſon genie, cette heureuſe abondance doit être ſuſpecte: il eſt rare que ce qui coûte peu vaille beaucoup.

Je ne puis gagner ſur moi de n'écrire que dans un genre. Quand la Morale me plaît, je m'y applique, quand la galanterie me deſennuie, je m'en occupe. Tantôt je ſuis ſerieux, tantôt je ſuis critique. Je tremble en verité dans le peu d'apparence qu'il y a de remplir des goûts ſi oppoſez.

¶ Tout eſt devenu venal juſqu'à la ſcience

science & aux Livres. Pourquoi pensez-vous que ce Libraire vous demande tant d'un Livre qu'il vous vend ; c'est que lui-même l'a déjà païé bien cher à l'Auteur ?

Les bons Auteurs ne se piquent pas plus de desintéressement que les autres. L'honneur est une de leurs fins, l'argent la principale. Je doute que C. . . ait toujours également envisagé la reputation, lorsque ses pièces ont commencé à lui valoir mille écus.

Un Auteur mercenaire est méprisable : si son ouvrage est bon, cela ne m'empêchera pas de l'approuver.

Si la nécessité m'avoit réduit à la nécessité de travailler pour de l'argent, j'aurois assez aimé le métier de généalogiste ; en est-il de plus lucratif dans ce siècle où l'on donne plus que jamais dans la fausse noblesse ? Un roturier qu'on a le secret de faire Gentilhomme, se fait libéral & prodigue.

¶ C'est une espèce de fureur que la passion d'écrire. Il y en a pour qui ne le point faire seroit une mortification cruelle. Qui leur défendrait de composer sous peine de mort ne pourroit pas s'assurer de leur obéissance, tant est furieuse la manie qu'ils ont de multiplier des volumes.

Les Auteurs ont leur démon comme les avarés. Ainsi doit-on nommer la rage qui les possède de paroître à la tête d'un méchant ouvrage.

¶ Ne donnez jamais à penser que vous
avez

avez voulu poursuivre le travail d'autrui. Vous risquerez moins d'être Auteur que de commenter ou de traduire. Celui dont vous exposez les ouvrages est peut-être celebre dans la republique des Lettres; sçavez vous si l'estime qu'on a pour lui ne diminuera point celle qu'on auroit eüe pour vous? Le Public ne s'attend pas à une simple traduction, il croit que vous voulez encherir. S'estant formé de vous une gaande idée ne deviendrez-vous pas le jouet de sa critique, quand il connoitra que vous n'êtes pas cet homme dont il s'étoit fait un beau portrait?

Le Public n'a pas tort d'en vouloir à ces fortes de gens: car il arrive qu'on tâche d'éclipser par ses propres sentimens les pensées de l'Auteur. On s'aime trop pour renoncer au plaisir qu'il y a d'ajouter du sien à ce que des sçavans on dit. Le Traducteur est bien puni de sa témérité. Ce qu'il y a d'exquis dans l'ouvrage, on le lui attribue, le Public est-il injuste? Oüi, me direz vous? Mais qu'étoit-il necessaire de le prier d'en user ainsi. Ce tour estoit bon autrefois, il est usé maintenant, les Lecteurs ne sont plus dupes.

¶ S'il y avoit une inquisition au Parnasse, le Royaume des Muses n'en seroit que plus florissant.

Je pardonne plus volontiers à un homme qui après avoir esté puni, continuë le métier de filou, qu'à un Auteur qui s'obsti-

ne à travailler. On a toujours besoin d'argent, voila l'excuse du premier; il n'y a point de necessité de se traduire en ridicule, voila ce qui condamne le second.

¶ Le sage ne considere point le nombre des livres, il en regarde le prix; il les pese & ne les compte pas

L'homme sage qui craint pour ses écrits une mauvaise destinée, hesite à les produire; le fol & l'ignorant se precipitent; ils cherchent la gloire de beaucoup travailler & rien autre chose. Tous les mois ils vous donneront un volume; s'ils vivoient cent ans ils ne vous en donneroient pas un bon.

D'où vient que tant de gens tres capables de composer ne l'ont point fait? Leur raison vaut mieux que tous les Livres qu'ils auroient donné. Il n'est pas d'un homme prudent de ruiner par un écrit dont peu connoissent la finesse une reputation que trente années de travail auroient acquise.

¶ Je surprendrois bien des personnes, si je leur disois que l'Auteur de l'ouvrage en ce siècle le plus admiré a été dix ans au moins à le faire, & presque autant à balancer s'il le produiroit. Ce genre d'écrire est extraordinaire, lui disoit-on, vous aurez tous les critiques à dos. Le Livre est à peine affiché que les exemplaires en sont enlevés. Une seconde, une troisième, une quatrième édition paroissent; en un mot nous

nous attendons la neuvième : dites après cela qu'il n'y a pas un sort attaché aux Livres.



LA BONNE ET LA MAUVAISE FORTUNE.

LE pouvoir qu'on donne à la Fortune n'est rien, elle-même n'est qu'imaginaire.

Admettre un destin, une fortune, le hazard, le sort, c'est parler le langage des païens, ce qui arrive contre l'attente des hommes, n'arrive que par une secrète permission du Ciel. Tant d'empires détruits, tant de revers, tant de malheurs sont regardez comme les effets d'une fortune couroucée ; on se trompe, la fortune cette divinité chimérique n'y a aucune part. Nous devons reconnoître que Dieu permet toutes ces vicissitudes pour tenir les hommes dans la crainte.

¶ La Fortune eut autrefois des temples, elle a aujourd'hui de vrais adorateurs.

Nous ne sommes plus à la vérité dans ces temps où l'idolatrie consacroit des lieux publics au culte de la fortune. On se contente de lui rendre ses hommages en secret. L'ambition lui dresse des autels où on lui offre volontiers de l'encens.

¶ La fortune fait plus d'hypocrites que la religion n'en a. Si la piété n'étoit un acheminement à la faveur, comme l'esprit, la science, la valeur, le mérite, on verroit peu de devots.

¶ La fortune, dit-on, change les mœurs,

je crois plutôt qu'elle les découvre ; tant qu'on vit dans l'esperance de quelque avantage, on se concerte, on se compose, on se déguise, afin de mieux tromper ceux qui entreprennent nôtre élévation. Est-on parvenu à son but, on se montre tel que l'on est.

Cresus irréprochable dans un état privé en est à peine sorti qu'il n'y a point de vices qu'on ne lui puisse justement reprocher ; vous m'en demandez la raison, ne voiez vous pas qu'il n'a plus même interest de se contrefaire, sa fortune est faite, que lui importe de dissimuler davantage ?

Ne pensons pas que *Cresus* qui dans son élévation est un orgueilleux, un impitoiable, un avare, n'eût déjà les mêmes défauts : certainement il les avoit, mais il en arrêtoit l'éclat, il en suspendoit la violence : ses soumissions étoient le voile de son orgueil, sa douceur aparente cachoit sa dureté naturelle, des liberalitez necesaires confondoient son avarice. La fortune est venuë, elle a dévoilé les artifices de cet hipocrite, elle le découvre ce qu'il est.

Difons tout, bien des gens croiroient n'avoir pas changé de fortune s'il ne changeoient aussi de mœurs. On est entêté qu'il ne sied pas de pratiquer dans un poste illustre des vertus qui ne font de mise que dans l'obscurité. Cette erreur a pour partisans tous ceux qui parviennent.

¶ Que la fortune paroît bisarre dans ses

ses choix. Tels après de grans services rendus languissent dans une condition inconnue, pendant que d'autres sont recompensez d'une mediocre action de valeur, que la temerité aura produite; c'est le cours des choses humaines. Accoutumez que nous sommes à de pareils événemens je m'étonne qu'ils nous surprenent.*

La fortune a bien reçu des maledictions des hommes, depuis qu'ils connoissent l'extravagance de ses choix. Elle cache quelquefois parmi le peuple le Maître du monde; De ceux que nous voyons monter aux faîtes des grandeurs beaucoup ont été nos égaux & nos inférieurs. Ils ont trouvé du credit sans le chercher, malgré eux on les a fait puissans: c'est de quoi nous nous plaignons.

¶ Les anciens mettoient avec raison un miroir sous les pieds de la fortune; quand on est dans une situation glorieuse, on se fuit, on n'ose se regarder, ni s'appliquer à soi: trop de choses affoibliroient cette idée qu'on s'est formée de la prospérité; on fuit même de voir ceux qui ont été heureux, & qui ne le sont plus. Les malheurs d'autrui qui devroient guerir l'ambition, ne font hélas que l'irriter: l'ambitieux s' imagine la fortune comme une déesse constante qui ne voudroit pas lui être infidelle. Les mauvais événemens

il les croit éloignez, les bons succez il se les promet; peut on se flater jusqu'à ce point? Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir des courtisans disgraciez, des ministres devenus odieux, des grans rabaisiez ou par leur propre témérité ou par la bisfarrerie des Princes. Cet heureux ne voit rien de tout cela, il a mis le miroir sous ses pieds; pour le dire plus naturellement, il s'est aveuglé.

¶ Saluste dit que *la fortune domine en tout, qu'elle rend toutes choses celebres ou obscures plutôt par caprice que par raison*: cela est tres juste, ce qui suit ne l'est pas; elle ne peut donner ni ôter à personne l'habileté, la probité & les autres bonnes qualitez de l'ame. Je parle de la fortune selon l'idée qu'on en a dans le monde, toujours en supposant les principes que j'ay avancez: qui est-ce qui fait que cet homme une fois parvenu à une premiere dignité, se montre si ingenieux pour arriver au plus haut point d'honneur? Pourquoi cet autre déchu d'une place eminente, paroît-il incapable de se relever de sa chute? ce vertueux particulier s'est corrompu dans la faveur; cet homme d'affaires autrefois si intrigant, maintenant réduit à lui-même est sans genie, sans industrie; reconnoissons donc l'autorité de la fortune & sur les grandeurs & sur les grands.

Je ne vois rien qui soit plus au pouvoir de la fortune que la vertu. Les changemens qu'elle cause ne se bornant pas à faire
d'un

d'un indigne un puissant ; d'un sage & d'un vertueux elle fera un cruel & un impie, c'est son jeu ordinaire.

La fortune nous rend ingrats, denaturez, impitoiables; rarement fait-elle un ouvrage de grandeur, qu'elle ne produise un monstre de cruauté, & on niéra absolument que la vertu soit en son pouvoir?

¶ Les hommes voudroient que la fortune prevint leurs souhaits; ses retardemens les affligent. En un jour ils voudroient obtenir ces honneurs auxquels on n'arrive qu'après des années de travail; ils voudroient avoir aquis ces richesses aussi-tôt qu'ils les ont désirées. Ce n'est point l'ordre des choses du monde. Il faut du temps, pour en jouir, on ne les possède qu'un moment, on les perd d'abord. Voilà, si vous ne le sçavez pas, les regles de parvenir, & la durée des élévations.

¶ Il n'y a qu'une certaine ardeur qui nous rende dignes des graces de la fortune. Elle traite avec mépris ceux qui se relâchent, elle veut des gens actifs à qui l'estime de ses biens donne de l'empressement, sinon elle se fâche & devient l'ennemie d'un indifférent puni de sa froideur en refusant le succès à toutes ses entreprises.

Bien que nous voions qu'elle distribue ses faveurs à des hommes qui n'avoient pas cette ardeur à les mériter ne présumons rien de son indulgence. Alors elle signale

la générosité en récompensant par avance leurs soins à venir.

Personne n'est exempt de se donner de la peine pour faire sa fortune. Si on parvient sans travail, on ne se maintient qu'avec effort. L'un vaut l'autre.

Deux choses manquent à la fortune de la plupart. Aux uns il manque de l'avoir bien acquise, aux autres il manque d'en user sagement.

Je n'admire pas la fortune des riches, je n'admire que la manière dont ils en usent. Les louanges qu'on leur donne me déplaisent, si on ne me dit qu'ils y font paroître une modération insigne.

Que de gens élevez à qui il ne manque qu'une seule chose, justement celle dont leur bonheur dépend, c'est la modération.

Un rien contribué à notre agrandissement, un rien acheve de nous perdre. Avoir eu quelques complaisances pour un grand Seigneur, quelques assiduités, quelque empressement à son service, beaucoup n'en ont pas fait davantage qui sont parvenus ; autant sont tombez dans la disgrâce par un manque de conduite, une légère imprudence, un petit refroidissement d'égards.

S'endormir dans la prospérité, se fier sur ce que rien ne manquera, vivre dans un tranquille inalterable, dans un ravissement du cœur aux biens de la fortune, n'est-ce pas là un vrai Quiétisme ?

La

La

¶ La fortune ne donne rien, elle ne fait que prêter un tems : demain elle redemande à ses favoris ce qu'elle semble leur donner pour tousjours.

Les plus obscures nuits succedent aux plus beaux jours. L'orage fond dans le moment que le Ciel étoit le plus calme. Foible image des grandeurs du monde ! une prospérité ce semble inébranlable est renversée en moins de tems que je suis à le dire. Si le cours d'une vie longue, & delicieuse, si des années de plaisir, des siècles de bonheur ne sont comparez dans le Livre de la sagesse qu'à une ombre qui fuit, à un messager qui s'évanouit, à un navire qui fend les eaux rapides, à un oiseau dont on ne distingue point les traces, à une fleche qui divise subitement l'air ; à quoi comparerons nous des fortunes qui ne durent qu'une tres petite partie de la vie, quand je dirois, qui ne durent qu'un instant, l'experience seroit encore pour moi ?

¶ Quand nous tombons il y a ordinairement de nostre faute ; quand nous montons, il est rare que nous devions ce bonheur à nostre merite.

On a tort d'accuser dans sa deroute d'autres que soi. Nous nous plaignons de la malice des envieux, de la trop grande credulité du Prince ; nous representons des services oubliez, des belles actions negligées ; une disgrâce injuste, un long malheur ;
pouvons

pouvons-nous dire que nous ne l'aïons pas mérité ? Nos services sont-ils si considérables qu'ils doivent être éternellement récompensez ? Ces soins que nous exagérons, ces belles actions qui servent de pretexte à nos plaintes sont-elles si régulières qu'on n'ait rien à se reprocher ? Nous souffrons depuis long-temps, qu'avons nous fait pour ne plus souffrir ? Nos murmures continuels, nos médisances contre la conduite du Prince, nos efforts pour perdre nos plus intimes amis, sont-ce là les marques de nostre repentir ?

Se trouvera-t-il un courtisan que quelques mouvemens d'orgueil dans la prospérité, quelques murmures dans la disgrâce, quelque infidélité à l'égard de son maître ou de ses amis ne rendent coupable du renversement de sa fortune ?

¶ Que l'on est ingénieux à tracer de lugubres images de ses misères, afin d'y rendre les autres sensibles ! J'ay tout perdu, dit le malheureux, & la fortune ne m'a laissé qu'un desespoir cruel. Lors qu'on se desespere ainsi, ce n'est pas qu'on n'ait plus sujet d'espérer, c'est plustost qu'on craint un entier dépouillement de ses biens.

Les plus infortunez ne sont pas dans une telle situation, que leurs malheurs ne puissent augmenter ; si cela est, pourquoi dire qu'on a tout perdu ?

On n'est plus dans l'honneur, mais on

H

a du

a du bien; on n'a plus de bien, mais on a la santé; on n'a plus de santé, mais on a la connoissance de la verité. Que seroit ce si avec cette perte de reputation, cette privation de richesses, ce nombre de maladies, on ignoroit Dieu? jusqu'à là je ne crois pas de vrai malheur.

¶ Il n'y a point de chute mediocre pour les personnes élevées. S'ils tombent, ils tombent rudement, leurs secousses sont violentes, leur renversement fait un éclat furieux, & les peines qu'ils éprouvent dans la disgrâce surpassent les douceurs de leur première abondance. *Les puissants seront puissamment tourmentés.* Cette verité a lieu dans ce monde comme dans l'autre.

¶ On murmurerà contre moi, si j'entreprends de montrer combien on est malheureux de ne l'avoir jamais été. Rien n'est plus vrai, Seneque avant moi l'a dit. Personne n'a combattu son sentiment. Connoit-on les delices d'une prosperité qui n'a point été interrompue? Qu'on n'ait pas éprouvé les rigueurs de la mauvaise fortune, sçait-on la maniere de se gouverner dans un état heureux? non certes.

Ce n'est plus être dans le plaisir que de n'en jamais sortir; sans l'épreuve des momens fâcheux, on ne sent qu'à demi la douceur des bons.

L'experience des traverses qui naissent dans le monde accoutume à leur abord.

Aux heureux qui se sont fait une douce habitude de l'opulence, un mal léger est infiniment plus sensible qu'aux autres les plus dures afflictions. Ignorez-vous pourquoi ? je vais vous l'apprendre. Il faut alors acquiescer la patience, perdre cet amour de soi-même, se retrancher à une médiocrité jusques là inconnue, se réjouir de ses pertes, se faire un bonheur de ce qui sembloit insupportable ; tout cela coûte.

¶ Je plains ceux qui sont tousjours caressés de la fortune. Dans cet état de tranquillité les passions se éveillent, la cupidité prend le dessus, le cœur devient la maison de l'orgueil, on meurt dans cet assoupissement déplorable ; si l'on n'est frappé par l'adversité.

Les bons succès corrompent. Peu montent aux honneurs sans descendre d'autant de degrez de vertu. Peu conservent dans les hauts rangs cette inclination bienfaisante qui leur étoit naturelle. L'heureux ne se croit né que pour lui, & ne se rend utile qu'à lui seul.

Avant que d'arriver à ce poste qu'on occupe, on étoit ami de ses devoirs, la vertu s'est changée avec la fortune. Plus impie qu'auparavant vertueux, fier maintenant à l'excès, avare ou tout à fait prodigue ; on n'est plus ce qu'on étoit ; pour avoir ses premieres vertus l'adversité est nécessaire.

Ceux que la fortune abaisse, rentrent quelquefois en eux-mêmes ; ceux qu'elle favorise en sortent avec précipitation, &

n'y peuvent rentrer que par la disgrâce.

¶ Il y a une espece d'abondance dans le dépouillement de tous choses. Que manque-t-il à un homme qui n'a rien ! Tout. Et c'est cela qui le rend souverainement-riche, puisqu'il n'a point de tresors qui l'inquietent, d'honneurs dont la possession le trouble, de plaisirs dont la criminelle jouissance le tyrannise au dedans. Ce sentiment ne tombe pas sous l'imagination des personnes qui comptent pour peu l'avantage d'un cœur exempt de passions.

Dans l'amas des richesses il y a un fond de miseres inseparable, & un vuide affreux de satisfactions. Tout manque à un homme qui a tout. L'excès ne fait qu'augmenter sa convoitise. Plus il possède, plus il desire, ses souhaits l'embarrassent, ses jouissances ne l'assouvissent point, ce qu'il n'a pas lui fait envie, ce qu'il a ne le rend gueres plus content. Appellera-t-on de mon premier jugement ?

¶ Mille gens qui auroient perdu leur reputation, si la fortune leur étoit devenue favorable, la conservent tant qu'elle s'obstine à les persecuter. Il ne faut pas être trop fin politique pour en deviner la cause. Les bons evenemens amollissent certains ; d'autres s'opiniâtrant à braver leur destinée, soutiennent l'opinion qu'on a conçû de leur activité, de leur penetration.

L'adversité nous fait voir ce qu'est véritablement un homme ; elle developpe les gran-

grandeurs de son ame , la met dans son étendue , au lieu que la faveur nous montre seulement qu'il est heureux. Avant que *San-nion* tombât, connoissoit-on sa fermeté, son indifférence pour les choses d'éclat ? On le croyoit riche , puissant , & rien plus.

¶ Il faut plus de courage pour supporter, je ne dis pas les peines , mais les joies d'une éclatante fortune , que pour subir la cruauté d'un mauvais sort. Ici il n'y a point de peine qui n'ait ses douceurs, là il n'y a point de douceurs qui n'aient leur amertume. Le malheureux se console , si l'affliction s'écarte pour faire place à de petites joies ; celui au contraire qui croit que la fortune est obligée de lui être inviolablement fidèle , se fâche & se trouble ; il regarde comme une extrême infidélité de sa part la moindre contradiction qui lui est suscitée.

¶ Le malheur d'un homme d'esprit n'est jamais complet. Il trouve en lui même des ressources contre son desespoir. Les réflexions qu'il peut faire sur ses traverses, la manière dont il en parle, ces exemples d'infortune qu'il se met devant les yeux , ce tableau qu'il se fait des événemens du monde, la difficulté de parer les mauvais succès, l'impuissance de soutenir une grande prospérité, tout cela fait en lui un fond inépuisable de consolations qui manquent aux gens moins spirituels. Ceux qui prennent plaisir à se rendre agreable le spectacle du monde, à or-

ner cette figure de la vanité, se font de belles idées des douceurs qu'on y a, & ne peuvent moderer une douleur irritée par de si fortes exagerations.

Êtes-vous malheureux, faites-vous un si desagréable portrait des bonheurs presens, que vous puissiez vous convaincre qu'en les possédant vous n'aurez qu'un foible avantage.

¶ Se voit-on dans l'abondance, on s'aveugle sur ses propres besoins, on s'en fait d'imaginaires, on néglige les veritables; tombe-t-on, on s'aperçoit qu'on n'a pas pourvu aux nécessaires.

¶ Qui n'est point insolent dans la bonne fortune, souffrira volontiers la mauvaise. On sçait faire usage de ses disgraces, quand on n'a jamais abusé de la prosperité.

Autant qu'il y a de gloire à être sage dans les hautes fortunes, autant y a-t-il de mérite à être constant dans les mauvais succès.

¶ Les bons succès des ambitieux animent à entreprendre les mêmes choses qui les ont conduits à l'élévation. Mais leurs chûtes ne font pas craindre de semblables revers. Qui voit le credit de SEJAN, les richesses de CRESUS, le bonheur de JUGURTHA; travaille à devenir aussi puissant, aussi riche, aussi heureux, sans qu'on songe à se moderer dans un état élevé; quoi-qu'on voie la mort de Sejan, le supplice de Cresus, la honte & la captivité de tant d'autres.

¶ Les

¶ Les malheureux sont tournez en ridicules. Tout le monde en sçait comme moi la raison. On n'estime que ceux qui peuvent servir. On appelle merite l'adresse à se pousser, on nomme crime l'infortune.

¶ *Je ne sçai rien maintenant que ce que j'ai donné,* disoit Marc-Antoine, pour se consoler du changement de sa fortune. Les avantages de la generosité sont ignorez dans les tems heureux, on se croit bien appuyé dans la faveur; on neglige de se faire des amis; mais que l'on est rigoureusement puni de son avarice aux approches de l'adversité! Tout secours est necessaire, personne, ne s'offre à en donner. Ceux sur qui l'on a repandu mille graces, sont à peine touchez de la ruine de leur bienfaiteur: Que doit-on attendre de ceux qu'on a méprilez ou même desservis?



L'ORGUEIL ET L'AMBITION.

R IEN n'est plus insupportable que l'orgueil d'un homme que la faveur protege: sa bonne fortune le transporte, il est indocile & méprisant; on trouve moins d'accès auprès de lui qu'auprès d'un Prince, il se fait long-temps demander les graces qui dépendent lui, ne les accorde qu'à des sollicitations réitérées, qu'à des recommandations nombreuses.

L'orgueil des Grands se supporte plus aisément; la naissance peut justifier leur

fierté: comme on n'a avec eux aucune étroite familiarité, on ne s'étonne pas qu'ils se communiquent rarement. Mais on ne pardonne point à un homme qui joint aux défauts d'une éducation grossière ceux qu'on contracte dans un haut rang.

On se plaint du fier abord de ce juge qui du commerce a passé à la magistrature; on crie contre la dureté de ce Financier, qui du service aux partis n'a fait qu'un pas: il n'y a que pour ces gens-là à se rendre inaccessible.

¶ Un fanfaron s'enfle d'une bagatelle. Vous voyez aux appartemens le fils de *Santipar* regarder avec mépris quiconque n'a pas une veste pareille à la sienne. Un étourdi entre à l'Assomption avec une troupe de coquettes, Point de chaïses, s'écrie-t-il, point de chaïses! A quelque prix que ce soit j'en veux. On lui en apporte, il s'assied, & rit au nez de ceux qui sont debout. Un autre à la comédie prend place sur le theatre; parce qu'il a donné deux écus, il lance vers le parterre des yeux de dédain. Beaux sujets de vanité!

¶ Fut-il un siècle plus injuste? Le sçavant y est confondu avec l'ignorant, l'habile avec le fat: tel est le langage d'un Auteur prévenu de son mérite. On peut en general declamer contre les mœurs de son siècle, mais vouloir prouver son injustice par l'indifference qu'il nous marque: cela ne peut

peut partir que d'une vanité pedantesque.

¶ Les plus orgueilleux ne sçauroient approuver dans les autres ce caractère superbe. Plus nous sommes enflés de nous-mêmes, plus la presumption d'autrui nous déplaît. Piqué de l'emporter au dessus de tous, on ne souffre pas volontiers les efforts qu'ils font pour l'emporter sur nous.

¶ Les malheureux ont tort de faire les glorieux. C'est un dépit superbe qui leur fait dire qu'ils se passeront de chacun. Dans les disgraces de la vie on a besoin de tout le monde, des uns pour consoler, des autres pour remedier plus efficacement aux maux dont on se plaint.

Je pardonne plutôt la presumption aux malheureux qu'à ceux qui sont dans la prosperité. C'est une consolation qu'il ne faut pas refuser aux premiers: dans ceux-ci c'est un orgueil qu'on ne peut goûter, j'ai du malheur & il me semble que je ne me le suis point attiré; ceux-là parlent ainsi. Peut-être est-il vrai. Je suis devenu grand, & je ne meritois pas moins, disent les derniers: quelle plus injuste presumption?

¶ Il nous semble que nous aurons assez de force, pour résister à toutes ces passions maîtresses qui s'emparent du cœur des heureux. Défions-nous de nos belles résolutions, nous sommes orgueilleux en nous promettant de ne le pas être.

Tout ce qui peut exciter l'admiration,

excite aussi nos desirs. Nous souhaitons la grandeur pour avoir part aux louanges qu'on donne aux Grands. Si on nous les refusoit, nôtre ambition seroit déconcertée au milieu de l'abondance & des plaisirs.

Si l'ambitieux manquoit d'admirateurs, sa passion se refroidiroit bien-tôt.

¶ Un homme que l'orgueil domine, prétend justifier sa temerité en lui donnant le nom de bienfaisance.

¶ Plusieurs Historiens remarquent que dans les anciens triomphes deux hommes precedoient le chariot du vainqueur. L'un portoit une tête de mort, l'autre l'image d'un Paon, redisant plusieurs fois, *Souviens-toi que tu es homme*, comme s'ils eussent voulu donner à entendre au Héros, qu'il deviendroit plus hideux que cette tête de mort s'il étoit aussi orgueilleux que ce paon. Salutaire pensée dans un jour de triomphe! Un Roi qui n'entendrait chanter que ses belles actions, seroit transporté de vanité, une reflexion sur la mort est alors un contre-poids bien nécessaire.

Si on me permettoit de découvrir le sens de ces paroles, *Souviens-toi que tu es homme*: je dirois ce que la flatterie n'osa jamais prononcer: *Songez que vous êtes homme*, c'est-à-dire, songez que cette gloire qui vous accompagne s'évanouira tout d'un coup. Les titres dont on vous honore sont vains; avec eux vous passerez, comme eux vous disparaî-

paroîtrez; demain peut-être vous obéirez à ceux à qui vous commandez. *Songez que vous êtes homme*, c'est-à-dire, convainquez-vous puissamment qu'il n'y a point de fond à établir sur ce qui brille à vos yeux avec tant d'éclat; ces autels qu'on vous érige, ces statues qu'on dresse à votre mémoire seront de peu de durée, & vous durerez encore moins. *Songez que vous êtes homme*, c'est-à-dire songez qu'entre vous & le dernier de vos sujets il n'y a qu'une différence légère; la mort triomphera de vous plus fierement que vous ne triomphez de vos ennemis, elle ensevelira dans le tombeau & votre puissance & vos grandeurs. Voilà ce qu'on vouloit dire à des Heros payens. Cette parole adressée à un Roi Chrétien à un sens plus étendu. *Le faire souvenir qu'il est homme*, c'est lui dire qu'il doit penser que Dieu lui demandera compte de l'usage de son pouvoir, de ses richesses, de ses honneurs; c'est lui dire que quelque grand qu'il soit, il ne l'est devant Dieu qu'autant qu'il s'abaisse à ses propres yeux.

Cette reflexion est juste, & ne sera pas la plus goûtée, je m'y attends.

¶ Je ne défens pas aux Grands l'amour de la gloire, je condamne seulement l'excès d'ambition qui les porte à en acquérir une fausse & criminelle. *Je ne suis pas venu en Perse pour y trouver des trésors*, disoit Alexandre à Parmenion, *j'y suis venu pour y*

chercher de la gloire ; prens les richesses & laisse moi tout l'honneur. Cette parole semble belle dans la bouche d'un Roi payen , dont l'avarice ne pouvoit se guerir que par l'ambition. Mépriser les richesses est un chose digne d'un grand cœur , mais les mépriser sans rejeter la louange de ce mépris , à cela se bornoit la vertu des anciens heros , vertu qui n'est pas exempte de reproche. On appelleroit orgueilleux un Prince qui tiendrait aujourd'hui ce langage ; on l'admira dans Alexandre , on loüa son courage , on applaudit à son désintéressement : le flatteur n'alla pas plus loin.

La religion qui nous donne une idée précise de la vertu , nous fait découvrir dans cette conduite d'Alexandre des défauts grossiers. On y remarque un desir immodéré de paroître grand ; une estime idolâtre de soi-même , un mépris general de tous les autres , le christianisme n'admet point de telles vertus.

¶ L'ambitieux s'attribuë le bonheur des événemens , & rejette sur une fortune imaginaire la fatalité des entreprises.

¶ Vouloir les premieres places sans réflexion sur l'étendue de son merite , sans discernement de ses talens , sans aveu de son incapacité , c'est le caractere de l'ambitieux.

¶ On est souvent contraint de se tenir dans la mediocrité , après avoir donné à son ambition un essor inutile.

¶ Un

¶ Un Préteur Romain Gouverneur de la Lybie envoya à Marius un député pour lui faire défense de mettre le pied dans sa province. Marius lui répondit : *Tu diras à Sextilius que tu as vu Marius assis entre les ruines de Carthage.* Que ce spectacle devoit paroître affreux à l'ambition ! qu'il étoit capable de confondre l'orgueil d'un mortel audacieux ! Voir l'heureux Marius devenir le jouet de la fortune, qui oseroit après cela se fier à sa constance ? Il se donnoit pour exemple de sa perfidie ? de ces ruines où il étoit il prêchoit éloquemment les ambitieux : où sont ceux qui ont profité de ses leçons ? Marius assis entre les ruines de Carthage, un fier vainqueur réduit au malheur des vaincus, le maître du monde sans force, la plus puissante ville ensevelie dans ses fondemens ! Qu'on a mauvaise grace de se croire inébranlable dans la prospérité !

¶ On ne regarde pas les autres dans ses belles actions, on ne regarde que soi-même. Ce n'est pas la chose publique que César, qu'Alexandre, que Pompée regarderent, mais leur réputation.

Alexandre va en Perse, & parcourt tout le monde, c'est son ambition qui lui fait trouver le nombre de ses ennemis trop petit, la terre trop bornée, le sein de la mer trop étroit, l'univers trop resserré dans ses limites. Pompée va en Espagne dans le dessein de combattre Sertorius, met en fuite les

pirates, passe en Afrique, visite l'Arménie, poursuit Mitridates en Asie, il n'y eut point d'endroit où ne le conduisist l'ambition.

Nous sommes tellement infatuez de ces faux exemples de vertu, qu'on les propose aux jeunes gens pour modèle. Proposons leur l'humilité d'un David victorieux, la pitié d'un Josias dans ses prosperitez, les regrets d'un Manassés après son orgueil; la sage valeur des Maccabées, la reconnoissance des illustres vainqueurs dont l'Ecriture fait l'éloge: voilà les traces qu'ils doivent suivre.

¶ Un defaut unique fait plus de tort aux ambitieux, que ne leur peuvent servir mille vertus.

¶ Les ambitieux profitent rarement du malheur des autres. Soit qu'ils se flattent en se croiant maîtres des événemens, soit qu'ils espèrent repousser les attaques de la fortune, ils n'en deviennent que plus téméraires.

Qui n'auroit dit que la mort d'Annibal eût dû faire quelque impression dans l'esprit de Scipion? Il n'en est pas moins entreprenant. Scipion meurt, Pompée voit sa grandeur ensevelie dans le tombeau; en est-il moins ardent à devenir grand? Pompée meurt à son tour, César voit flotter son corps au gré des vents, devenir le rebut de la mer qui le rejette comme par mépris sur ses bords, quel profit tire-t-il de ce malheur? César avide de la même gloire finit cruellement ses jours par la main des traîtres, ceux
qui

qui eurent après lui l'administration de la république, corrigerent-ils leur ambition ?

Les petits qui voient le danger des hautes conditions se refusent l'inquiétude de les désirer ; les grands fuyent de le voir, & n'apprennent point à mépriser les grandeurs.

¶ Le pouvoir d'un Prince est arrivé à son comble ; il jouit de toute la gloire dont on puisse honorer le mérite d'un mortel. Ce Prince en demeurera-t-il là ? N'y a-t-il plus pour lui de gloire à acquérir ? Non. Il ne lui reste que celle de s'abaisser & de devenir humble.



L'ENVIE.

QUand CHRISTOPHE COLOMB eut découvert l'Amerique, les envieux disoient : *N'y avoit-il que cela à faire, qu'à aller là, & puis la ? Nous en eussions bien fait avant.* Non, leur répondit Colomb, mais qui de vous fera tenir cet œuf de ce côté-ci, en leur montrant la pointe. Pas un n'en venant à bout, Colomb cassa doucement la pointe sur la table, & fit tenir l'œuf dessus. Tous dirent encore : *N'y avoit-il que cela à faire ? il nous étoit aisé.* Aucun, repliqua Colomb, ne s'en est pourtant avisé, c'est ainsi que j'ai fait la découverte des Indes.

L'envie met dans la bouche de tout le monde

monde le langage de ces sots qui vouloient diminuer la gloire de Colomb. Un homme invente un secret, est ce là, dit l'envieux, ce chef-d'œuvre ? j'en ferois bien autant. Ce fat qui parle mettez-le à l'épreuve d'une bagatelle, il n'en viendra pas à son honneur.

Un Auteur remplit ingénieusement des bouts-rimez, un Orateur prononce un beau panegirique ; les connoisseurs leur applaudissent, le critique n'en juge pas de même. Ce Sonnet, dira-t-il, n'étoit pas difficile, cette piece d'éloquence n'a rien d'extraordinaire, donnez à ce faux bel esprit qui parle de la sorte un billet à écrire, je ne demande que cela pour l'embarrasser.

¶ L'Envie suppose en nous des vices qui peut-être n'y furent jamais.

Le mérite n'est pas toujours capable d'effacer les impressions de la calomnie ; car l'envie aide à faire croire tout le mal qu'on peut dire, même tout celui qu'on peut imaginer. Il n'y a qu'un mérite souverain, qu'une maîtresse vertu qui puissent être à couvert des attaques du médifant.

Qu'on nous dise du bien d'une personne qui nous déplaît, l'envie aide à nous soulever contre ses admirateurs.

L'envie n'épargne pas les vertueux ; s'ils ne sont en butte à la médifance, ils le sont à la colomnie.

¶ En fait des ouvrages d'esprit la flatterie ou l'envie aveugle les juges, celle-là en
fa-

faveur des Puissans, celle-ci, contre les foibles.

L'envie se déchaîne au moment qu'un nouveau livre est affiché ; on est impatient de le voir, on le cherche promptement. On ne l'a pas vû qu'on a déjà pris la résolution de le critiquer. Chagrin de l'avoir trouvé rempli de bonnes choses, on s'étudie à les faire paroître détestables. La prevention qu's'en mêle fournit des armes à la critique: on prononce sans balancer la condamnation du livre innocent ; combien, s'ils pouvoient parler, crieroient miséricorde pour les mauvais jugemens qui s'en font !

¶ On peut faire quelque chose à l'épreuve de la censure, mais rien à l'épreuve de l'envie. Le critique judicieux applaudit à vos vers, s'ils sont bons ; l'envieux reprend jusqu'aux points & aux virgules. Le critique juge équitablement des vices & des vertus. L'envieux donne à une faute légère le nom de crime énorme ; s'il n'y a pas prise à blâmer l'action qu'il voit, il condamne le motif que personne n'entrevoit.

¶ L'aveu que nous faisons du mérite d'autrui quoique sincère, peut être un effet d'envie. Il nous fâche de voir les autres plus estimez que nous. Qu'il est de gens à qui la probité des sages cause ces sortes de regrets !

¶ Qui est capable de regarder la félicité des autres sans envie, est plus heureux que tous

tous ceux dont la condition peut faire des jaloux.

¶ L'envie étant le défaut des petits esprits, je m'étonne qu'elle soit si ingénieuse.

L'artisan décrie l'artisan, le marchand accuse son voisin de fourberie, le sçavant n'aime point quiconque lui fait ombrage, l'homme d'esprit en veut à ceux que l'on admire, le magistrat ne convient point de l'intégrité des autres juges, le courtisan méprise ceux qui ont les mêmes avantages que lui. Qu'est-ce que cela conclut ? Que l'envie se glisse par tout, que le nombre des envieux est infini.



L A S A T I R E.

ON ne sçauroit laisser les hommes en repos, il se trouve toujours quelque perturbateur de la tranquillité publique, quelque ennemi déclaré du genre humain, qui cherche à prolonger la guerre que lui a depuis long-tems déclaré la critique.

¶ La Satire est une œuvre de malignité, tout au moins un jeu d'esprit, qui ne doit pas faire croire ce qu'un Auteur débite dans le beau feu qui l'anime.

¶ Avant qu'on ait épuisé le ridicule des vices, matière sur laquelle on ne tarira jamais, il se passera bien des siècles, puisque chaque siècle a ses défauts.

On

On aura plutôt achevé vingt Satires qu'on n'aura trouvé le sujet d'un Panegyrique. Les vertus fournissent moins que les vices.

¶ Il y a de certains vices que la mode tolère, la Satire ne les épargne pas, car elle désapprouve jusqu'à la mode.

¶ Être Satirique, être Historien, ne sont pas deux choses incompatibles. On en connoît mieux les vertus des Héros, quand on sçait distinguer les défauts des autres hommes.

¶ Nous aimons la Satire, mais il ne faut pas qu'elle nous blesse.

Quoi qu'un ouvrage ait atteint la perfection, nous le recusons; si les portraits qu'il fait des vices nous ressemblent un peu. La Satire qui nous fait grace & qui traite severement les autres, est la seule que nous goûtons.

Ce qu'on a fait contre les femmes, plaît aux maris, ce qu'on a écrit contre les maris charme le sexe.

Un Comedien qui fulmine, est plus écouté qu'un Docteur qui parle. L'amertume de la Satire plaît davantage que la douceur de l'Evangile. Celui-ci ferme les yeux aux foiblesses du prochain, & nous attache aux nôtres; celle là nous aveugle sur nous mêmes, & nous donne une veüe perçante pour pénétrer les imperfections d'autrui.

Tai-

Taisons nous si nous n'avons à dire que les defauts de ceux dont la fole conduite nous scandalife.

Une Satire paroift au jour, elle a pour Auteur un homme connu du Roi & de fes Courtifans. Les noms imaginez fous lesquels il cache un Poëte ridicule, un jeune & prefomptueux Muficien, un fpectateur ignorant, deviennent la matiere de cent jugemens temeraires. Les lecteurs avides à décider, affurent qu'on a eu deffein de parler de tel & tel ; ces prefentimens fe confirment, fe débitent, fe multiplient : on eft ravi de faire valoir fes conjectures dans les aflemblées du beau monde, on les porte de compagnie en compagnie, on les fait paffer de converfations en converfations ; chacun fe rend admirateur d'une raillerie délicate, on la pénétre, on la dit veritable, on applaudit à qui fe pique d'en avoir la clef ; ainfi fe tranfmet une admiration criminelle, toute une Ville eft infenfiblement abreuvée de ces bruits : qui accuferat-on de ce defordre ? Le lecteur en eft complice, s'il y a de la faute du Poëte.

C'eft une foibleffe que de s'alarmer d'une Satire où l'on fe croit intereffé : Qui vous a dit que ce foit précifément vous que THEOPHRASTE ait figuré dans fes Caracteres ? Vous a-t-il nommé ? Non. A-t-il cité vos avantures ? Non. A-t-il defigné vôtre famille ? Non. De quoi vous plaignez-vous ?

L'au-

J'aurois plus de sujet de me fâcher contre l'Auteur de la Comedie du *Grondeur*, & de me plaindre de ce qu'en plein Theatre il fait retentir à toutes les Scenes le nom de B*** qui est le mien. Dans ma famille j'ai des Medecins, des Grondeurs, des Avocats, des Mousquetaires malgré leurs peres; contre la volonté du mien, j'en ai pensé prendre le parti, & renoncer aux études: Vais-je croire que ce soit moi qu'on jouë?

¶ Les Critiques de nôtre tems ont tous le défaut d'exercer dans leurs écrits une vengeance en quelque sorte scandaleuse. C'est moins le vice qu'ils cherchent à réprimer qu'à irriter le coupable, sur qui ils se plaignent de faire éclater leur ressentiment. A quoi bon tout cela? Lorsqu'il s'agit des instruire respectons la personne d'un Auteur qu'on ne peut, à cause de son caractère, reprendre sans le deshonorer. Contentons-nous d'attaquer ses erreurs avec une modestie qui le gagne, qui le charme, & qui lui fasse trouver bon qu'on le redresse. S'armer d'un air de capacité, affecter des manieres dures & imperieuses, c'est prêter au public des sujets de nous blâmer & le mettre hors d'état de tirer avantage d'un zele qu'il reconnoitra detrémpé d'amertume.

¶ Que de gens se font honneur qu'on critique leurs ouvrages! Je ne suis pas de leur humeur. Ma confusion augmente, quand je vois que les miens donnent tant de prise à la censure.

Un

Un Critique vétillard ne me fait pas peur. Si j'avois sçu le Grec, j'aurois imposé silence à bien des censeurs. On ne m'auroit pas fait un procès de m'être servi au hazard dans mes portraits de noms qui convenoient peu au caractère de chacun. Ou plutôt je me réjouis de mon ignorance, on n'aura point à m'imputer que j'aye eu dessein de noircir personne.

¶ Les gens qui donnent tête baissée dans le bel esprit, ne s'accrochent pas d'un même genre de vie. Ils ne croient rien dire, s'ils font de la commune opinion. Ils veulent contredire, ils veulent mordre, à cela aboutit leur éminent sçavoir.

Vouloir à quelque prix que ce soit critiquer, c'est se rendre la dupe d'autres censeurs plus malins. Le plus méchant mérite, à mon avis, est d'examiner la conduite des particuliers pour faire voir qu'on sçait l'art de médire.

LES FAUX PLAISANS ET LES
RAILLEURS.

MAUVAIS caractère que celui d'un faux plaisant, évitez-le avec soin. Tâchez de plaire par un bon mot, hazardez même une plaisanterie, du reste n'en faites pas métier. En vous parlant ainsi, je ne suis que l'écho de ceux qui connoissent parfaitement le monde.

Un

Un homme qui fait métier de bouffonnerie, tôt ou tard sera méprisé. On n'est pas toujours en humeur d'applaudir à une pointe mal placée.

¶ Vouloir plaisanter aux dépens d'autrui, rien ne sent plus son mal-honnête homme.

Quand on fait gloire de ce talent, je conclus qu'on n'en a point d'autres.

¶ La plaisanterie n'étant pas du goût de tout le monde, je plains ces bouffons de profession qui dans les compagnies sérieuses ne peuvent jouer qu'un très froid personnage.

Il est également ridicule de plaisanter sur tout, & de plaisanter mal à propos. La plus agréable conversation demande des momens sérieux, & toutes sortes de sujets ne sont pas propres aux bouffons.

¶ Un mauvais plaisant pourra faire lâcher prise au plus adroit railleur. Guérissons nous donc de cette envie de mordre, puisqu'on est exposé à la confusion, au dépit, à la haine.

¶ La raillerie est un commerce d'esprit, qui doit avoir ses règles.

Les railleurs semblent être contents qu'on leur rende le change ? Ils ne permettent de douter qu'ils soient sincères ; personne n'aime qu'on aille de pair avec lui.

¶ Si par mépris on néglige de relever le ridicule d'un sot, on lui fait cruellement

valoir son indulgence. Je ne trouve pas pourtant qu'on lui fait une grande grace ; la plus outrageante raillerie n'a rien de si piquant que ce reproche.

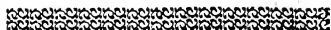
¶ Ne reprochons jamais un défaut naturel, de peur de donner lieu à une raillerie plus sensible. En disant à *Euripide* qu'il n'a pas le corps droit, la jambe belle, nostre aigreur le met en droit de nous reprocher un viced'esprit, & de nous accuser de manquer de savoir vivre.

Je ne sçai même s'il seroit permis d'appeler avaré ou lâche quiconque l'est ; sommes-nous sans défauts, & n'en trouvera-t'on pas en nous de plus grossiers ? Prenons y garde pour nôtre interest.

¶ Le secret d'empêcher la raillerie, est de la prevenir ; on ne se mocquera point d'un bossu qui se tournera lui même agréablement en ridicule.

Je ne pardonne ni à celui qui se fait un plaisir de railler, ni à celui qui se fait un chagrin d'être raillé. Tous deux ignorent ce qui se doit honnêtement pratiquer. Il est odieux de s'ériger en railleur, il n'est que d'un brutal de repousser aigrement la raillerie.

¶ L'on permet d'ordinaire la raillerie, pourvû qu'elle soit discrete & modérée : si l'on m'en croioit, on s'en interdiroit tout à fait l'usage.



L'AMOUR ET L'AMITIE.

L'Amour est le défaut des jeunes gens ; le foible des vieillards , la folie des filles , la passion des femmes , l'amusement des petits , l'occupation des grans , la perte des insensez , l'écuëil des sages. Que veux je dire par là ? Que l'empire de l'amour , est universel , il domine tous les âges , tous les sexes , toutes les conditions.

Il y a de la fureur dans la passion d'un jeune homme , de l'extravagance dans celle d'un vieillard. Disons nous que l'amour est une bonne chose ?

¶ L'amour se fait à present de plusieurs manieres. Un Cavalier se ruine auprès d'une Dame qu'il adore ; une Dame n'épargne rien avec un galant qui l'a charmée ; ou bien chacun de son côté contribue aux frais d'une passion : *Timanthe* & *Melanie* font ainsi l'amour. Se ruiner pour une femme , c'est être dupe ; souffrir qu'elle s'engage à la dépense c'est n'avoir pas de cœur ; s'aimer but à but on n'a rien à se reprocher.

¶ L'amour ne va guères sans jalousie , la jalousie est accompagnée de violens chagrins , ces chagrins en attirent d'autres qui durent & qui se multiplient. Où est l'agreement d'aimer ?

Graces à mes infortunes je n'ai plus d'habitudes au pais de l'amour., j'ay quité de petits plaisirs, je previens de grans maux.

Si je voulois me vanger de mon ennemi je le produirois auprès d'une jolie femme, afin qu'il en devint amoureux.

¶ Un homme amoureux se fait par tout remarquer. La melancolie est peinte sur son visage; rien n'est capable de suspendre sa reverie, ni d'adoucir la rigueur de son air. La conversation, qui charme l'ennui des plus sombres esprits, l'applique à de nouvelles inquietudes; son cœur en proie à ce qu'a de plus cruel la jalousie est dans un accablement. Il ne rit qu'avec peine, ne parle qu'avec chagrin. Qu'il en coûte pour aimer, & qu'en aimant on fait un sot personnage!

¶ Pour aimer il faut avoir beaucoup de temps à perdre, & ne faire que cela.

¶ L'argent est le nerf de la guerre, il est la clef de l'amour.

¶ L'indifference en amitié fait des ennemis, en amour elle produit des furieux.

Les bons succez donnent ailleurs de la joie, en amour ils produisent les degousts, les froideurs, les separations.

¶ Un amour naissant cache bien des défauts, la haine qui lui succede les met dans un jour plus noir.

¶ Les petites gens font l'amour avec moins de delicatesse, mais avec plus de sincerité.

¶ L'a-

¶ L'Amour peut être plus violent que l'amitié, cela ne dit pas qu'il soit plus raisonnable. L'amour naît brusquement & s'évanouit de même, l'amitié a une naissance moins prompte, une durée plus solide. L'amour s'atache aveuglément, l'amitié est éclairée dans ses choix. L'amour entraîne les dégouts, il est sujet aux revolutions; l'amitié est au dessus des caprices, elle n'est sujete qu'à de legeres & de rares vicissitudes. L'amour se refroidit par les caresses, se ralentit par les faveurs, l'amitié s'échauffe par les services, s'augmente par les bienfaits. L'amour est une folle passion, l'amitié une belle vertu, c'est tout dire.

L'amour veut un autre cœur que l'amitié. Le cœur qui aime d'amitié, celui qui aime par amour sont deux cœurs difereus; l'un vaut mieux que l'autre.

Il faut du temps pour faire un ami, il ne faut qu'un clin d'œil pour gagner un amant. Le sort de ce qui se fait bien-tôt est de finir aussi bien-tôt.

¶ Pour avoir de l'esprit il faut être amoureux. Pernicieux système! maxime dangereuse! prend-on garde qu'on ne peut devenir amoureux sans intéresser la liberté du cœur, la tranquillité de l'ame? Je ne veux point de l'esprit à ces conditions!

¶ L'amour est plus inventif que l'amitié, par la même raison qui fait qu'une femme a l'imagination plus prompte,

mais moins forte qu'un homme.

On reconcilie mal-aisément deux amis qui se sont broüillez, parce qu'ils ne l'ont fait qu'à la dernière extrémité, les amans se racommodent eux mêmes.

Les amis vivoient plusieurs années dans une parfaite union, les amans ne sçauroient être une heure sans se quereller : demandez m'en la raison, je vous répondrai que l'amitié est sage, tranquille, attachée à la modération, l'amour au contraire est brusque, turbulent, excessif dans sa délicatesse.

Les querelles des amans durent peu. Aux mots d'ingrat, d'infidelle succèdent ceux de cher & d'adorable. On s'épuise à montrer son innocence ou à se justifier si l'on est coupable. La tendresse s'explique alors ouvertement, ce que l'amour a de plus insinuant se développe, & charmé l'un & l'autre d'avoir réussi à effacer les crimes imaginaires dont on se soupçonnoit, on se trouve infiniment plus aimable qu'auparavant.

¶ La coquetterie regne autant parmi les amans que parmi les maîtresses. *Fulvie* se plaît dans la foule de galans, *Bronte* se lasse & s'ennuie de n'en conter qu'à *Fulvie*.

¶ L'amour & l'ambition compatissent rarement ; la sagesse & l'amour son encore moins d'intelligence.

¶ J'ai bien oui parler qu'autrefois il y a-

avoit eû des amis, du reste je n'en ai jamais connu. On parle d'ORESTES & de PILADES. Après eux de qui fait on mention? Il s'est passé plusieurs siècles depuis celui où ils vivoient, sans qu'on ait remarqué une amitié semblable, le nôtre n'est pas plus privilégié que les précédens.

¶ Retranchez-vous, croiez moi, sur le nombre des amis. Un homme qui en a deux ou trois d'un commerce aisé & agréable est exempt des complaisances forcées, de dissimuler à toute heure, de flater à moins que d'y être obligé par une politique dont les plus honnestes gens doivent suivre les regles. On a par ce moyen toutes les douceurs de l'amitié, on n'a point la gese d'une longue dissimulation.

Celui-là n'aime pas qui appelle toutes sortes de personnes ses amis, il faut être plus difficile.

Avez-vous fait un choix, que ce soit pour toute la vie; vous vous en trouverez mieux.

¶ C'est s'y prendre un peu tard pour éprouver un homme que d'attendre qu'il soit nôtre ami. Il faut mettre à l'épreuve ceux qu'on veut aimer, & non ceux qu'on aime, de peur d'avoir à se reprocher qu'on a fait un mauvais choix.

¶ La fortune peut assez nous élever pour nous affranchir d'une infinité de besoins: de quelques graces qu'elle soit maistresse,

elle ne fera pas qu'on puisse se passer d'un bon ami. Plus nous serons heureux plus il nous sera nécessaire. Avec lui que nous manquera-t-il ? Sans lui que n'avons nous point à craindre ? Nous sommes portés à l'entêtement, à la fourberie, à la cruauté ; dans un rang supérieur où tout semble permis, notre humeur ambitieuse s'assouvirait-elle ? notre orgueil épargnera-t-il quelqu'un ? c'est alors que nous avons besoin d'un ami qui reprime par des conseils de douceur notre arrogance.

Qui entreprendra de nous dire la vérité ?

L'ami. Qui voudra nous reprendre de nos défauts ? L'ami.

/n Auguste avoue qu'il lui falloit un Mece-
nas, Alexandre un Ephestion. Leur fortune étoit telle qu'elle ne pouvoit recevoir d'autre accroissement ; la nécessité d'avoir un ami en qui ils eussent une confiance entière, fut la seule dont elle ne les exempta point.

¶ N'ambitionnons plus d'avoir un grand cortège d'amis. Soions contents d'en faire un sincèrement devoüé à nos intérêts : je ne pardonne de vouloir deux amis qu'à celui qui en cherche un pour le consulter, & un second pour en être repris.

¶ Ecouter docilement la reprimande d'un ami, c'est un seul acheminement à la perfection ; car l'orgueil est la passion qu'on aime le moins à combattre, & qu'on surmonte plus difficilement.

Je

Je suis revenu de la modestie de ceux qui seignent de trouver bon qu'on les reprenne. Nul ne consent que la critique s'explique sur ses défauts, on abandonne à la flatterie le soin de les déguiser, & c'est tout. Relevez les vertus obscures, grossissez les petits avantages, mettez en jour des qualitez cachées, ne faites pas semblant d'apercevoir les vices; on vous dira le meilleur ami du monde: touchez aux imperfections secrètes; vous déplairez, n'en doutez pas.

¶ La sincérité est conseillée par l'amitié, & ce n'est que par cette sincérité que l'amitié s'évanouit.

L'amitié defend une trop grande indulgence, elle veut qu'on se corrige les uns les autres, les amis ne veulent pas être repris, ils se broillent ils se divisent, quelles mesures prendre! Puisque nous sommes si délicats, exerçons-nous à qui se flatera davantage, mais ne nous flatons plus de pratiquer les loix d'une véritable amitié.

¶ Vouloir qu'en nous reprenant un ami ait une douceur flateuse, des égards infinis, des circonspections aveugles, qu'il assaisonne ses avis, qu'il les tempere, c'est en bon françois ne pas vouloir être repris, c'est reduire les gens à l'impossible.

¶ Un ami qui nous flatte est plus dangereux qu'un ennemi qui nous trahit; Bien loin de nous reprendre de nos imperfections, il souffre qu'elles degenerent en

vices, & nos vices en habitudes : tout excuser, tout accorder à la foiblesse, permettre d'indignes libertez, avoir des complaisances nuisibles, ne point arrêter une criminelle entreprise, donner des conseils intéressés, applaudir à d'injustes desseins, l'ami flatteur fait tout cela, que pourroit faire davantage un ennemi vengeur ?

Nous flatons lorsqu'on nous consulte, nous aimons à être flatés lorsque nous consultons; de part & d'autre la tromperie plaît.

Les amis flatteurs font entr'eux une espèce de pacte & un traité de paix par lequel ils s'engagent à se pardonner toutes leurs fautes.

¶ Un homme vous prie de l'avertir de ses défauts, a-t-il une envie sérieuse de se corriger ? J'en doute, il tache de vous marquer le plaisir que vous lui ferez de n'en point prendre la peine. C'est une ruse dont il se sert, & une manière de prévenir les censeurs que l'amour propre a rendue fort commune.

J'aimerois mieux qu'on me chargeât d'aller en personne faire une harangue au Roi de Siam, que de donner en face une instruction à cet ami qui m'en prieroit; j'y trouverois moins de difficulté.

¶ Examinons la conduite de nos amis afin de corriger la nôtre. Jettons ensuite les yeux sur nos foiblesses afin de nous accou-

coûtumer à supporter les leurs.

Nous reprenons aisément certains défauts, si nous les avons nous en tirerions vanité.

¶ L'inégalité qui se trouve parmi les amis est la plus ordinaire cause de leurs divisions, *Myrille* s'est élevé, il n'a plus pour moi cette tendre affection qu'il m'avoit jurée; si j'étois son égal, *Myrille* continueroit de m'aimer.

¶ L'union des freres enchaîne la fortune dans les familles.

¶ S'est-il rien vû de plus admirable que la fidelité de *REGULUS* qui pour degager sa parole quitte Rome, ses enfans, rentre dans le camp des Cartaginois, & reprend ses fers; Bel exemple de courage & marque certaine du fond de vertu qui étoit dans le cœur de ce grand homme! *Regulus* vainqueur auroit-il pû montrer dans son triomphe quelque chose de plus glorieux à sa memoire. Soions à l'égard de nos amis ce que fut *Regulus* à l'égard de ses ennemis, inviolable dans nos paroles, fideles jusqu'à la mort.



LA PRUDENCE.

IL est une prudence qui ménage le present, il en est une autre qui dispose en quelque sorte de l'avenir, l'une assure les bons succez, l'autre repare les mauvais ; cette prudence ne se trouve que dans les hommes penetrans.

¶ Le nombre des desseins n'est pas contraire à la prudence, pourvû qu'il n'y entre point de confusion.

La prudence se raffine par les differens conseils.

¶ Il y a dans la plûpart de nos entreprises une temerité qui est cause qu'elles nous reussissent, qui nous fait regarder comme des gens d'une prudence consommée.

La reussite d'une affaire n'est pas une preuve infailible quelle ait été bien conduite ; souvent de tres bons conseils produisent de fâcheuses issuës, & il n'est pas moins ordinaire qu'on arrive à une fin heureuse par de mauvais commencemens.

¶ La prudence a beaucoup plus de part dans de certains projets que la fortune ; dans d'autres la prudence n'a que commencé, la fortune a fait le reste.

¶ Il n'est pas d'un homme prudent d'abandonner au hazard, ce qu'il peut lui
ôter

ôter par prevoiance & par conseil.

¶ Les malheurs ne peuvent pas détruire la vertu. Le fatal succès d'une entreprise n'ôte rien à la reputation du sage qui l'a formée. Si les evenemens étoient en nôtre puissance, il seroit juste de blâmer une valeur & une prudence malheureuses. FABRUS vaincu me paroît aussi digne de louange que FABRUS vainqueur, dès que je considere que l'homme n'est point maître de la fortune.

Voir les temeraires être plus heureux que les sages, une entreprise bien concertée échouer plutôt qu'un dessein hardi & mal conduit, cela ne conclut rien.

On doit plaindre le malheur des sages sans blâmer leur prudence, & applaudir au bonheur des temeraires sans approuver leur conduite.

¶ La prudence n'est pas affectée au sexe, il est des femmes aussi sages & aussi heureuses à donner un conseil, que les plus fins politiques. JUDITH sauva la ville de Bethulie, une servante mit à couvert les Smyrniens de la fureur des peuples de Sardes, les Romains se defendent contre les Gaulois en suivant le dessein qu'une femme leur proposa,

On a vû la prudence des femmes éclater dans des occasions où le conseil d'un grave personnage auroit été inutile. Leur imagination qui reçoit plus aisément les im-

Pressions de la crainte devient plus susceptible des mesures qu'il faut prendre. L'homme qui n'est pas si prompt à concevoir ces mouvemens timides, est plus lent à trouver les moiens de se dérober aux dangers qui le menacent.

¶ Le conseil appartient aux vieillars, l'exécution aux jeunes gens: la prudence de ceux-là, la hardiesse de ceux-ci conduit aux entreprises fortunées.

Le sang froid est bon dans le conseil, l'esprit de feu est admirable pour l'exécution.





LE JEU.

LE jeu est une occupation fatigante, & personne ne s'en lasse. Nous en avons des exemples.

¶ Ce n'est point l'avarice qui a inspiré aux hommes le desir de jouer, c'est l'ambition, c'est la prodigalité.

L'oisiveté détournant des occupations serieuses attache à cet exercice, où on pretend se desennuyer, où on cherche à couler le temps, & où la moindre perte est celle de l'argent.

L'ambition qui fait naistre l'envie de tenir tête aux personnes de la premiere volée, conseille cet amusement comme un moien de s'ouvrir une libre entrée dans toutes sortes de maisons.

La prodigalité ferme les yeux aux dépenses que l'on fait, aux risques que l'on court. On se flatte que les sources ne tariront jamais, que les ressources ne manqueront point, de là cette habitude mauvaise de faire succeder les profusions énormes à de legers gains, ou de recouvrer les pertes par des excez monstrueux qui en attirent de nouvelles.

L'avarice n'a garde de suggerer une telle occupation. Un amateur de l'argent ne

l'hasarde pas volontiers. Il le conserve précieusement; ses delices sont dans la contemplation, ses joies dans la veüe de grosses sommes, on trouve peu d'avares qui sçachent même les jeux les plus communs.

¶ Les imprecations, les juremens, les blasphemes, suites funestes du malheur d'un joüeur, le rendent ardent. Le feu paroît dans ses yeux, la rage éclate sur son visage, le desespoir par sa bouche. Dans cet état où il est tout hors de soi, est-il possible de croire que la raison le maîtrise encore?

¶ J'ay vû des gens se piquer de n'ignorer aucun jeu; pour moi je ne me crois nullement déshonoré d'avouer que je les ignore tous, & que je ne veux apprendre que celui des échets.

¶ L'interêt bannit la bonne foi du jeu.

Il est dangereux de joüer avec ses amis, le jeu donne lieu aux injures, & par consequent à des haines irreconciliables.

La fortune d'un joüeur est incertaine, il perdra dans un moment le fruit de plusieurs jours de gain.

A-t-on vû beaucoup de joüeurs s'enrichir, l'argent du jeu ne profite presque jamais.

Si j'étois le fils d'un pere joüeur de profession, je renoncerois à l'esperance d'un patrimoine.

Aspasie dont le mari est passionné pour le jeu, oze t-elle s'attendre à un douaire?

Da-

Damis depuis huit jours est en gain; son bonheur qui par tout fait bruit lui attire des envieux. On étudie ses demarches, on l'observe, on le suit. Prés de rentrer chez lui on le vole, on le maltraite, la perte n'étoit-elle pas plus favorable à *Damis*? S'ils s'en alloit tristement, du moins il marcheroit en seureté.

¶ Je mets la passion du jeu au nombre de celles dont on ne revient point. On abandonne l'amour quand on n'a plus de quoi l'inspirer, on ne cesse point de jouer, qu'on n'ait tout perdu; & encore à quelles extrémités ne se réduit-on pas pour reparer ses mauvais succès?

Que reste-t-il à perdre à qui a joué son carosse & ses chevaux? Avec eux il a perdu sa reputation.

¶ On peut être bon joueur sans être honnête homme. Jouer beau jeu, se moderer dans la perte, hazarder son argent sans chagrin, gagner fidelement, il ne faut que cela pour avoir le nom de bon joueur; mais peut-on jouer sans se dérober à ses affaires, sans se ruiner ou ruiner les autres, sans noier des commerces suspects? Tout cela *Trasimon* s'accorde-t-il avec les regles de la probité.



LE PROCÈS.

C'EST aujourd'hui un métier que de plaider comme de bâtir, d'imprimer, d'enseigner la musique. Beaucoup n'ont que cette profession. Les femmes s'en mêlent aussi-bien que leurs époux; on ne se souvient même plus du rang qu'elles occupent dans le monde; ni si elles sont Comtesses ou Marquises, on ne les connoît que sous le nom de plaideuses.

Argante publie cent fois dans le cercle de ses nouvelles amies qu'elle commence à respirer, qu'heureusement ses procès sont terminés; il lui en reste cependant quatre ou cinq, si je ne me trompe, mais c'est une bagatelle pour une femme qui s'en est vu jusqu'à vingthuit, sans compter sa séparation de corps & de bien d'avec son mari qu'elle poursuit vivement.

On se fait une habitude de plaider comme de danser & de monter à cheval; un homme qui se sent léger ou bon Ecuyer, danse ou s'exerce toujours au manège. Il en est de même du plaideur, il lui faut des procès, sinon c'est un homme mort.

¶ Faire rompre des mariages, ou casser des testamens; demander qu'une donation soit nulle, ou une exherédation déclarée

injuste ; voilà sur quoi l'on plaide de nos jours, & sur quoi de tout tems la chicane s'exercera ; il est pourtant nécessaire qu'on se marie, qu'on teste, qu'on fasse du bien aux uns, qu'on en prive les autres, j'aîmerois autant dire qu'il est nécessaire d'avoir des procès.

¶ La profession d'Avocat est la plus suivie. Personne ne s'en étonne : car chacun se sent d'humeur à intenter procès sur une bagatelle.

Le parti de l'Eglise est assez communément embrassé, celui du barreau encore plus. Nous voyons plus d'Officiers de justice que de Prêtres : en dirai-je la raison ? Beaucoup veulent mourir sans confession, peu voudroient avoir vécu sans procès ; cela exclut le grand nombre d'Ecclésiastiques, & ne rend qu'utile celui des Avocats.

¶ Quelques-uns s'approchent des tribunaux afin de s'excuser ; quelques autres viennent s'y accuser, ce sont les maris jaloux qui prennent tout un Parlement pour le témoin authentique de leur déshonneur.

Le Barreau est autant rempli de gens qui sollicitent la restitution de leurs biens, que d'autres qui demandent la réparation de leur honneur. Les pertes s'accumulent néanmoins, cet honneur est de plus risqué : un homme sage doit s'en tenir à ses premiers malheurs, dans la juste crainte qu'il

qu'il ne lui en arrive de plus facheux.

L'époux mécontent de sa femme l'accuse d'infidélité, l'appelle en jugement ; elle y paroît, joyeuse d'avoir pour arbitre celui qu'elle a favorisé & dont elle espere maintenant faveur. Qu'en sera-t-il ? L'époux n'en aura que la honte. Quand pareille chose arrivoit autrefois, on l'appelloit hazard ; quand aujourd'hui pareille chose n'arrive pas, on ne l'appelle pas moins hazard.

La femme & le mari sont tous les jours au pied des tribunaux, l'un pour demander justice, l'autre pour l'avoir refusée ; celle-là pour être entendue des Juges, celui-ci pour être puni de ses. Il suffit que je ne sois point obscur.

Anthime & *Lelie* ont même appartement, même table, même lit. Ils ne manquent point d'égards l'un pour l'autre, ils vont ensemble aux promenades, à l'Eglise, à confesse, au palais, où chacun de leur côté ils sollicitent les juges pour parvenir à leur séparation. Peut-on avoir en plaidant une modération plus entière ? Si tost que leur affaire sera terminée, ils se haïront à la rage, & plaideront de nouveau pour leur réunion.

¶ Il se voit des chicaneurs de profession qui se chargent de toutes les mauvaises affaires, & qui ont le secret de les rendre bonnes. Dites après cela que la justice n'a qu'une face.

Le

Le bon droit n'est jamais équivoque, il n'y a que la volonté de ceux à qui il appartient d'en décider.

La même affaire revêtuë des mêmes circonstances, prise de la même maniere; se juge aujourd'hui d'une façon, demain tout autrement. Comment ose-t-on se refoudre à plaider?

¶ L'or qui ne se corrompt pas, est un dangereux metal. Il corrompt les personnes qu'on croyoit incorruptibles. Une cause en est bien meilleure où les offres suivent de près la recommandation.

Nous disons d'un juge qui n'a pû nous favoriser, qu'il s'est laissé corrompre par les sollicitations de nos ennemis. De nostre costé nous l'avons sollicité & fait solliciter, nous prétendions apparemment le corrompre. De quoi nous plaignons-nous? Auroit-il été plus excusable d'une maniere que de l'autre?

¶ La procedure est l'instruction d'un procès, c'est le sentiment commun. Qu'on regarde de combien de procès elle est la cause, on en jugera differemment.

Si cet axiome de Philosophie, *Il ne faut point multiplier les êtres sans nécessité*, avoit lieu dans la pratique, tel procès a duré vingt ans qui n'auroit pas duré vingt jours.

Le Doyen de la Grand-Chambre a, je suis seur, vû le commencement de tel procès dont son successeur ne verra pas la fin.

¶ Un

¶ Un rien devient matiere à procès, & ce procès est la cause d'une ruine generale. *Chryfante* & *Learque* étoient les meilleurs amis du monde. Une perdrix tuée par hazard dans les terres de *Chryfante* l'a animé contre *Learque*. *Learque* s'est aigri à son tour, Leur differend a été devant les Juges du lieu; le Parlement en a connu ensuite. La chose s'est passée il y a douze ans, elle dure encore. Ces deux Gentils-hommes riches & bien dans leurs affaires n'ont plus de quoi pousser celle-ci; eux mêmes sont obligez de la finir par une longue transaction. Le projet en est dressé depuis six mois, on differe de jour en jour à la signer, enforte que selon toutes les apparences les petits-fils hériteront de ce malheureux procès, & n'auront d'autre patrimoine que l'obligation de soutenir l'honneur de cette mauvaise cause.

Le raccommodement est bon en matiere de querelles; en fait de procès rien n'est à mon gré plus salutaire qu'un prompt accomodement.

¶ Dignitez, rangs élevez, places éminentes, sources de procès.

Le jour le grand jour arrive que l'on consacre en expiation de nos sacrileges à une auguste ceremonie. Dans toutes les villes du monde chrétien s'élevent & se multiplient de superbes autels pour reposer l'arche du Seigneur. Les ruës sont aussi magnifiques-

quement tapissées que les appartemens des Rois, plus remplies de fleurs que les jardins où l'art & la nature ont fait leurs derniers efforts. Les ministres sacrez sont revêtus de leurs ornemens pour rendre la fête illustre. Toutes choses ainsi disposées, les laïques à qui on défère l'honneur de porter le dais, disputent entre eux la prééminence. L'un dit qu'il est Marquis, l'autre allegue le bien qu'il a fait à l'Eglise, le troisième se prévaut de sa robe rouge, le dernier montre une croix de Chevalier. Cette contestation donne lieu à un procès de longue durée : il a falu prouver sa noblesse, il a falu faire réparation d'honneur. La procession, me demanderez-vous, comment se fit-elle ? A l'entour des charniers. De jeunes Clercs porterent le dais ; pendant que ceux qui étoient destinez à cette glorieuse action se disoient des injures atroces.

¶ Je n'envie pas le sort d'un homme pauvre qui est exempt de plaider : car Dieu merci je n'ai point de procès ; mais les chicaneurs devroient l'envier : Si malheureux qu'il puisse être, la destinée d'un plaideur a quelque chose de plus cruel.

N'avoir ni amourettes, ni procès, c'est au dire populaire le moyen de vivre content. Quant à moi, je prefererois les disgraces de l'amour aux bons événemens des procès. Une inclination ne dure que quelques années, on a esperance de devenir heureux en cessant d'être passionné ; on ne voit

voit jamais la fin des affaires; une cause favorablement décidée donne lieu à d'autres contestations qui se multiplient à l'infini.

¶ Le fils maltraité de son Pere, plaide pour ses alimens. Le pere a si bien fait que le fils est mort de faim avant qu'd'obtenir une simple provision, c'est un mauvais conseil que celui de plaider.

On me doit cent pistoles, j'ai droit de les demander; si j'en poursuis le payement il m'en coûtera cent autres pistoles. Perdons plutôt la premiere somme sans en risquer une seconde; ainsi raisonne l'homme bien sensé.

Il faut, vous dit un Avocat, six cens rôles d'écriture pour l'éclaircissement de votre affaire, je demande trois mois de tems, & deux cens écus d'avance. Donnez-lui gratuitement le salaire de ses longues écritures, épargnez-lui la peine de travailler si long tems, votre affaire sera mieux & plutôt éclaircie.

Je pardonnerai moins à l'Avocat G. . . qui écrit beaucoup, qu'à P. . . qui parle beaucoup. Si un long plaidoyé ne rend pas une cause meilleure, ce n'est tousjours qu'un plaidoyé dont on ne le paye pas davantage que d'une cause succinte. G. . . étend ses écritures, il faut plus de tems pour les examiner, plus d'argent pour son salaire, & la cause en devient pire.

A propos de salaire, ne me fera-t-on pas

pas un procès à moi-même de ce que j'ai manqué de dire Honoraire ?

¶ L'entretien d'un plaideur est un long & ennuyeux plaidoyé. S'il ne parle de ses affaires il entre dans le détail de celles d'autrui. Je suis ce genre d'hommes avec un soin tout particulier. La plus grande paroleuse me fatigue moins que la nécessité de donner un quart d'heure d'audience à un solliciteur de procès.

¶ S'il y a prescription contre ceux qui après trente ans forment une demande, il seroit juste qu'il y en eust contre ceux qui plaident pendant un plus long temps. Les chicaneurs veterans s'y opposeroient; un procès qui n'a duré qu'un demi siecle leur semble encore trop promptement jugé.

¶ Il y a plus de Beneficiers qui plaident que de Financiers; parce que la finance n'est pas matiere à devolu. On n'a point d'action contre un partisan qui jouit des biens du monde, elle est permise contre un Abbé qui dissipe ceux de l'Eglise.

¶ Vous avez la fureur de plaider, je veux vous en guerir. Venez avec moi jusqu'au barreau. Là je vous montrerai vos Juges suivis de trois ou quatre laquais; ils ont plusieurs carrosses; grand nombre de chevaux, chez eux une table bien servie, à quelques lieues de Paris même de magnifiques hostels sans les appartemens secrets que je ne compte pas, leurs revenus sont
mo.

modiques, ils ne subsistent que des épices, & c'est vous chicaneur obstiné qui payez ces épices.

Long tems vous avez sollicité une audience, elle vous est enfin accordée; êtes-vous plus avancé que vous n'étiez? On vous met à la merci d'un Rapporteur negligent ou occupé; si vous ne trouvez quelque personne à qui il ne puisse rien refuser à cause qu'elle lui accorde tout, que je prevois encore de retardement dans vostre affaire!

¶ Les procès les plus favorablement terminez ne sont point sans inconveniens. S'ils éclaircissent le bien d'une famille, souvent ils en obscurcissent la reputation. Les droits se reglent à force de procedures, mais les acquisitions ne laissent pas de paroître tousjours douteuses.

BIENFAITS,

RECONNOISSANCE, INGRATITUDE.

Nous n'obligeons presque point par inclination, ou si nous obligeons, une froide reconnoissance ralentit notre ardeur; un service lentement récompensé nous fait perdre l'envie d'obliger.

On reproche un plaisir à qui le reçoit, on le refuse à qui le demande, on ne l'accorde qu'à qui promet.

Si nous nous plaignions de l'ingratitude de ceux à qui nous donnons des marques de générosité, ils auroient bien plus sujet de se plaindre de la dureté de nos reproches, de la tiédeur de nos services de nôtre peu de désintéressement.

¶ C'est faire trop d'honneur à la générosité de certains que de l'appeller véritable; on cherche l'éclat dans les services qu'on rend à ses amis. Tel en leur offrant sa vie ambitionne plus de paroître obligeant que d'obliger de bonne foi.

Quand on est prêt d'obliger on sonne la trompette; on veut des témoins de son action. *Mopse* en plein jour a tiré l'épée pour *Alidor*, si *Alidor* fût tombé la nuit entre les mains des voleurs, peut-être *Mopse* auroit-il souffert qu'on eût maltraité son ami; car

K

per-

personne n'auroit vû alors qu'il avoit du courage.

On s'attend que l'important service qu'on va rendre à son ami sera public, avec quelle chaleur ne s'y porte-t-on point? Il faut être doué d'un grand dés-intéressement pour résister à cette tentation. Les plus désintéressés ne sçauroient gagner sur eux d'épargner à quiconque a besoin d'eux la confusion de recevoir leurs libéralitez.

¶ Tout homme qui a du cœur ne reçoit pas indifferemment de tout le monde, il regarde moins ce qu'on lui offre que la personne qui veut l'obliger. Quel mérite a je vous prie, le présent d'un coquin? Je me croirois déshonoré de ses instances. Etre redevable de sa fortune à un méchant homme, on a toujours quelque reproche à se faire; c'est un odieux moyen de s'avancer que le credit d'un scelerat.

¶ On rend assez de services, mais on ne les rend pas de la bonne maniere. Il se voit des personnes qui obligent de si mauvaise grace, qu'on s'estimerait heureux de n'avoir pas profité de leurs services. Ils vous reprochent eternellement qu'ils vous ont fait ce que vous êtes; est-il rien de plus cruel? Ne leur auroit-on pas plus d'obligation de ne leur en point avoir du tout?

Un Romain disoit à celui qui lui reprochoit de l'avoir sauvé de la tyrannie des Césars

au tems des proscriptions, *Rend-moi à César* ; comme s'il eût voulu dire : Quelque triste qu'eût été mon sort, je n'aurois perdu la vie qu'une fois ; au lieu que par tes reproches tu renouvelles ma mort à tout moment ; j'aurois souffert la dureté de César qui étoit mon maistre & mon vainqueur, celle d'un ami est-elle supportable ? Vous qui m'exagerez cent fois la grandeur de vôtre amitié en me tirant du neant, rendez-moi à la bassesse. L'orgueil des grans impitoyables que la fortune a placez au dessus de moi, m'épargneroit davantage que vos feints empressements. Il vous fied mal de m'étaler sans cesse vos bienfaits, ce spectacle n'est plus pour vous, c'est à moi à le voir, à l'admirer.

¶ Il est permis à un Peintre de contempler avec admiration la beauté de ses ouvrages, cela est défendu aux amis, il leur est criminel de se repaître du plaisir de dire, *J'ai fait un tel ce qu'il est*.

Sitôt que nous avons obligé, faisons ce que font les personnes sages, qui cachent avec un rideau certains objets dont la vûe corromproit leur imagination. Mettons un voile devant les bienfaits dont nous avons comblé un ami ; il y a de la honte à les envisager, ce souvenir n'est honorable, & ne regarde que celui qui les tient de nous. Plus nous sçavons avoir obligé, plus nous aurons de vanité, pourvû encore que no-

tre intérêt ne s'appriivoise point par le besoin qu'on aura eu de nostre secours.

¶ Il n'est pas défendu de remettre devant les yeux de son ami les services qu'on lui a rendus, si on a assez de délicatesse pour le faire sans apparence de reproche. Se peut-il rien de plus adroit que la maniere dont s'y prit un soldat des vieilles bandes, qui avoit besoin de la protection de Cesar. *Prince, dit-il à l'Empereur qui l'alloit juger, reconnoîtrez-vous le soldat qui pour éteindre l'ardeur de vôtre soif, vous apporta de l'eau d'une fontaine? Fort bien, reprit Cesar, mais ce n'est pas toi, Vous avez raison, repliqua le soldat. de me méconnoître, j'ai perdu depuis ce temps-là un œil en combattant pour vous.* Cesar le reconnut & le recompensa. Le discours de ce soldat ne sentoit aucunement le reproche, il est impossible de mieux s'expliquer pour dire , *Je vous ai servi, faites-moi grace à votre tour.* C'est un grand art de piquer la generosité sans blesser le desinteressement. Un homme genereux ne fera pas fâché qu'on l'excite à se souvenir des plaisirs qu'on lui a faits.

¶ Je ne crois point de services au dessus de la reconnoissance, je crois seulement qu'il y a maniere de la signaler. Tout le monde n'est pas en état d'en donner des marques illustres, mais il n'est personne qui ne puisse par un mot obligeant répondre aux bontez de son bienfaiteur.

Sou-

Souvent même une parole surpasse en valeur tout ce qu'on pourroit faire. Auguste avoit accordé à Furnius la grace de son pere qui avoit suivi le parti d'Antoine. Quelle pouvoit être dans cette occasion la reconnoissance d'un sujet impuissant envers un Empereur magnifique? Le reproche honnête que Furnius lui adresse de cette impuissance où il le reduit, a plus de merite que toutes les offres imaginables. *Cesar, lui dit-il, je n'ai jamais reçu qu'une Injure de toi, c'est qu'apresent tu as fait que je serai obligé de vivre & de mourir ingrat.*

¶ L'ingratitude a été un vice de tous les siècles. L'exemple de chacun l'autorise. La femme peut se plaindre du mari, l'époux de sa femme, le pere de ses enfans, l'ami de ses amis, la patrie de ses citoyens, le Prince du sujet.

LES SCIPIONS, les CAMILLES, les CICERONS envoyez en exil sont des exemples de l'ingratitude du peuple qui interprete mal ce qu'on fait pour sa conservation. Rome devoit son salut à leur courage & à leur éloquence, les soldats eurent en leurs personnes des chefs experimentez, les citoyens de genereux liberateurs: malgré le bien qu'ils ont fait à la patrie, la patrie se ligue contre eux & les desavoue.

¶ Nous nous plaignons de l'ingratitude des autres lors même qu'ils pourroient nous reprocher la nôtre.

J'entends *Antiste* qui se desespere d'avoir obligé un ingrat ; si l'on faisoit parler tous ceux envers qui lui-même l'a été , pourroit-on distinguer sa voix ?

Les bienfaits tombent entre les mains de gens sans reconnoissance. On s'imagine qu'il y alloit de la gloire du bienfaiteur d'obliger, que l'interêt a été le ressort de ses bons offices, ce jugement passant pour veritable, donne un legitime pretexte à l'ingratitude.

Les derniers bienfaits effacent le souvenir des premiers.

¶ Tant qu'on espere s'acquitter du bienfait, on aime celui dont on le tient , est-ce un effet de reconnoissance ? Nullement. Car on le fuit, on le hait dès que l'obligation qu'on lui a, est d'une nature à ne pouvoir être dignement reconnuë.

Une grace commune, un bienfait qui se repand sur plusieurs est peu agreable. Nous n'aimons point qu'on nous confonde, nous voulons au contraire qu'un homme en nous obligeant nous distingue ; cette delicateffe se trouve autant chez les petits que chez le grands. Si le Roi donnoit le cordon bleu à tous les nobles, le Duc & Pair ne feroit aucune estime de ce present ; si tous ceux qui sont blessés à l'armée étoient Chevaliers de saint Louis, personne ne se feroit un honneur de ses blessures ni du cordon rouge.

Ce qui se fait pour tout le monde, se fait pour moi sans merite; quelque grace que vous m'accordiez, si je ne suis unique je l'estime peu. Vous me prêtez mille écus, vous en avez prêté davantage à *Mandor* & à *Oronte*, il est juste que je partage ma reconnoissance avec ceux qui partagent vos faveurs, je ne vous aurai donc qu'une obligation partagée.

¶ Ne vous empressez pas de servir beaucoup de gens, piquez-vous de bien adresser vos bienfaits, c'est de toutes les regles de la generosité la plus honorable à suivre.

¶ Le manque de reconnoissance à l'égard des particuliers est ingratitude; à l'égard des Princes, c'est trahison, c'est revolte; s'il y avoit des termes plus noirs, je les dirois.

Quelque distance qu'il y ait d'un Roi à un sujet, quelque difficile qu'il semble à celui-ci d'égaliser par sa reconnoissance les bienfaits d'un Roi puissant, il arrive néanmoins plus souvent que le Prince se trouve vaincu par les services du sujet, que le sujet par les bienfaits du Prince. Si on n'estime bienfait que ce qui a le poids & la couleur de l'or, **ALEXANDRE** étoit en droit de dire que jamais on ne l'avoit pû vaincre de ce côté là; si d'autre part on balance & toutes les richesses du monde, & un bon conseil ou une action de prudence, qui ne verra qu'en cela **PARMENION**

Pouvoit vaincre ALEXANDRE ?

Les hommes vertueux peuvent rendre aux Princes des services que la plus magnifique reconnoissance ne payeroit qu'à demi. Une libéralité que fait un grand, corrompt celui qui la reçoit ; le bon conseil qu'on donne à ce grand lui attire des bonheurs, le rend sage, & par conséquent merite plus.

L'éducation qu'on donne aux Princes, la vertu qu'on leur inspire, sont des biens trop au dessus de la reconnoissance. Autant qu'il leur est aisé de recompenser l'adresse d'un habile Peintre, l'invention d'un Architecte, autant leur est-il impossible de s'acquitter envers ce ministre zélé, ce sage gouverneur, ce conseiller fidèle. Alexandre pleura la mort d'Aristote avec des larmes plus amères que la perte de Philippe. Seneque n'a-t-il pas fait plus de bien à Neron, que cet Empereur n'étoit capable d'en faire au peuple Romain ?

¶ Obliger un ami de qui on n'attend rien, c'est un bienfait gratuit ; servir un ami de qui on espere une reconnoissance exacte, c'est une bonnevolonté mercenaire.

¶ Entreprendrai-je d'inspirer aux hommes une reconnoissance reciproque ? Ils en ont perdu les sentimens à l'égard de Dieu. Tout est pour l'homme dans ce vaste Univers, & rien ne se trouve pour Dieu dans le cœur de l'homme.

Le

Le soleil éclaire cet impie qui se rend indigne de sa lumière; la mer calme la fureur de ses flots pour porter l'avare marchand dans les pais étrangers, la terre donne régulièrement ses fruits aux riches insatiables, pendant que les grées gâtent la moisson du pauvre laboureur, lui-même sçait repousser l'injure des saisons: au lieu qu'on devroit ouvrir les yeux pour reconnoître cette main libérale de qui on reçoit de si rares bienfaits; on ferme son cœur à la reconnaissance, sa bouche aux actions de grace, on ne l'ouvre qu'aux plaintes.

Dequoi se plaindront ces mortels ingrats? Accuseront-ils la providence de ce qu'elle ne leur a pas donné la force des lions, la grandeur des éléphants, la vitesse des cerfs, la legereté des oiseaux? Que leurs murmures seroient injustes! Tout foibles qu'ils paroissent, ils domptent la fureur du lion, apprivoisent l'éléphant, bornent le vol des oiseaux, & lassent les cerfs à la course.

~~~~~

## LE POUR ET LE CONTRE DE LA COMEDIE.

**L**A Comedie est une de ces choses qui peuvent être tolerées, dont même il n'est presque pas permis de parler, à cause qu'elle est plus ou moins dangereuse, eu égard à la situation des spectateurs.

Plusieurs fois il m'est arrivé d'en chercher le plaisir, par des raisons qu'on nomme bienséance & curiosité; soit froideur de temperament ou indifferance naturelle, soit préoccupation ou artifice d'un amour propre ingenieux; je ne m'aperçus jamais qu'il y eût tant de quoi la blâmer. Après tout, on n'en doit tirer aucune consequence generale, & celui-là seroit téméraire qui prétendroit que la Comedie fût absolument innocente.

Quand j'ai fait attention au luxe qui y regne, aux petites libertez qui s'y glissent, aux airs qu'on y affecte, sans mentir elle m'a paru dangereuse; mais à la regarder par son bel endroit, on avouera que tres-souvent on en sort plus regulier qu'on y est entré. L'on diroit que c'est là où viennent pour se purifier tous les ridicules du monde, & que dans les livres instructions du theatre ils veuillent faire choix de celles qui leur sont necessaires.

La

La Satire a quelque chose d'extrêmement piquant. Mille gens par son secours se corrigent quelquefois d'un désordre que les traits enflammez de l'éloquence des BOURDALOÛES & des SOANENS n'auroient peut estre qu'à demi réformés: Non que j'ose dire que l'éloquence prophane soit plus éficeace que les veritez de l'Evangile; je pretends seulement que la charité prescrit au censeur des bornes trop étroites, au lieu que le theatre autorisant le détail, on y ataque cent & cent défauts contre la mode, la coqueterie, & les autres vices du siècle que l'Orateur sacré n'a garde de nommer, de peur de souïiller sa bouche par des expressions que Saint Paul condamnoit dans le commun des fidelles de son tems. Il ne peut tout au plus qu'imiter la conduite de cet Apôtre, qui declare une guerre generale aux avarés, aux impudiques, aux idolâtres de la fortune, sans descendre dans les circonstances de ces passions infames.

Rien n'échape à la censure d'un severer Acteur. La force de ses paroles pénètre les retranchemens de la dissimulation, il va souïiller dans le cœur des plus doubles & des plus artificieux, qui confus de voir les misteres de leur hypocrisie revelez, prennent la resolution de se corriger.

Quels effets n'a point produits la representation de certaines pièces où l'on se déchai-

ne contre les debauchez de profession, où on en veut aux parures fastueuses du sexe, où on entreprend de détruire l'orgueil & l'interêt? Le bizarre & l'entêté moderent la ferocité de leur humeur, dès qu'ils la voyent condamnée dans le *Misanthrope*; le *Festin de Pierre* ébranle par la fin tragique de l'impie, celui qui méprise les ordres du Ciel. Le faux dévot se trouve honteusement deconcerté à la veüe des reproches que reçoit le *Tartufe*, & des maledictions dont le charge le parterre. La *Jobin* a empêché un des mes intimes amis de s'éclaircir de sa destinée par la voie de l'horoscope. Sans la Comedie du *Menteur* ( il faut qu'à mon tour je m'acuse ) on m'auroit vû, je crois, le plus audacieux fanfaron de Paris. *Arlequin* avec un ridicule assortiment de rubans fait éclipser les fontanges. Les *Folies d'Octavio* sont des leçons de sagesse qui apprennent combien il est fatal de s'abandonner à l'amour. *Colombine* fille sçavante rapelle les personnes de son sexe à leurs occupations naturelles. Le *Pœnix* détruit la fausse vertu des prudes. La *Baguete* découvre l'artifice d'une femme qui affecta de la passion pour un mari qu'elle n'aima jamais. Le *Defenseur du beau sexe* calme les fureurs des jaloux, & met le mérite des Dames dans un beau jour. Il n'est enfin personne qui n'avoüe que le faste des coquetes, & l'ambition des partisans seroient arrivez

à leur comble, si les uns & les autres honteux de s'entendre incessamment timpaniser à l'Hôtel de Bourgogne, n'avoient feint d'en retrancher quelque chose.

Voilà, si je ne me trompe, les fruits de la Comedie. Hors du theatre on n'a plus cette même occasion d'exprimer les traits veritables du mal-honnête homme. Là seulement on peut les donner au naturel, son caractère s'y touche d'une maniere qu'il se reconnoît d'abord dans ces peintures critiques, & qu'il se propose de n'être plus un sujet de raillerie de ceux qui le connoissent.

On se plaint que ces fruits sont étouffez par l'action du déclamateur, qui infinue les passions qu'il exprime. Rare-ent; pourrois-je répondre. Nous sommes trop prevenus qu'elles passent le naturel pour nous en laisser surprendre. Si l'auditeur souffre qu'on l'éblouisse un moment, il regarde peu après les choses dans leur corps veritable. Lui même essaie de se tromper pendant une heure ou deux qu'il est à un spectacle, afin de se former, quand il se détrompera, un nouveau plaisir; en se reconnoissant capable de distinguer le vrai d'avec le faux.

Plût au ciel ! quoi qu'on en dise, qu'un Acteur bien animé ouvrît dans nos ames, un libre passage aux mouvemens qu'il dévoile ! Le lâche auroit l'honneur en recommandation, le poltron deviendrait

brave, l'*Avare* feroit liberal, l'*Etourdi* commenceroit d'être circonfpect, le *Faloux* plus tranquille; le *Débauché* mieux réglé. On verroit les précieuses se revêtir d'un caractère plus docile & plus maniable, les meres apprendroient l'art d'élever leurs filles, & de rompre adroitement le cours de leurs secretes intrigues. Le *Plaideur* préféreroit à l'exercice de la chicane la douceur de vivre en paix avec ses voisins; le *Grondeur* riroit à son tour. Les *Fâcheux* étudieroient les momens de ne se point rendre incommodes; le Courtisan prenant le contre-pié de *Marquis*, sujets éternels de la satire de Moliere, ne feroit plus prevenu de sa naissance, & ne placeroit pas une noblesse mandiée, souvent même achetée, au dessus d'une honnête profession plus amie de la vertu; le Magistrat n'auroit garde de vendre son crédit ou de ne l'accorder qu'aux sollicitations de ses créatures. Nous aurions des Juges équitables qui ne mettroient point entre les mains de la Justice une balance d'or, & qui ne peseroient pas celle qu'ils doivent rendre au poids de leur avarice. L'homme d'affaires renonceroit à l'interêt, aimant mieux une lente fortune qu'une abondance prompte & irreguliere. Enfin tout le monde se corrigeroit; la société civile se verroit en peu de temps purgée d'une infinité de pestes qui alterent la belle œconomie du commerce

des

des hommes, car la liberté du theatre ne fait grace à personne, & son éloquence n'est pas capable de produire de moindres effets.

Pour peu qu'on continuë de s'en plaindre, je dirai qu'il faut aussi blâmer l'éloquence chrétienne. S'il est vrai que ses charmes soient des apas trompeurs, on ne doit pas permettre aux ministres de la parole de Dieu de nous développer dans les chaires, ce qu'a de beau, de fin, de pathétique l'art oratoire.

Qu'on ne croie pas, au reste, que je veuille faire ici un parallele du Predicateur & du Comedien. Si celui-ci a plus de succès en reprenant nos mœurs, c'est tant pis pour ceux qui se rendent à sa voix dans le temps qu'ils négligent d'entendre des discours, où l'on ne cherche pas tant à faire des hommes selon le monde, qu'à former de parfaits Chrétiens. Nous devons rougir de nôtre conversion, lorsqu'elle a plutôt pour motif la crainte d'être mis au nombre des ridicules du siècle, que le desir d'être véritablement irréprochables.

La but de mes raisons est de prouver, que l'action du declamateur n'est pas ce qui fait le crime de la Comedie. Blâmeroit-on un homme qui dans une compagnie d'honnêtes gens reciteroit par complaisance un rôle du Cid ou de Cinna? On admireroit au contraire sa memoire, ou loueroit sa  
ve-

vehémence , on feroit l'éloge des beaux sentimens d'Auguste , qui signale sa clémence envers un sujet rebelle , ou de Rodrigue qui malgré l'interêt de son amour vange l'affront que son pere a reçu. Encore faudroit-t-il être homme d'esprit pour applaudir à ces délicates passions : ce plaisir ne seroit point sensible à d'autres.

Tout ce qu'on peut blâmer de la Comedie, ce sont, je l'avoüe , ces sentimens qui ne tiennent ni du Heros ni de l'homme serieux ; ces caracteres badins, ces portraits trop au naturel, ces expressions molles & effeminées auxquelles on donne le nom de galanterie. Il faut tomber d'accord que l'auditeur n'est pas en seureté, qu'il y a du risque pour de jeunes cœurs disposez à ressentir les atteintes de l'amour, avant qu'on leur ait appris à s'en défendre. Je voudrois qu'on en supprimât ces traits satiriques qui défigurent le prochain, & qu'on se contentât de censurer le desordre sans faire reconnoître le coupable.

Les Peres se sont fortement décbainez contre les Chrétiens qui assistoient aux jeux avec un empressement indigne. Il étoit juste qu'on leur donnât de l'horreur pour des plaisirs dont la jouissance ne convenoit pas même à des païens susceptibles des premiers mouvemens de la nature. Les hommes piquez d'une fausse gloire se servoient de spectacle les uns aux autres



autres Les plus innocens objets étoient des ruisseaux de sang, les personnages les plus ordinaires, des boureaux & des impudiques; les coûtumes impies succederent aux cruelles, on exposoit au mépris les choses saintes, on faisoit en plein theatre des augustes ceremonies de nôtre religion un objet de risée. Les fideles étoient-ils excusables de vouloir à ce prix contenter leur curiosité, eux qui ne pouvoient être temoins de tant de prophanations sans partager en quelque sorte leurs hommages entre le Dieu qu'ils reconnoissoient, & ceux qu'ils voioient adorer.

Nôtre politesse fut toujours trop grande pour favoriser de semblables divertissemens, nous les traitons de saerileges. Il est vrai que nôtre rigide vertu s'est tant soit peu relâchée; nous nous sommes crus exempts de reproche, à cause que l'on ne faisoit point paroître de nuditez extravagantes, & que de la bouche de nos acteurs il ne sortoit aucunes paroles impies, cela ne nous justifie pourtant qu'à demi.

L'institution de la Comedie en France eut pour cause un délassement d'esprit, un plaisir d'honnête homme. Le Cardinal de Richelieu Ministre d'un genie transcendant l'aimoit, comme on sçait, passionnément. Ce fut lui qui sur la scene in-

roduisit les Muses, & qui prêta la parole à ces muettes beautés qu'on voit briller dans les pièces des habiles de son tems; mais alors ces muses étoient chastes, retenues, pleines de pudeur. Si la Comédie contre l'intention de ces protecteurs a dégénéré, c'est parce que le sort des meilleures choses est de se corrompre, malgré la précaution qu'on prend de les conserver dans leurs premières intégrités.

Les ennemis des spectacles se recrieront encore, comment accorder les larmes de la pénitence avec les joies des ténèbres? Autre chose est de ne point faire pénitence, & d'aller dans des endroits où on ne se propose pas directement de la pratiquer. La dévotion souffre volontiers quelques intervalles. Les personnes qui ont tout à fait renoncé au monde se ménagent des momens où il leur est permis de suspendre l'austerité de leurs exercices, Seroit-il raisonnable qu'on défendît aux gens du siècle de choisir des heures dans lesquelles ils pussent adoucir à leur tour la rigueur de leurs pénibles occupations.

LE CONTRE. Ces raisons dont on appuie la justification des theatres ne sont pas telles qu'elles ne puissent être détruites. Regardons tant qu'il nous plaira la Comédie par ses beaux endroits, ce n'est pas aujourd'hui qu'on en fait plus innocent qu'on n'y est entré. On s'y souille loin de s'y purifier.

L'Ac-

L'Acteur pouvoit autrefois corriger par sa satire, les défauts de son siècle, parce que les hommes qui n'avoient que des Dieux imaginaires, des Dieux qui avoient des yeux & ne voyoient point, des oreilles & n'entendoient point, des bouches & ne pouvoient parler, les hommes, dis-je, se contentoient de conformer leurs mœurs à la politesse des Atheniens, à la majesté des Romains: par honneur ils y étoient obligez, instruits d'ailleurs que leurs divinités ne pénétroient pas dans le sanctuaire de l'ame, ils se croyoient en seureté d'obéir à tous les mouvemens d'un cœur dereglé. Un chrétien sera-t-il bien receu à se parer de cette raison? S'il n'est sensible qu'aux traits de la satire, son changement ne sera qu'exterieur.

Je doute même que la satire puisse ce qu'en aura pû l'éloquence sacrée. Les Predicateurs sont des medecins charitables, qui dans la guerison des maladies spirituelles se servent de doux remedes. S'ils sont sans effet, qu'il est à craindre que ceux d'une critique amere ne soient pas plus efficaces, à moins qu'on ne se fasse un plus grand point de plaire au monde que de se perfectionner utilement.

Rien n'est plus faux que les retours qu'excite la confusion de se voir repris par un Acteur, rien n'est plus suspect. Les fruits que produit sa Comedie ressemblent à

à ceux qui naissoient en Egypte, si je ne me trompe; la veüe en étoit admirable; le dehors extrêmement beau; les touchoit-on, ils se reduisoient en poudre.

Un spectateur sur qui la satire fait assez d'impression pour le porter à se corriger; est. au dehors un homme nouveau. Il ne donne plus comme auparavant dans la bagatelle, il renonce au jeu qui l'engageoit à des dépenses excessives; il retranche de ses habits le superflu peu sortable à sa condition; il a quité le ridicule du jeune âge qui lui faisoit un mauvais nom. Devenant ami d'une politesse bienfaisante, il n'a point dans la bouche ces mots grossiers que les honnêtes gens s'abstiennent de prononcer; son abord est facile, son air accueillant, son rang soutenu sans fierté. Il s'est défait de ces tons railleurs, de ce caractère de bouffon, de cette affectation de bel esprit. Dirai-je tout ? Il s'est revêtu des ornemens d'une feinte modestie; s'est couvert du manteau d'une probité éclatante; voilà la beauté de ce fruit: touchez-le, ce n'est pas cette solidité que vous pensiez; ouvrez-le, vous n'y verrez point ce que vous espériez. Pénétrez le dedans de cet homme vous y remarquerez même fureur de s'avancer, mêmes desirs, mêmes artifices; heureux si ce qu'il a entendu n'a rien ajouté à l'injustice de ses prétentions, ni à la malignité de son avarice! Heureux si ce qu'il a

vû.

vû n'a point ravi à son cœur cette liberté tant desirable, qu'on conserve rarement dans les occasions de plaisir.

Pour un bien que produit quelquefois la Comedie au hazard, elle ouvre la porte à mille maux inevitables. Quel est, je vous prie, l'homme assez insensible pour ne pas estre attendri par les vives expressions d'une maitresse qui gemit, assez ferme pour resister aux plaintes d'un amant qui se desesperere, assez tranquile pour conserver son ame dans le calme au milieu des emportemens d'un furieux qui exagere sa douleur, assez indiferent pour ne pas goûter un trait satirique? Fût-on du plus froid naturel du monde, du temperamment le moins susceptible, on ne sçauroit alors commander à son cœur. Malgré soi on s'intresse à la douleur d'une femme affligée, à la perfidie d'un amant; on prend part à la trahison de ce Prince malheureux, on entre dans les transports de ce brave outragé, on devient complice de la vangeance.

Ne sont-ce pas là les sentimens qu'excitent au dedans de nous les vives representations des theatres? Qu'on se regarde tel que l'on est, qu'on ouvre sur soi-mesme ces yeux de complaisance que fait ouvrir l'amour propre, on se reconnoitra bien-tôt coupable de tous les excés que la scene embellit. Si ces declamations mondaines ne font sur nous aucune impression sensible, c'est  
une

une marque que nous avons consommé l'ouvrage du crime, & que nous sommes tellement corrompus, qu'elles ne peuvent nous corrompre davantage.

Mais nous prenons plaisir à nous abuser. Faisons sérieusement attention à ce qui se passe en nous, lorsque nous courons aux spectacles. Y a-t-il une personne, quelques épures que soient ses motifs, qui en allant à la Comedie croie faire une action de religion? On sent, quoi qu'on feigne de ne le pas sentir, je ne sçai quels mouvemens qui en détournent; si on leur obéit c'est avec une contrainte gênante à laquelle on ne cede qu'après avoir long-tems & toujours vainement combattu. De-là cette agitation involontaire qui tourmente jusques dans le fort du plaisir; delà ce trouble continuel que le plus magnifique appareil d'un divertissement ne sçauroit calmer.

Y est-on? la vertu se ralentit, les bonnes intentions s'éloignent, la satire s'empare de nôtre consentement, se rend maîtresse de nôtre volonté, la tourne & la captive à son gré. Bien loin de faire naître le desir de corriger les desordres qu'elle reprend, souvent on n'en conçoit que plus fortement l'envie de se les approprier, parce qu'on reconnoît que ce sont des défauts annoblis dont les gens du bel air s'honorent, & que le grand monde  
met

met au nombre des vertus à la mode.

Qu'on s'examine lorsqu'on en sort, on se trouvera dans une situation toute autre que celle où l'on étoit peu auparavant. On est tout rempli de maximes d'ambition & de vanité; les semences de probité qu'une belle éducation avoit jettées dans le cœur d'un enfant bien né sont évanouies, sont dissipées. Les passions éteintes dans les uns par la froideur de l'âge, usées dans les autres par la longue habitude des voluptés se sont rallumées & ont repris une vigueur nouvelle. On soupire plus que jamais après toutes sortes de plaisirs, on court avec précipitation dans ces voies délicieuses qu'ouvre l'empressement de satisfaire ses convoitises; obligé de rentrer dans les soins de sa famille, ou de reprendre ses occupations, on se voit dans une langueur mortelle, on s'engage dans une oisiveté qui sans cesse rapelle aux amusemens qui l'ont fait naître.

Les theatres, disons nous, n'offrent rien de deshonnête, rien d'impie aux yeux des spectateurs. On en a, graces à notre politesse éloigné ces objets de cruauté que les hommes détestent; la religion n'y est point profanée, la verité n'y est point obscurcie, le seul vice y est décrié. Foible raison! Si les spectacles étoient ornez de ces images affreuses dont le Paganisme soustenoit à peine la veüe, peut-être seroit-ce pour  
nous

nous une espece d'avantage ; nostre curiosité se gueriroit par l'horreur de ces representations grossieres, au lieu que nous sommes devenus des pecheurs délicats ; nous voulons qu'on nous prepare le calice de l'iniquité, afin de le boire sans repugnance.

Ne nous retranchons plus sur le temperament qu'on a apporté aux theatres ; nous ne sommes pas moins coupables que ceux qui dans le regne du Paganisme offroient à la vue d'un peuple assemblé des combats de gladiateurs. Nostre barbare curiosité s'immole tous les jours d'aussi sanglantes victimes, quoi qu'elle ne se repaisse pas tout à fait de pareils objets. Pour plaire à des chrétiens cruels on en voit qui exposent leur vie. Une femme suspendue dans les airs, s'agite & se balance. Un homme armé marche sur une corde & y dance de la même maniere qu'on feroit sur la terre ferme, tantost perdant l'usage des mains tantost celui des pieds, chaque mouvement le menace d'une chute mortelle, & donne des fraieurs qui passent le plaisir. Un baladin sur le theatre imite les poissons, un autre contrefait les plus vils animaux de la terre. A regarder ces choses en elles-mêmes, les Païens qui se plaisoient dans le carnage n'étoient pas plus blâmables que les admirateurs de telles representations. Nous ne  
con-



connoissons qu'un Dieu, & l'on introduit sur la scene un nombre infini de divinitez, auxquelles on ne peut rendre hommage sans dérober les honneurs deus au vrai Dieu. On y fait paroître les demons, les furies, on y parle un langage diabolique, on y chante des airs tendres qui enlèvent, qui transportent, qui donnent du plaisir; mais un plaisir que les anciens Philosophes avec toute leur indulgence ne laisserent pas d'appeller l'intemperance des oreilles.

Voila les spectacles qu'on represente parmi nous. Cependant on les justifie, on les nomme agreables, chose plus étrange, on les croit permis! L'Eglise est-elle donc une mere impitoiable, pour souffrir qu'on prodigue ainsi le sang de ses enfans? La religion ne renferme-t-elle pas d'assez grans misteres, sans occuper l'attention de gens qui n'en ont déjà pas trop, de mille ceremonies superstitieuses qu'on voit rarement, qu'on ne raisonne sur les nostres, ou qu'on n'en conçoive du dégout? Jesus-Christ n'est-il pas un assez beau modele, sans que les hommes pour exercer leur imitation cherchent à copier les bêtes destinées à leur usage?

Achevons de nous détruire, Je suppose les pieces les plus innocentes; y en a-t-il où le Christianisme ne se trouve intéressé, où la charité ne soit violée, où on n'en

L

veuille

veuille qu'au libertinage? Si la Comédie du *Tartuffe* condamne l'hipocrisie, quelles manieres raffinées de se contrefaire, ne suggera-t-elle point? Le *Misanthrope* en veut au fol entêtement de quelque capricieux, tandis qu'il insinuë à une infinité de gens un caractère singulier, bizarre, peu convenable à la société. L'*Avare* par ses épargnes honteuses, par ses plaintes excessives découvre aux personnes d'une humeur fordide, des routes jusques-là inconnuës à l'avarice. Quel est l'impie dont la vie scandaleuse ait été changée par la catastrophe du débauché qui parle dans le *Festin de Pierre*? Voïons-nous que la censure publique ait fait revenir des *Coquetes* de la superfluité des ajustemens? Les *Menteurs* d'habitude n'ont point quité le parti d'exagerer toutes choses, malgré la guerre qu'on leur fait de leurs impostures. S'apperçoit-on que le *Bourgeois Gentilhomme* ait eû de si rares succez? Trouvez-en que cette juste critique ait fait rentrer dans les bornes de leur état, dans la bienséance de leur condition. Les veritez répanduës dans le *Malade imaginaire* ont-elles arrêté le cours des fourberies qui règnent dans l'exercice de la medecine, ont-elles eu le pouvoir de retrancher ces ceremonies meurtrieres auxquelles on confie de nos jours la vie précieuse des plus grands hommes?

Les traits piquans dont ces pieces sont rem-

remplies, inspirent tout au plus de l'aversion pour ceux en qui l'on remarque de pareils défauts, & c'est l'unique fruit qu'on en retire. Disons donc que si elles guerissent de quelques excez, elles souillent de mille autres, contre lesquels on neglige de se precautionner.

Car quelle precaution apporte-t-on pour se garantir des pièges que les spectacles cachent à nôtre foiblesse ? avec quelle fermeté ne prétons-nous pas nos sens à ce qui s'offre pour les surprendre ? Nous abandonnons nos regards à ces objets lascifs, qui par des graces empruntées se font un art de nous attendrir, nos oreilles ne sont ouvertes qu'à des discours frivoles, discours mordans. Nôtre langue se dénoüe & applaudit à des passions délicatement touchées ; l'esprit atentif à ce qui se passe sur la Scene descend dans le ministere d'une intrigue bien concertée ; le cœur résistera-t-il à cette corruption ?

On n'ozeroit desavoüer qu'une peinture libre fait impression, que la lecture d'un Roman est pernicieuse, qu'une médifance adroite séduit les meilleures intentions, & on n'avouera pas que des portraits deshonnêtes, des descriptions trop tendres, des équivoques mal ornées, des calomnies publiques, choses dont les pieces les plus corrigées ne sont point exemptes, on n'avouera pas, dis-je, quelles puissent fraper

un auditeur ! Ceux qui parlent de la forte comptent beaucoup sur leur force.

Admirons de plus la fausse délicatesse des hommes du siècle. On est prompt à se plaindre des directeurs qui sondent les plaies de l'ame, & qui creusent dans le fond des consciences pour en connoître les dispositions vicieuses ; nous murmurons de ce qu'ils fouillent trop avant ; nous disons qu'ils font des leçons de pecher, quand afin de vaincre nostre ignorance ou d'exciter nostre confusion ils tâchent d'éclaircir les circonstances énormes de certains desordres, & nous ne voulons tomber d'accord que la Comedie où on ne s'applique guere à enveloper les sentimens d'une passion grossiere soit une école pernicieuse, nostre erreur nous plaist étrangement !

Non, je ne souhaite plus que ceux qui frequentent les Theatres entrent dans les passions qu'on y exprime. On donneroit dans la Cour des Princes entrée à l'ambition, à la perfidie, à la mauvaise foi. Le monde seroit composé de fourbes, d'ingrats, de flatteurs, de vindicatifs. Les vertus chrétiennes seroient conseillées par un esprit de politique, on cacheroit sous un dehors simple un orgueil insatiable ; des apparences moderées couvriroient de lâches desseins, les retranchemens extérieurs de la cupidité entretiendroient au de-

dans

dans l'amour du monde. Enfin les hommes ne se formeroient ni pour la société, ni pour la Religion.

Si nous avons envie de nous corriger, soions redevables de nôtre perfection au zele d'un ministre de l'Evangile plutôt qu'à la licence d'un déclamateur public. Il est indigne de vouloir justifier la comédie par ses effets salutaires; sans la crainte de passer pour ridicule personne ne changeroit de conduite, & encore quels sont ces changemens? Y eût-il jamais de sincérité dans ceux dont la critique est le premier mobile? N'attribuons point à l'ouvrage du démon ce qui ne peut être qu'un chef d'œuvre de la grace de l'Esprit saint. Un homme qui fait le bien pour se mettre hors des atteintes des invectives se dementira tôt ou tard, sa fausse probité le trahira bien-tôt & je ne lui donne qu'un moment pour reprendre les desordres que lui fit quitter le respect humain.

Ne nous autorisons pas de ce que les anciens Peres de l'Eglise ne défendirent aux Chrétiens d'assister aux spectacles qu'à cause qu'ils participoient à l'idolatrie des Païens. Cette même défense nous regarde, j'ose dire par la même raison. J'avoüe que nous ne faisons point aux fausses divinités des sacrifices solennels, que nous aurions en horreur d'élever des autels

publics à la gloire des Heros, & que nous ne sommes pas assez superstitieux d'égorger des moutons & des taureaux en l'honneur des Dieux de la fable; mais n'y a-t-il que cette maniere de commettre le peché de l'idolatrie? Disons de toutes les passions ce que saint Paul dit de plusieurs qu'il nomme, *la servitude des Idoles*, nous reconnoîtrons que nous ne participions que trop à l'idolatrie en voiant avec une curiosité mondaine les caracteres des plus odieuses passions exprimez sur les théâtres.

Nous avons bonne grace après cela de vanter leur pureté, & de faire l'éloge des sentimens magnifiques d'un *Tiridate* qui jette sur sa scène des regards incestueux, d'un *Rodrigue* qui porte sa main barbare dans le sein du pere de sa maîtresse, d'un *Cinna* qui se souleve contre son Prince? Sans donner un tour forcé aux paroles de saint Paul. N'est-ce pas une idolatrie à des Chrétiens de respecter les traces d'iniquité, d'adorer les images de la corruption, de se faire des idoles de l'ambition qu'inspirent ces pieces, de la colere qu'elles insinuent, de la politique qu'elles conseillent, de la vengeance qu'elles allument, de l'amour qu'elles persuadent?

Avec toute l'envie qu'ont les fauteurs de la Comedie de prouver qu'elle est excusable, ils ne peuvent desavouer qu'avant que de la rendre permise il faudroit en retrancher

cher bien des choses ; & justement vouloir qu'on supprime ce qui ne leur plaît pas, c'est déjà convenir qu'on a raison de la condamner. Verité puissante , nous avons beau conspirer contre vous , nôtre revolte est inutile si-tôt que vous avez résolu de vaincre nos préjugés. Maîtresse absolue de nos esprits , vous leur arrachez tel aveu qu'il vous plaît , bien que nous semblions nous opposer à ce que vous nous faites entendre au fond du cœur.

Quand même la Comédie recouvreroit sa première pureté , elle seroit , à parler chrétiennement , toujours fort dangereuse. Modeste tant qu'il nous plaira , honnête au delà de ce qu'on peut s'imaginer , elle ne sera pas entièrement innocente. Quelque modeste qu'elle devienne , se prescrira-t-elle des bornes ? n'exercera-t-elle pas avec une fureur égale cette liberté de censurer les mœurs ! Quelque honnête qu'elle puisse être , n'y verra-t-on plus d'intrigues amoureuses , de paroles équivoques , de gestes lubriques ? Une pièce dépouillée de ces ornemens , dénuée de ces mots licentieux , piquans , impies même , flateroit trop peu le mauvais goût des spectateurs , ils ne pourroient s'accoutumer à entendre débiter une rigide morale dans un lieu où il vont chercher de voluptueuses instructions.

Par ces Comédies honnêtes je veux  
K 4. sup-

poser quelque chose de plus qu'on n'oseroit prétendre. On n'y verra point d'évenemens tragiques qui excitent les mouvemens de la cruauté, point d'objets qui gravent dans les esprits de pernicieuses idées, point d'intrigues qui pervertissent les droites intentions d'un auditeur avide; tout ce qu'on dira sera prononcé avec retenue, on y établira les principes d'une belle conduite, les acteurs s'appliqueront à faire d'aimables portraits de la vertu, telles pieces seroient nommées modestes, encore une fois qu'on ne s'y trompe pas, revêtues de ces caracteres beaux en apparence elles n'auroient jamais cours dans le monde; je dis davantage, elles ne seroient pas moins pernicieuses.

Quelle force auroient des leçons de vertu prononcées par une bouche prophane, si les veritez de la morale chrétienne préparées avec toute l'adresse d'un ministre zélé ne font qu'irriter la malice du libertin? Pour éluder les maximes débitées dans la chaire Evangelique, on recherche malicieusement les actions de celui qui les propose, se croiant dispensé de les pratiquer quand on le voit sujet aux moindres fautes: que seroit-ce des instructions données sur la scene par un declamateur souillé des vices dont il voudroit nous éloigner?

Souhaiter que le theatre se purifie assez  
pour



pour n'admettre à l'avenir que de modestes & d'honnêtes représentations; c'est demander que le danger soit plus adroitement couvert. Nous quitterions bien-tôt les vertus austères de la Religion pour courir après ces phantômes de perfection qu'on y proportionneroit à notre foiblesse.

Le theatre si austere qu'il puisse devenir ouvrira toujours une voie large, semée de roses, couverte de fleurs. Si quelque chose rebute notre langueur, il sçaura tout retrancher par un lâche temperament. On voudra de la regularité dans la conduite des hommes; que personne ne s'alarme; on se contentera du dehors: au reste on nous rendra les maîtres de nos volontez secretes. On nous laissera la liberté de former toutes sortes de desirs, pourvû que nous ayons l'adresse de les dérober à la connoissance d'autrui.

On tâchera de guerir les femmes de leurs caprices, les belles de leur fierté, les agréables de leur trop d'enjouement; mais cette complaisance qu'elles ont pour leurs charmes, cet amour excessif qu'elles se portent, cette idolatrie qu'elles entretiennent dans le cœur d'un Amant passionné; c'est ce que la morale d'une Comedie honnête n'entreprendra pas de détruire.

On attaquera l'orgueil de ce Philosophe,

L 5

les

les airs pedantesques de cet homme de Lettres ; mais cette presomption qui le domine, cette opinion avantageuse qu'il se forme de son mérite ; cet entêtement chimerique d'obtenir la vogue, n'attendez pas que la critique pénétre si avant.

On s'élèvera contre les emportemens d'un Officier d'armée, on lui inspirera s'il est possible de l'horreur pour les blasphemes & les paroles licentieuses, mais lui prescrira-t-on des regles de la veritable bravoure ? l'empêchera-t-on de courir en furieux à la vengeance ? Lui mettrat-on devant les yeux les périls auxquels l'exposent l'oisiveté de sa profession ?

Quels preceptes donnera-t-on au Courtisan ? Ne sera ce pas assez de lui faire une hideuse peinture de quelques vices qui le deshonorent, de la trahison, de la perfidie, de l'injustice ? L'envie qui le ronge, l'ambition qui lui cause de mortelles inquiétudes, seront legerement touchées ; mais la dissimulation, la fourberie, mille autres raffinemens que suggere l'esprit d'interêt seront proposées comme des moiens de hâter son élévation.

Idées monstrueuses de perfection ? Quelle plus infame prostitution que de défigurer ainsi au theatre l'image sacrée de la vertu ? Il n'appartient qu'à la Religion d'élever nôtre ame à une si pure sainteté. C'est pour cela qu'elle défend à ses sectateurs de puiser

fer des instructions dans les écrits des Philosophes Païens, ces Philosophes éclairez des plus brillantes lumieres de la raison, dont les principes ont tant de noblesse, tant d'excellence, tant de regularité; la Religion nous éloigne de ces sources prophanes où elle ne trouve pas encore assez de pureté pour faire goûter ses maximes. Bannis du Portique, deviendrions-nous les disciples-d'un Comedien, & serions-nous excusables de chercher des leçons dans l'école sacrilege des theatres?

Enfin nous pensons éluder la plus forte objection des ennemis de la Comedie qui demandent comment on prétend acorder les larmes de la penitence avec les joies des spectacles; nous avons peine à comprendre qu'un Chrétien soit obligé de faire trêve avec les ris, nous ignorons ce que veut dire, *Malheur à vous qui avez vôtre consolation*, cette menace faite aux heureux du monde, n'entre pas dans nôtre esprit; on ne reproche au riche que son atache au luxe, & à un luxe qui est au dessus de sa condition; le dispensateur des recompenses éternelles met au nombre des reprouvez ceux qui ne sont point affligés, qui jouissent d'une abondance splendide, & les Chrétiens appellent d'un jugement qu'on prononce contre des plaisirs immodérez, où regne un luxe excessif, où une joie criminelle est repandue.

En vain dira-t-on que les hommes chercheront des plaisirs plus dangereux, si on leur défend l'entrée des theatres. En vain dira-t-on que ces amusemens les détournent de mille occasions où leur innocence courroit un plus grand risque, où leurs pechez seroient plus énormes. Il faudroit sur ce pié là introduire dans le monde une infinité de maux, vû qu'on aura tous-jours pour excuse que ces fautes legéres en font éviter d'inexcusables.

Si on n'en veut pas croire les Theologiens dont la morale paroît outrée, qu'on s'en raporte, j'y consens, à un homme engagé dans le tumulte du monde, dans l'embarras de la Cour, dans les emplois de la Guerre, qui n'étoit pas ennemi des joies permises; je parle de Mr. le Comte de Bussi aussi illustre par les hauts sentimens que lui inspira l'esprit de la Religion, que par le nombre des disgraces que lui suscita la fortune. Lisons un Traité contre les Bals, il prononcera sur cette matiere avec une severité égale à celle du directeur le plus rigide. Cela se voit dans le discours qu'il adresse à ses enfans, où il s'explique en ces termes.

J'ai toujours cru les Bals dangereux; ce n'a pas été seulement ma raison qui me l'a fait croire, ç'a encore été mon experience; & quoique que le témoignage des Peres de l'Eglise soit bien fort, je tiens que

„que sur ce chapitre celui d'un Courtisan  
„doit être de plus grand poids. Je sçai  
„bien qu'il y a des gens qui courent moins  
„de hazard en ces lieux là que d'autres,  
„cependant les temperamens les plus froids  
„s'y rechaufent. Ce ne sont d'ordinaire  
„que de jeunes gens qui composent ces  
„fortes d'assemblées, lesquels ont assez de  
„peine à résister aux tentations dans la so-  
„litude ; à plus forte raison dans ces lieux-là  
„où les beaux objets, les flambeaux, les vi-  
„olons & l'agitation de la danse échaufferoi-  
„ent des Anachorètes. Les vieilles gens  
„qui pourroient aller au Bal sans intéresser  
„leur conscience feroient ridicules. d'y al-  
„ler ; & les jeunes gens à qui la bienséan-  
„ce le permettroit, ne le pourroient pas sans  
„s'exposer à de trop grans périls. Ain-  
„si je tiens qu'il ne faut point aller au  
„Bal quand on est Chrétien ; & je crois  
„que les Directeurs feroient leur devoir  
„s'ils exigeoient de ceux dont ils gouver-  
„nent les consciences qu'ils n'y allassent ja-  
„mais.

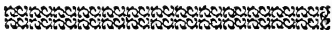
Qu'auroit dit ce Courtisan, s'il avoit  
eû la même occasion de s'expliquer sur la  
Comédie ? Son experience lui avoit appris  
que les bals étoient dangereux, la nôtre  
nous est-elle garant de l'innocence des spec-  
tacles ? Les beaux objets, les flambeaux,  
les violons, & l'agitation de la dance étoient  
à son avis capables d'échauffer des Anacho-

retes; que ne fera point sur l'esprit d'une jeunesse bouillante la vivacité d'une passion fortement exprimée jointe à toutes ces choses ? Je tiens, continuë-t-il, qu'il ne faut point aller au bal quand on est Chrétien. Qui est ce qui parle ainsi ? Si c'est un Religieux, on lui objecteroit qu'il n'a garde d'approuver des divertissemens qu'il ne lui seroit pas bienféant de goûter ; si c'étoit un Docteur de Sorbonne on diroit ce que répondirent les Disciples à leur maître, *Ce discours est dur & ouïré*, si c'étoit un Prelat on mettroit en veuë le pretexte de ne pas hazarder la reputation qu'il a d'être une colonne de l'Eglise ; mais encore une fois celui qui s'exprime de la sorte est un Courtisan élevé dans la grandeur, nourri dans les voluptez, accoustumé à une vie délicate. Je crois, conclut il, que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les consciences qu'ils n'y allassent jamais. Tout guerrier qu'étoit Monsieur le Comte de Buffi, il ne demandoit pas que les Directeurs aportassent de faux ménagemens, il jugeoit que c'étoit pour eux une obligation indispensable de représenter le danger de ces jeux, de les défendre absolument.

Après ce qu'a pensé Monsieur de Buffi, plus homme du monde que moi, mais aussi plus homme de bien, je ne dois point rougir de mon sentiment. Si je l'avois pro-

duit dans le temps que j'eus occasion de le mettre par écrit, il auroit dû paroître il y a près de deux ans. Ce qui auroit été alors plus de faison à cause de la nouveauté de la question ne doit pas être considéré comme une chose surannée, puisqu'il est toujours tems de faire voir qu'on est Chrétien, n'y ayant prescription que contre les pieces galantes & critiques. Celles qui sont pieuses ne viennent jamais trop tard; s'il n'est plus l'heure d'instruire, il est toujours celle de montrer qu'on est bien instruit. Le sage qui a défini les momens de parler, & de se taire, n'a point dit qu'il y en eût où il ne fut plus permis d'écrire ce que dicte l'esprit de Religion, ce que fait sentir l'amour de la vérité.

Ces considérations m'ont déterminé à faire part au public de ce que je pense sur la Comedie, & de ce que je crois qu'on en doit penser. Peut être n'atendoit-on pas d'un homme du monde une opinion si rigoureuse, je mets la cause entre les mains de chacun, qu'on examine les raisons de part & d'autre, je m'assure qu'on ne conclura pas autrement.



## PENSEES DETACHEES.

**L**A loi que fit SOLON fournit matière à une belle reflexion. Il ordonna que le fils ne seroit point obligé de nourrir son pere, si le pere ayant eû les moyens de faire apprendre à son fils un métier dans son jeune âge, il les avoit négligez comme peu sensible à ce devoir. Grande obligation de prescrire aux enfans la nécessité du travail, de leur en inspirer l'amour, au lieu de souffrir qu'ils passent les plus belles années de leur jeunesse dans l'oisiveté. Nous voulons qu'ils apprennent la musique, la dance, la mignature ; nous les accablons de mille arts inutiles dont à peine ont-ils tems de recevoir les premieres teintures. Que n'avons-nous plutôt la precaution de les former à des sciences nécessaires ? Mettons les en état d'être un jour des négocians de bonne-foi, des Magistrats éclairés, de prudens Officiers, des Citoyens zelez ; l'Etat s'en trouvera mieux, nos familles en seront plus honorées.

Jé trouve encore fort judicieux ce que disoit CRATES. Il souhaitoit qu'il lui fût possible de monter sur le lieu le plus élevé de la ville & là crier à haute voix : *O hommes, quelle est vôtre folie de prendre tant*  
de



*de soin à amasser des biens, sans avoir celui de l'éducation de vos enfans à qui vous les devez laisser.* Il est ordinaire de voir de tels peres, qui se proposent de faire leurs enfans riches, & qui ne songent à rien moins qu'à en faire d'honêtes gens; si c'étoit qu'on leur aprît à uter de ces biens; mais ou on leur donne des exemples de prodigalité, ou on multiplie à leurs yeux des traits d'avarice. On parle, je l'avoüe, en leur presence, de la difficulté de les acquérir, de la necessité de les conserver, du desespoir qu'en cause la perte: Est-ce là ce qu'on devroit leur dire? N'ont-ils pas déjà assez d'ambition, sans que nous excitions une cupidité que n'est que trop animée?

L'instruction de la jeunesse fut regardée dans l'antiquité comme un devoir si indispensable que les peres instruisoient eux mêmes leurs enfans. Dans ces tems heureux, il n'y avoit point d'autres maîtres que ceux qui l'étoient par nature. On sçavoit combien il étoit dangereux de confier le soin de l'éducation à des personnes qui ne pouvoient s'y interesser avec zele.

Enseigner ainsi ses enfans étoit chez les Romains un ministere honorable. Que dirons nous pour les excuser de ne l'avoir pas continué? La necessité de leurs occupations, l'application aux affaires, le nombre  
de

de leurs enfans, me paroissent les meilleures raisons pour les justifier.

Si les peres avoient l'œil sur leurs enfans, on ne sçauroit dire le bien que produiroit une telle vigilance ; le pouvoir que la nature leur donne, ajoûteroit de l'autorité à leurs conseils, la dépendance où seroit volontairement un enfant le rendroit plus soumis aux volontez d'un pere qui menageroit ses corrections. Les passions raffinées ne se méleroient point dans la conduite de la jeunesse. Les vices secrets, les folles inclinations, les caprices en seroient bannis, la vertu deviendroit familiere, tout ce qui auroit l'ombre du crime seroit horreur.

Il se voit des esprits dociles & heureux, à qui la vertu ne coute rien : d'abord qu'ils en connoissent la beauté, ils se sentent portez d'inclination à l'aimer ; il ne faut que leur montrer le bien pour exciter leur volonté naissante à le pratiquer ; vous diriez qu'en eux la nature a tout achevé & qu'elle n'a rien voulu laisser faire à l'éducation.

¶ Toutes les passions deshonnorent la condition de l'homme. En vain colore-t-il ses vices, ils n'en sont ni plus excusables ni moins honteux. La corruption du monde a pourtant fait que tous ne sont pas également odieux. La passion des femmes, l'amour de la gloire, le desir de la vengeance

vengeance passent pour des effets de courage , pour des necessitez de bienfiance ; il y en a d'autres que les moins honnêtes gens détestent. On méprise un homme qui est adonné au vin , chacun blâme ses excez , on l'évite , on le fuit.

L'intemperance dans les grans hommes est le vice le plus à craindre. Elle les rend cruels & furieux. Alexandre dans le transport d'une colere causée par l'excez du vin , tua Clitus. Marc Antoine se plaisoit étant à table à se faire apporter les têtes des plus illustres Citoïens.

¶ Les Perses & les Grecs tenoient conseil à table. Ils croioient sans doute qu'alors on étoit plus propre à dire la verité , parce que dans ces momens on fait treve avec la dissimulation & la flatterie.

Il me semble que dans un festin on n'est guère capable de décider. L'esprit n'y réfléchit pas aisément. Les vapeurs du vin qui le troublent obscurcissent les lumieres de la prudence. S'il échape à une raison ainsi troublée quelques bons sentimens , c'est par hazard & par la même impetuosité qui fait que la mer ne jette sur le bord du rivage les richesses qu'elle renferme dans ses abîmes , que lors qu'elle est irritée.

¶ Point de plus commune passion que l'interêt. Le seul respect humain éloigne du crime , la pudeur naturelle defend les mauvais

mauvais commerces, la bienfaisance conseil-  
le la douceur. On rougit d'être emporté,  
telles victoires semblent glorieuses. Mais  
succomber aux mouvemens d'intérêt c'est  
une défaite qui ne paroît par honteuse.

Les genereux en apparence ont un certain intérêt auquel ils ne renoncent pas. Il est feur de l'emporter dès qu'il se trouve en compromis avec quelque desir.

L'intérêt a perverti l'usage des biens, l'ambition les recherche, l'avarice les retient. On ne voit plus de ces ames désintéressées qui les attendent sans impatience, qui les reçoivent sans empressement, ou qui les possèdent avec moderation.

L'intérêt divise le frere d'avec le frere, l'ami d'avec l'ami, l'homme d'avec lui-même.

On n'écoute plus la voix de la nature quand celle de l'intérêt se fait entendre, la Religion même se tait en sa presence. Car l'enfant se souleve contre son propre pere, le Crétien lui immole jusqu'à sa conscience.

Détestable sacrifice que par tout on fait à l'intérêt! L'avare marchand le regarde comme son Dieu, le Magistrat le place sur les Tribunaux, le Courtisan & le Ministre n'agissent que par ses ressorts; je suis obligé de dire plus. Dieu n'est pas le seul à qui on sacrifie dans les Temples; les Ministres  
des

des Autels mettent l'idole de Dagon avec l'Arche d'alliance, en faisant reposer l'intérêt dans le Sanctuaire.

¶ Monsieur de la Moignon remerciant Mr. de Mazarin qui l'étoit venu féliciter du choix qu'avoit fait le Roi de sa personne, pour remplir la place de Premier Président, le Cardinal lui répondit, que si le Roi eût pû trouver un plus homme de bien que lui dans son Royaume, il ne lui auroit pas donné cette Charge. Qu'il est beau de ne devoir son élévation qu'à son mérite. Si toutes les Charges se donnoient aux plus dignes, on les verroit mieux remplies. Quand des hommes irréprochables conduisent un Etat, on doit s'attendre qu'il sera bien gouverné; au lieu que si un ambitieux trouve le moyen de faire réussir ses brigues, ce n'est plus une douce administration, c'est une cruelle tyrannie.

Les grans emplois ne font pas les grans hommes, mais les grans hommes communiquent de la grandeur aux moindres emplois. Heureusement prevenu en leur faveur, on trouve du merveilleux dans tout ce qu'ils font; cet avantage ne vaut-il pas celui de n'être occupé aux ministères honorables qu'à sa confusion?

J'estime autant un homme qui sçait de ses occupations, se faire un plaisir, qu'un autre qui préfère les affaires aux divertissemens.

Conserver dans l'action un certain tranquille

quile qu' à peine remarqueroit-on dans les gens oisifs ; avoir dans le repos un je ne sçai quoi qui tienne de l'action même , à cela doit viser un Magistrat.

Les grandes charges demanderoient la vigueur des jeunes gens, & la maturité des vieillards. Un homme nécessaire à l'Etat par sa haute capacité, sa profonde politique, est sujet à des infirmités continuelles , les affaires en sont retardées ; ce malheur est sans remède , on ne mettra pas à sa place une jeune Tête privée d'expérience.

¶ Tous ceux qui bâtissent, ne cherchent pas le plaisir d'être logez commodément. Il se trouve des gens à Paris très-mal logez qui dans un autre quartier que le leur ont des maisons superbes.

Est-ce pour soi , pour son plaisir qu'on bâtit ? Je ne le crois point. De dix maisons que *Lis* a embellies, il n'en pas vû trois.

Richelieu qu'on sçait être un des plus beaux endroits du Royaume , tant par la symétrie de la Ville , que par la belle disposition du Château , fut bâti par l'ordre du Cardinal qui portoit ce nom. On m'a assuré que jamais il n'avoit eu la satisfaction de le voir ; c'étoit assez pour lui qu'on sçût qu'il y avoit une Ville qui s'appelloit Richelieu.

Faut-il, disois-je en moi-même, en considérant le Palais d'un Prince Etranger ,  
tant

tant de lieu pour un homme , qui de tous ces vastes appartemens n'en peut occuper qu'un ; dans cet appartement n'a besoin que d'une chambre , dans cette chambre peut se passer à un lit , dans ce lit n'occupera qu'une place , dans cette place laissera une infinité de vuides ? Cette reflexion auroit été fort du goust de Diogene ; aussi ne la fis-je point sans songer à ce Philosophe qui preferoit sa simple demeure aux riches Palais du Roi de Macedoine.

¶ La guerre est à craindre à cause qu'elle introduit de grans maux ; elle n'est pas néanmoins sans fruit : La paix qui lui succede remet les choses dans le premier & le veritable ordre.

L'obeissance de tout tems a receu des louanges , sur tout l'obéissance pratiquée à la guerre.

Une obéissance si funeste que vous voudrez aura des aprobateurs , une désobéissance quoiqu'heureuse ne trouvera que des Juges inexorables : témoin celle du fils d'Epaminondas. Ces Capitaine des Thebains étoit en guerre avec les Lacedemoniens , le jour venu d'élire des Magistrats il lui défendit de combattre. Les Lacedemoniens profitans de l'absence du Général sollicitèrent le fils de charger les ennemis ; son refus taxé de lâcheté , il oublia l'ordre qu'il avoit receu , combatit & gagna la victoire. Epaminondas couronna son fils vainqueur ;

mais

mais ne croiant pas devoir laisser sa désobéissance impunie, il lui fit dans ce moment trancher la tête.

Que feroit-ce s'il étoit permis de violer les Loix de la guerre? Un étourdi, un faux brave, un homme sans expérience, auroit entre les mains le sort d'un Etat, la politique avec raison s'y oppose.

Le moindre signal excite les grans courages: un brave homme est toujours prest de faire face à son ennemi. Il ne demande pas qu'on lui donne le tems de preparer de magnifiques équipages, ni de faire provision d'armes, sa valeur lui tient lieu de tout. Il est plutôt en présence de celui qu'il doit combattre, qu'on n'a achevé de lui en donner l'ordre. Alexandre avoit tant d'inclination pour la guerre, qu'en tems de paix aiant entendu sonner la trompette, il mit l'épée à la main.

Les délauches d'une nation victorieuse ne peuvent servir de consolation à un peuple vaincu, que quand elles ralentissent dans le cœur du soldat le desir de combattre, ou quelles lui font perdre l'occasion de vaincre. ROME pouvoit estre en ce sens consolée des relâchemens de CARTAGE. FABIUS étoit assez vangé par la molesse d'ANNIBAL dont Mr. de Saint Evremont attribué la défaite aux délices de Capoue, que le vainqueur des Romains regrettoit à la moindre necessité de souffrir.

¶ La



¶ La patience diminuë les maux, elle augmente le courage; l'impatience les redouble car elle est un effet de foiblesse.

On se plaint de la violence du mal, c'est sa foiblesse qu'on devoit accuser.

L'homme est si impatient qu'un rien épuise sa constance.

Il n'est point de maux au dessus de nôtre constance, je veux dire au dessus de la force attachée à la condition humaine. Mutius surmonta les ardeurs du feu. Regulus la violence des tourmens, Socrate le poison, Rutilius les ennuis de l'exil, Caton la veüe de la mort.

Si l'on souffre, on croit que les autres sont exemts de souffrir. Celui qui a la migraine se persuade que le mal de dents est plus supportable. Qui souffre le mal de dents s'imagine qu'il endureroit plus constamment la pierre. On se previent que les maux d'autrui sont legers en comparaison de ceux dont on est travaillé.

¶ Je trouve dans XENOPHON un bel exemple de constance. Quand on lui vint annoncer la mort de son fils, il ôta le chapeau de fleurs qu'il avoit sur la tête, témoignant par-là sa douleur, mais il le remit dès qu'on lui eust dit que son fils étoit mort en homme de courage. Douleur certainement bien entendüe! Larmes justement versées! Ce qui excite nôtre tristesse servoit de motif à l'adoucissement des

regrets de Xenophon. Nous pleurons un enfant qui prepare à de belles esperances, & souvent nous ignorons qu'il les auroit démenties s'il avoit vécu plus long-tems.

Ceux qui sont morts glorieusement, ne sont pas ceux sur qui nostre douleur doit s'exercer davantage. Il n'est, ce semble, permis que de pleurer ceux dont la fin est peu illustre, comme si les taches de leur vie criminelle devoient s'effacer par nos larmes. N'est-ce point pour cela que la mort tragique d'ABSALON rendit DAVID inconsolable? au lieu que ce Prince pour imposer silence à ses gemissemens, lorsqu'on lui eust annoncé le malheur d'ABNER tué par le traître Joab, dit à haute voix qu'Israël avoit perdu un grand homme; mais qu'*Abner n'étoit pas mort comme les lâches ont coutume de mourir.*

¶ Le vindicatif qui ne pardonne jamais, est le premier à vouloir forcer Dieu de lui pardonner. Il se plaindrait des rigueurs de la justice Divine, si pour la fléchir on l'obligeoit de passer plusieurs années dans la penitence; est-il excusable de garder toute sa vie une rancune mortelle contre ses ennemis?

Le vindicatif est ingenieux à donner couleur à ses ressentimens; il est furieux & la moindre parole l'irrite; il est cruel & lave les offenses dans le sang; bel hon-

honneur qu'on ne repare que par des crimes.

Les soumissions ne peuvent rien sur l'esprit d'un vindicatif; plus vous faites, plus il exige que vous fassiez; vous rebuterez-vous de ces bassesses apparentes? La Religion y atache un merite glorieux.

Il est bon de dissimuler les injures, de peur d'estre obligé de les venger.

La colere des Grans ne s'appaise pas si promptement que celle des petits. Tendres à l'excez sur le point d'honneur, ils croient qu'il y a de la foiblesse à offrir un pardon, de la lâcheté à suspendre la vengeance.

¶ La Providence éclate aussi puissamment dans les petites choses que dans les grandes. Elle a donné au Lion une force qu'elle a refusée à la Fourmi; mais elle a donné une adresse à la Fourmi qu'elle n'a pas accordée au Lion. L'Elephant est vigoureux, mais l'Oiseau le surpasse en legereté. Par tout on voit des traits de cette divine puissance. Tout est excellent dans la nature, tout y est miracle.

¶ Tous biens nous viennent du Ciel, personne n'en doute; il y en a pourtant que la Providence met en la disposition des hommes, & qu'elle fait dépendre d'une infinité de causes. Il y en a d'autres qu'elle distribue immédiatement, & qui indépendans des choses humaines rendent ceux qui les reçoivent invulnérables aux attaques de la fortune. Du

nombre de ces derniers est le bonheur des Rois sages. Ils ne doivent leurs succès qu'à Dieu, qui les leur envoie sans les faire passer par des mains étrangères. Les autres hommes reçoivent différemment leurs bonheurs ; Dieu permet qu'ils soient heureux, mais il n'exécute les desseins de sa bonté que par le ministère des puissans.

¶ Sans l'argent je ne sçai ce qu'auroient à dire le Procureur, le Marchand, le Financier. J'ai tant gagné, on me doit tel intérêt, j'ai acquis une grosse rente, je suis pour un cinquième dans le recouvrement d'un million ; tout autre langage est étranger à ces Messieurs.

L'homme riche parle d'argent parce qu'il en a, les autres en parlent parce qu'ils n'en ont point, & qu'ils en voudroient avoir.

Faire peu de cas des richesses cela s'appelle estre souverainement riche.

¶ Il y a bien plus de vieillards qui vivent en jeunes gens, qu'il n'y a de jeunes gens qui vivent en vieillards.

Je désapprouve fort ceux qui conservent dans l'âge avancé toute l'afféterie des jeunes gens.

¶ Chaque âge doit avoir son étude particulière ; mais la sagesse est l'étude de tous les âges, de toutes les conditions. Un Theologien auroit-il bonne grace de faire des

Roi

Romans ? Non fans doute. Un Poëte seroit-il en droit de raisonner sur les mysteres de la Religion ? Point du tout. Un jeune Reticien ira-t-il s'asseoir au milieu des Docteurs ? Nullement. On ne blâmera pas de même ceux qui s'appliqueront à l'étude de la sagesse. Les petits, les foibles, les ignorans y peuvent pretendre, ils y ont autant de droit que les plus consommez en science.

Un homme qui s'applique à l'étude de la sagesse, rougira d'avoir donné ses soins à une autre occupation. PLATON dans sa jeunesse composa des Odes & des Tragedies qu'il brûla ensuite, dans la crainte qu'elles ne deshonorassent un Philosophe. N'avoit-il pas raison de croire que le nom de DIVIN auroit été mal soutenu par la publication de ces Ouvrages ; où on n'auroit pas remarqué le stile grave de ses derniers écrits ?

¶ Les grandes ames simpatisent admirablement. L'homme de cœur a je ne sçai quelle inclination pour le brave homme, il se réjouit de ses succez, s'afflige de ses disgraces, s'intresse tendrement à ce qui le regarde. Les sentimens d'un homme d'esprit sont les mêmes à l'égard d'un autre homme d'esprit. On est ravi que ce qu'il fait soit trouvé beau, on se fâche que ses Ouvrages ne soient point universellement goûtez, on se fait un bon-

leur propre de sa réputation.

¶ Ce n'est pas être prodigue de l'être à propos. Il n'y a que le contre-tems qui donne de mauvaises couleurs aux extrémités. Menager son bien à propos, ce n'est pas être avare; se montrer sçavant dans l'occasion, ce n'est plus présomption.

¶ Usons des commoditez qu'il a plû à la Providence de nous accorder. Sommes nous excusables de menager mille choses, tandis que follement nous nous prodiguons? *Lupin* a un beau cheval, il le monte rarement, n'ose le mettre en haleine, craint de le travailler, s'en refuse l'usage, lorsque lui-même s'échauffera jusqu'à avoir une pleuresie dont on désespère qu'il échape.

Une femme de qualité qui par un aussi fol égard pour ses chevaux neufs eut un des plus rudes jours de l'hiver, l'entêtement d'aller à pié; se trouva mal payée de sa complaisance. Elle tomba à deux pas de moi, l'honnêteté voulut que je lui aidasse à se relever, je ne pus m'empêcher de lui dire que le sort des riches étoit à plaindre, s'ils n'avoient pas la liberté de se servir à leur gré de ce qui leur appartenoit. Elle fit de grandes résolutions que jamais pareille chose ne lui arriveroit. Que sert en effet d'avoir carosse à celui qui dans le mauvais tems le fait ensevelir sous une obscure remise; Des qu'il fait beau on n'en a plus

plus besoin : Dans les orages & les pluies violentes on demeure chez soi.

¶ Alexandre demanda à Crates s'il vouloit qu'il fit rebâtir sa patrie ; *Non*, répondit ce Philosophe, *un autre Alexandre viendra peut-être encore la détruire comme vous.* Quelque parfait qu'on soit, on trouve des gens qui nous remplacent. Un homme meurt, chacun dans les premiers mouvemens de sa douleur exagere la perte de ce grand personnage, vante ses exploits, désespere qu'aucun mortel puisse faire ce qu'il a fait ou suivre ce qu'il a commencé. Le contraire arrive. Les le BRUNS & les MIGNARDS ont presque fait oublier qu'il y ait eû des APELLES & des ZEUXIS, après les LOUVOIS sont venus les POMPONES ; après les TURENNES les LUXEMBOUGS, après les LUXEMBOURGS les VILLEROIS. La gloire des CESARS se trouve comme effacée par les belles actions des LOUIS.

Il n'est donc point d'hommes irreparables. Ne doutons pas qu'après ceux qu'aujourd'hui nous admirons, il n'en vienne d'autres plus admirables ; si ce n'est que le Ciel ait montré tout ce qu'il pouvoit faire en la personne d'un Roi qui n'aura jamais son pareil.

¶ Qu'allons nous faire dans les pais étrangers ? Demeurons dans nôtre patrie ; elle nous offre également la veüe des fleurs, des montagnes, des bois, des villes plus bel-

belles même que nous n'en verrons ailleurs. Les voyages apprennent à vivre, le commerce de différentes nations forme beaucoup. Est-ce là votre raison ? Depuis dix ans que votre ami *Thiton* a parcouru tous les Royaumes de Siam, de la Chine, des Indes, du Japon, qu'a-t-il appris qu'il ne sçut pas déjà ? Il a reconnu que les Barbares avoient l'humeur sauvage, la sienne est-elle devenue plus accommodante ? Il a vû les idolatries de ces peuples ignorans : comme lui je sçavois leurs manieres superstitieuses ; mais cette diversité de cultes, cette multitude de Religions ne l'ont-elles point ébranlé sur la sienne ? Qu'il y prenne garde.

¶ Se corriger en Philosophe c'est déguiser ses vices. Déraciner ses passions c'est se corriger en chrétien. Assez de gens cherchent cette première perfection, afin de ne pas être deshonorés dans le monde. Le Chrétien a des vœux plus étendus. Peu content de soi s'il n'est aussi pur au dedans que les Philosophes affectent de le paroître, il coupe jusqu'à la racine du vice, tout ce qui en a l'apparence choque sa vertu.

F I N.

TABLE



# T A B L E

|                                                               |        |
|---------------------------------------------------------------|--------|
| L'HOMME.                                                      | pag. 1 |
| LA RELIGION.                                                  | 20     |
| LE MONDE                                                      | 33     |
| LA SOLITUDE.                                                  | 49     |
| LA COUR ET LES GRANDS.                                        | 59     |
| REFLEXIONS SUR QUELQUES<br><i>endroits choisis de Tacite.</i> | 77     |
| LE MERITE.                                                    | 93     |
| LA REPUTATION                                                 | 105    |
| LA MODE,                                                      | 113    |
| LES FEMMES.                                                   | 119    |
| L'ESPRIT ET LA SCIENCE.                                       | 136    |
| LES AUTEURS.                                                  | 144    |
| LA BONNE ET LA MAUVAISE<br>FORTUNE.                           | 161    |
| L'ORGÜEIL ET L'AMBITION                                       | 175    |
| L'ENVIE.                                                      | 183    |

# T A B L E

|                                                     |     |
|-----------------------------------------------------|-----|
| <u>LA SATIRE.</u>                                   | 186 |
| <u>LES FAUX PLAISANS ET LES RAIL-<br/>LEURS.</u>    | 190 |
| <u>L'AMOUR ET L'AMITIE.</u>                         | 193 |
| <u>LA PRUDENCE.</u>                                 | 202 |
| <u>LE JEU.</u>                                      | 205 |
| <u>LE PROCE'S.</u>                                  | 208 |
| <u>BIENFAITS, RE CONNOISSANCE,<br/>INGRATITUDE.</u> | 217 |
| <u>LE POURETTE CONTRE DE LA<br/>COMEDIE.</u>        | 226 |
| <u>PENSEES DETACHEES.</u>                           | 256 |

FIN.









843B76  
U

843B76 U  
Brillon

BOUND  
APR 1 1956

